This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06740380 2

SNU
Vinsens

PORTRAITS DE FEMMES

Coulommiers. — Typ. P. Brodard et Gallois.

ARVÈDE BARINE

RTRAITS DE FEMMES

MADAME CARLYLE
GEORGE ELIOT. — UNE DÉTRAQUÉE
UN COUVENT DE FEMMES EN ITALIE
AU XVIe SIÈCLE
PSYCHOLOGIE D'UNE SAINTE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887
Tous droits réservés.

- 26470 -

AUG
3
1894
NEW

LA

FEMME D'UN GRAND HOMME

MADAME CARLYLE

LA

FEMME D'UN GRAND HOMME

MADAME CARLYLE

Thomas Carlyle est mort au mois de février 1881. Il léguait ses papiers à un autre historien anglais de renommée moins bruyante, M. James-Anthony Froude, qui en tira aussitôt les fragments et les lettres propres à faire connaître son illustre ami. Le public apprit ainsi que l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* était un « animal extraordinaire », selon la définition si juste de M. Taine, ailleurs encore que dans ses livres et la plume à la main. Carlyle restait « l'animal extraordinaire », hargneux, éloquent et bizarre, avec sa *femme*, avec ses amis, avec

sa servante, en voyage, à table, au lit, dans son cabinet de travail, partout et toujours. Le public apprit aussi que Mme Carlyle avait succombé à la peine et que le métier de femme de grand homme était décidément l'un des plus difficiles, des plus durs et des plus ingrats qui existent. On savait déjà, avant de l'avoir lu dans une lettre de Mme Carlyle, que la femme qui aime à être tranquille et heureuse doit se garder d'épouser un écrivain célèbre; on ne s'attendait pas, en dehors du cercle des amis, au drame domestique qui se découvrit aux yeux. Il parut d'autant plus poignant que les événements y sont gouvernés par les lois les plus simples de la nature humaine; dès le prologue, aussitôt que les caractères des personnages sont posés, on devine comment les choses se passeront, et l'on comprend qu'elles ne sauraient se passer autrement.

Ce n'est pas la première fois que le génie apparaît sous les traits d'un minotaure, dévorant, de par les droits de sa nature d'exception, le bonheur et le repos de ceux qui l'approchent; mais la victime du génie a

rarement été aussi intéressante. « Tout être vivant, disait Mme Carlyle, a beaucoup à supporter; la différence est surtout dans la manière de supporter. » Elle ajoutait modestement : « Ma manière est loin d'être la meilleure. » Elle ne se rendait pas justice. Elle a supporté avec bonne grâce, sans airs résignés et sans attitudes héroïques. Le spectacle de cette simplicité un peu démodée nous a semblé rafraîchissant ; par le temps qui court, il repose.

LA

FEMME D'UN GRAND HOMME

MADAME CARLYLE

PORTRAITS DE FEMMES

récita par ma bouche le dernier et triste discours de Didon première :

Dulces exuviæ, dum fata Deusque sinebant,
Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis...

« Ayant ainsi parlé, la poupée, *pallida morte futura*, alluma le bûcher et se poignarda avec un canif. A ce moment suprême, en voyant flamber ma pauvre poupée (étant bourrée de son, elle prit feu et fut brûlée en un clin d'œil), ma tendresse pour elle prit également feu; je me mis à hurler, j'essayai d'éteindre la poupée sans y réussir et je continuai de hurler jusqu'à ce que tout le voisinage fût accouru à mes cris. On m'emporta en larmes — et j'ai remarqué que c'est là l'histoire de presque tous les « sacrifices héroïques »; on s'y décide avec magnanimité, on les accomplit avec ostentation, on s'en repent au dernier moment, et l'on jette les hauts cris de regret. »

La mort païenne de la poupée ne fut pas la seule trace de l'influence de Virgile. Toute la religion de l'enfant y passa. Le calvinisme exigeant et sombre de son terrible aïeul se

pénétra de douceur virgilienne jusqu'à en être dissous. L'œuvre de John Knox est de celles qu'il est prudent de ne pas trop laisser toucher par la main des Grâces, de peur d'amollissements impies. Jane Welsh en vint au point de trouver qu'il est à peu près indifférent qu'un homme croie ceci ou cela, pourvu qu'il ait de la religion et qu'il soit honnête homme. Non contente de faire bon marché du dogme, elle tomba dans une erreur qui est encore plus grave aux yeux des âmes simples; elle douta de la vertu et de l'importance des pratiques. Elle assurait, par exemple, ne pouvoir comprendre pourquoi, chez ses amis Buller, c'était enfreindre le repos du dimanche que de se promener en voiture au trot, tandis que ce n'était pas l'enfreindre que de se promener au pas. La dévotion minutieuse lui paraissait un luxe de désœuvrés, que les circonstances n'avaient pas mis à sa portée et qu'elle regrettait médiocrement. Les siens s'affligèrent sincèrement en découvrant qu'elle était devenue une « manière de païenne », mais ils s'aperçurent du mal trop tard, lorsqu'il était irré-

parable et qu'il ne restait plus qu'à en gémir. Mme Carlyle laisse entendre dans ses lettres qu'ils n'usèrent pas toujours avec la discrétion voulue de cette suprême et stérile ressource.

A l'époque où Carlyle la rencontra, Mlle Welsh avait une de ces beautés lumineuses qui tiennent autant à l'expression de la physionomie qu'à la perfection des traits. Une miniature nous la montre dans l'épanouissement de la jeunesse, la lèvre légèrement entr'ouverte par un sourire, l'esprit lui sortant par les yeux, sa charmante tête dressée d'un petit air mutin sur un cou élégant. La taille et la démarche étaient aériennes, le rire une merveille. Ne sait pas rire qui veut. Il y a beaucoup de façons de rire, qui toutes trahissent l'homme. On discipline son langage, ses gestes, ses regards; le rire demeure le dernier témoin, presque impossible à corrompre, par qui se révèlent la vérité du caractère, les grossièretés de nature, le degré de culture. Carlyle, qui avait étudié la question, distinguait des « qualités de rire » et jugeait par là les gens et même les races. Il soutenait que les juifs rient mal, faute de posséder

le seul sentiment du ridicule qui soit digne de l'homme : la sympathie pour les côtés inférieurs des êtres et des choses. Son père, l'ancien maçon, malgré son intelligence et une certaine noblesse native, rit toute sa vie en maçon. Carlyle lui-même ne possédait qu'une « qualité inférieure »; il riait aigre. Sa femme avait un des plus jolis rires qu'il eût analysés.

A quatorze ans, Mlle Welsh avait fait sa tragédie de collège, ainsi qu'il convenait à une jeune personne qui suivait les classes des garçons. A vingt ans, elle avait lu Rousseau, Byron et d'autres écrivains offrant de même, disait d'un ton de regret l'un de ses maîtres de littérature, une « nourriture peu substantielle ». Des idées d'émancipation intellectuelle commençaient à fermenter dans sa tête. Non qu'elle se soit jamais souciée, à aucun âge, de ce qu'on appelle les droits de la femme; mais il lui semblait qu'elle avait quelque chose à dire au public, et elle voulait le dire, dût tout Haddington se voiler la face. C'est en faisant des plans d'ouvrages avec Carlyle que leur liaison s'accentua et mûrit. Ils devaient être collaborateurs; Car-

lyle du moins l'affirmait avec la fourberie inconsciente des prétendants qui n'hésitent pas à promettre la lune, et Jane Welsh le croyait naïvement. Elle l'épousa même un peu dans cette vue. Pour une fille d'esprit, c'était se mal connaître en hommes; mais elle avait toujours vécu à Haddington, et Thomas Carlyle ne ressemblait pas du tout aux héros qu'elle avait vus dans ses livres; il était fait pour dérouter.

II

Les Carlyle étaient d'origine anglaise. C'était une race violente, dure et pieuse. Le père de l'historien, James Carlyle le maçon, était un homme probe et taciturne, courbé sous l'idée et la crainte du péché. Sa femme et ses enfants n'osaient pas l'aimer, raconte son fils : « son cœur paraissait muré ». — Habituellement silencieux, il avait, lorsqu'il se décidait à parler, l'éloquence imagée et énergique qu'Homère a donnée à ses héros et que l'on retrouve, avec les grands gestes classiques, chez les gens du peuple en certaines provinces écartées. Son fils Thomas garda toute sa vie l'admiration des métaphores paternelles, et l'on sait si Thomas Carlyle était connaisseur en métaphores. James Carlyle se maria deux

fois. Du premier lit il eut un fils; du second, neuf enfants, dont l'historien était l'aîné.

La seconde Mme James Carlyle était une excellente femme, chez qui la préoccupation calviniste du péché était tempérée par un fonds de gaieté naturelle. Elle avait de la droiture et du sens, mais il est à noter qu'aux environs de la cinquantaine elle devint folle et qu'il fallut l'enfermer. L'accès fut assez court et resta unique; il n'en est pas moins un symptôme dont il est impossible de ne pas tenir compte et qui, en définitive, a laissé chez celui des enfants qui nous est le mieux-connu une trace et comme une traînée de bizarrerie.

Thomas naquit en 1797, à Ecclefechan, gros bourg du sud-ouest de l'Écosse, dans une maison que son père s'était bâtie de ses mains et où habitaient aussi plusieurs oncles Carlyle. Toute la famille, qui était nombreuse, appartenait au peuple et en avait la rudesse. Beaucoup étaient cultivateurs, quelques-uns artisans; tous étaient paysans, non pas seulement par l'habit et la manière de vivre, mais par l'esprit et le caractère; et Thomas, malgré son génie, devait être le plus paysan de tous,

le plus dur, le plus « muré » aux émotions douces. La nature, au surplus, l'avait destiné à être excessif en tout. A peine sorti des langes, il n'y eut pas à s'y méprendre, il était Carlyle jusqu'à la moelle des os : violent à voir rouge, selon l'expression populaire, sombre, autoritaire, un caractère tout en pointes, en tranchants et en angles. En grandissant, il prit encore de son père la disposition taciturne et les bourrasques de métaphores. Il avait même ajouté à ce fonds déjà si riche de défauts un ragoût d'égoïsme et d'entêtement qui achevaient d'en faire un vrai porc-épic. Sous cette écorce peu aimable, les dons les plus hauts et les plus nobles de l'intelligence s'appuyaient sur un *substratum* de droiture, de délicatesse morale et même de générosité que James Welsh saura parfaitement démêler, malheureusement pour elle, car c'est ce qui lui donnera confiance.

Il avait commencé ses études à l'école d'Ecclefechan, avec les autres va-nu-pieds du village, et les avait terminées à l'université d'Édimbourg, où il avait retrouvé un certain nombre de campagnards comme lui, point

fortunés et peu dégrossis. Il était de tradition en Écosse, parmi le peuple, de s'imposer des sacrifices pour procurer de l'instruction au plus intelligent des fils.

On s'y prenait avec la simplicité et la bonhomie du vieux temps. Les écoliers partaient à l'entrée de l'hiver, à pied, quelle que fût la distance, et en demandant chaque soir l'hospitalité. Arrivés dans la ville d'université, ils louaient un logement qui était à peu près leur seule dépense. Le voiturier leur apportait de temps à autre une provision de pommes de terre, de gruau d'avoine et de beurre salé envoyée par la famille; il remportait le linge sale et les hardes à raccommoder, et ainsi passait l'hiver. Le printemps dispersait la colonie des campagnards. Ils retournaient chez eux et reprenaient la pioche et la faux pour gagner l'huile de lampe et les livres de l'hiver suivant. De nos jours, on ne croirait pas qu'avec un système semblable il fût possible d'apprendre seulement à lire la lettre moulée. Les têtes étaient apparemment moins dures il y a cent ans, et l'on devenait bon médecin ou bon théologien en étant valet de

ferme six mois sur douze. L'Écosse n'était pas d'ailleurs le seul pays où, dès avant le progrès moderne, il fût aisé à un rustre intelligent de pousser ses études. La très petite bourgeoisie française d'avant la Révolution ne s'y prenait pas autrement que les cultivateurs écossais pour envoyer ses fils au collège. On trouve dans les *Mémoires* de Marmontel tous les mêmes détails de pots de beurre emballés avec les cahiers et de culottes percées renvoyées à la ménagère par le voiturier. Les dépenses étaient aussi légères, les résultats non moins heureux. La seule différence venait du climat, et il faut avouer qu'elle était considérable; le soleil de France mettait bien des douceurs à la place de l'insipide gruau d'avoine des étudiants écossais.

Thomas Carlyle était parti pour Édimbourg avant d'avoir quatorze ans. Il fit des humanités médiocres; il a toujours soutenu que la littérature était la chose du monde pour laquelle il avait le moins de dispositions. Ses progrès les plus marqués furent en mathématiques, et il abandonna les sciences. La théologie, à laquelle il était destiné par ses

parents, lui répugnait; il douta de bonne heure. Le droit ne l'attira qu'un instant. Les programmes réguliers, quels qu'ils fussent, le gênaient. Il avait besoin de suivre sa pente, quitte à s'attirer, ainsi qu'il lui arriva plus d'une fois, le mépris de son professeur. Ce fut à Édimbourg qu'il découvrit l'Allemagne, peu connue alors et peu goûtée en Angleterre.

En dépit d'échecs apparents, les années d'université furent fécondes pour son développement intellectuel. Il lui manqua de s'humaniser et de faire sa paix avec le monde et avec lui-même. Ni son ami Edward Irving, le prédicateur qui soulevait les foules, ni Virgile n'y purent rien. « Je vivais solitaire, raconte Carlyle, mangeant mon propre cœur, en proie à des combats et à des souffrances sans nom, dont je garde une impression d'horreur. » Il ne voyait clair ni en lui-même ni dans son avenir, se fatiguait en tâtonnements et vivait dans un cauchemar que sa puissante imagination peuplait de visions extravagantes. Les tracas prenaient à ses yeux des proportions de catastrophes. Pour une indisposition, il se croyait martyr (il disait même *saint*) et aurait

accepté de bonne foi l'auréole. Une immense amertume achevait d'envahir son âme. Edward Irving le tira de la détresse matérielle en lui procurant un gagne-pain : la détresse morale était de naissance et restera incurable.

D'extérieur, il était solidement bâti, bien que malade imaginaire dès la première jeunesse. Le front était bas, les cheveux en broussailles, l'œil enfoncé et dur, le dessin de la bouche arrêté, le menton un peu en avant; rien de l'homme du monde dans la tournure, l'ensemble point banal du tout, mais point attirant. C'est sur cette physionomie hérissée que Jane Welsh, avec l'intuition de son sexe, distingua le sceau du génie. Elle vit tout de suite, avant que personne s'en fût douté, que cet ours mal léché et qui mordait serait un grand homme, et elle décida tout de suite aussi qu'elle aurait une influence sur sa destinée.

III

Tout d'abord, ce ne fut point par le maria
qu'elle compta s'y prendre. Carlyle ayant i
terprété ses avances dans ce sens, elle se hâ
de le détromper. « Je serai votre amie, l
écrivait-elle, la meilleure et la plus dévou
de vos amies aussi longtemps que je vivr
mais votre femme, jamais !.... Jamais, qua
vous seriez aussi riche que Crésus, aussi h
noré et célèbre que vous le deviendrez cert
nement. » Le cœur de Jane Welsh était a
leurs ; elle l'avait donné à Edward Irving. I
circonstances les avaient séparés, mais l'un
l'autre avaient gardé au cœur une blessu
profonde et difficile à guérir.

Les passions dignes de ce nom, celles q
ne se bornent pas à influer sur une destin

mais qui la font, ne laissent pas derrière elles de place pour une autre passion semblable. Le cœur n'est pas nécessairement désséché et épuisé, mais il aimera d'une autre manière. Il est des sensations que l'on n'éprouve pas deux fois et qui appartiennent à tout jamais à celui ou à celle qui les a fait naître, même lorsque la haine a remplacé l'amour. Irving, plus atteint ou moins énergique, eut la cervelle détraquée par le chagrin et mourut jeune. Jane Welsh s'attacha peu à peu à Carlyle par l'attrait intellectuel, par l'estime, par un coin de vanité et d'ambition excusables chez une jeune fille, non par l'amour proprement dit.

Carlyle, d'ailleurs, ne lui en demandait pas; au contraire. Il rangeait l'amour parmi les futilités de ce monde et haïssait sincèrement, lui si Germain par tant d'endroits, toutes les catégories du sentiment comprises en Allemagne dans le joli mot de *Gemüth*. « Ce que le plus grand philosophe de notre époque, écrivait après expérience Jane Welsh devenue Mme Carlyle, exècre le plus violemment dans le dernier roman de Thackeray, ce qu'il y trouve d'« absolument faux et damnable », c'est que

l'amour y est représenté comme s'étendant sur toute notre existence et en formant le grand intérêt; tandis que l'amour, au contraire — *la chose qu'on appelle amour* — est confiné à un très petit nombre d'années de la vie de l'homme et que, même dans cette fraction insignifiante de temps, il n'est qu'un des objets dont l'homme a à s'occuper parmi une foule d'autres objets infiniment plus importants. A dire vrai, autant que M. Carlyle a pu y voir clair, toute l'affaire de l'amour est une si misérable futilité qu'à une époque héroïque personne ne se donnerait la peine d'y penser, encore bien moins d'en ouvrir la bouche. »

Le sentiment qui attirait Carlyle vers Mlle Welsh, bien que vif et tenace, était tout à fait de la nature qui convient à un philosophe. Carlyle approchait de la trentaine, il se sentait la tête bouillonnante d'idées et il n'avait encore produit que des traductions, quelques articles, et la *Vie de Schiller*. Ses débuts avaient été entravés de plusieurs manières. Il avait eu une existence précaire, et jamais homme ne fut aussi désarmé devant les soucis matériels. La seule pensée d'entrer

dans une boutique le rendait aussi malheureux que l'enfant du conte anglais, qui n'ose traverser un bois de peur que les rouges-gorges ne l'enterrent avec les feuilles mortes. Il avait été gêné par une difficulté de travail égale à celle dont la *Correspondance* de Flaubert nous offre le spectacle lamentable. Carlyle n'a jamais connu les jouissances de la création; il n'en a ressenti que les angoisses. Il a été un forçat de l'encrier, passant des heures et des semaines devant son papier à lutter avec l'idée, comme Jacob avec l'ange, sans parvenir à la terrasser et à la couler dans un moule. On lit dans son *Journal*, à la date du 31 décembre 1823 : « Certainement, jamais personne n'a éprouvé une difficulté aussi épouvantable que moi à écrire. Apprendrai-je jamais à écrire facilement? » Il ne l'apprit jamais. Mais il s'était persuadé que, du jour où il aurait une femme pour veiller à ses besoins, le cauchemar physique et moral contre lequel il se débattait depuis son adolescence s'évanouirait, et qu'il entrerait, homme nouveau, dans une vie nouvelle. Jane Welsh était intelligente et avait du bien.

Il la rechercha avec la ténacité de sa race de paysan. Tantôt il faisait briller à ses yeux le mirage d'une association intellectuelle, tantôt il cherchait à toucher son cœur. Jane résista longtemps. Elle n'était pas assez aveuglée pour ne pas reconnaître, malgré les reproches amers de Carlyle, que les règles de la sagesse mondaine peuvent avoir du bon et qu'il y avait de la vérité dans les objections de Mme Welsh (le docteur Welsh était mort) au mariage de sa fille, l'élégante de Haddington, avec un fils de rustre, un peu rustre lui-même, pauvre comme Job, maussade, sans situation et n'ayant pas fait ses preuves de génie. Cependant elle cédait insensiblement à l'ascendant de ce génie encore, pour ainsi dire, à l'état latent. « Je ne sais pas, écrivait-elle à Carlyle, comment votre esprit a pris un tel empire sur le mien en dépit de mon orgueil et de mon obstination. Mais c'est ainsi. Bien qu'entêtée comme une mule avec les autres, avec vous je suis souple et soumise. J'écoute votre voix comme la voix d'une seconde conscience presque aussi redoutable que celle que la nature a mise au dedans de

moi. D'où vous vient ce pouvoir sur moi? car ce n'est pas seulement l'effet de votre génie et de votre vertu. »

Lorsqu'elle eut enfin promis d'être sa femme, une période d'explications laborieuses commença. Mlle Welsh avait tenu à assurer la jouissance de sa fortune à sa mère. Carlyle s'était juré, et personne, certes, ne l'en blâmera, de ne jamais se ravaler au misérable métier d' « homme de peine littéraire ». Il fallait pourtant manger. Carlyle trouva un expédient : il proposa de se faire fermier. « Je me vois, écrivait-il à Mlle Welsh, montant à cheval dans la lumière grise du matin et fondant comme un ange destructeur sur les filles indolentes, excitant chaque main paresseuse, cultivant et nettoyant, labourant et plantant jusqu'à ce que le sol qui m'entoure soit un vrai jardin. Dans les intervalles, je m'occuperais de littérature. Ainsi contraint de vivre selon les besoins de la nature, en douze mois je serai l'homme le plus riche de trois paroisses. »

Carlyle avait beaucoup lu nos écrivains du XVIIIe siècle et l'on voit que ce n'avait pas été sans fruit. Cette vie conforme aux « besoins

de la nature », cette conception poétique du métier de fermier sentent leur Rousseau [1], avec une pointe d'emphase de plus. Carlyle, du reste, rappelle quelquefois Rousseau, ne serait-ce que par l'exagération et le grossissement de toutes choses; mais il y a entre eux une différence très essentielle : la violence, chez Rousseau, était dans le sentiment; chez Carlyle, elle est surtout dans le mot. Il ne faut jamais perdre de vue, en le lisant, un aveu qu'il a laissé tomber sur une page de son journal intime et qui pourrait servir d'épigraphe à certains chapitres de ses ouvrages : « J'exagère dans mon langage, parce que... *j'ai le désir secret de compenser la mollesse du sentiment par la violence de la description.* »

Jane Welsh avait son opinion faite sur les capacités pratiques de Carlyle, et, d'ailleurs, elle ne l'épousait pas pour qu'il se mît à labourer. Elle rejeta bien loin l'idée de la ferme. Il insista. « Croyez-moi, Jane, lui écrivait-

1. Il faut noter aussi que Carlyle venait de traduire *Wilhelm Meister*, où le mélange des occupations pratiques est très recommandé.

il, cette littérature qui nous attire tous les deux ne peut pas former à elle seule la nourriture d'un esprit humain. Aucune vérité ne s'est imposée à moi aussi invinciblement. Je le sens en moi-même. Je le vois chaque jour chez les autres. La littérature est le *vin* de la vie : elle n'est pas, ne peut pas être sa nourriture. » Quelques jours après (20 janvier 1825), il s'adresse à sa pitié, dépeint ses souffrances et le naufrage intellectuel dont il est menacé :

« Depuis bien des mois, toutes les voix de ma conscience ont tonné en moi comme la trompette de l'archange : Homme! tu marches vers la destruction. Tes jours et tes nuits se dissipent en vains tourments, ton cœur se dissout dans l'amertume. Le chien qui dort devant ton foyer use de la vie mieux que toi. Debout! mortel sans bonheur! Debout! et reconstruis ta destinée si tu en es capable! Debout! au nom de Dieu, au nom de ce Dieu qui, en te jetant ici-bas, te destinait à d'autres fins que d'errer çà et là en portant les flammes de l'enfer dans un cœur sans crime et de souffrir en silence pour mourir sans avoir vécu!....

« ... Très chère amie, êtes-vous bien sûre de vous être formé une idée juste de moi et de ma situation? Je suis un homme qui a passé sept années dans des tortures *incessantes*, dont la tête et le cœur sont également dévastés et assombris et qui ne voit d'autre issue à cet état qu'un changement complet de direction. Je ne dois ni ne puis continuer ce genre de vie; ma patience est à bout. Sans aucune exagération, il vaudrait mieux pour moi être mort que rester dans un pareil état. Jusqu'à ce que ce changement ait eu lieu, je ne puis tirer un parti régulier et convenable des facultés que je puis posséder. »

Il poursuivait en reprochant éloquemment à Mlle Welsh de ne pas oser se placer au-dessus de la prudence vulgaire. La réponse fut franche. « Je crains, lui dit Jane, de n'être prudente que parce que je n'éprouve pas une forte tentation de ne pas l'être. Mon cœur est capable, je le sens, d'un amour pour lequel *aucune* privation ne serait un sacrifice, d'un amour qui ferait bon marché de l'opinion et de la raison et qui emporterait impétueusement avec lui toutes les pensées de mon être.

Mais... je vous ai déjà expliqué la nature de mon affection pour *vous*. »

Mme Welsh offrit alors aux jeunes gens de vivre chez elle. Carlyle refusa et fit en ces termes sa profession de foi à sa fiancée : « *L'homme doit commander dans la maison, et non la femme*. C'est un axiome éternel, c'est la loi de la nature, dont aucun mortel ne s'écarte sans être puni. J'ai médité sur cette loi pendant bien des années, et elle devient chaque jour plus évidente à mes yeux. Je ne dois pas et je ne veux pas vivre dans une maison où je ne serai pas le maître. » Mme Welsh ne lui paraissait pas d'un caractère soumis, et il entendait la tenir à l'écart. Il proposa d'aller s'établir chez ses parents à lui. Sa mère et ses sœurs soignaient la basse-cour et faisaient la cuisine, sa femme les aiderait; quoi de plus naturel? Les vieux Carlyle lui expliquèrent que ce n'était pas la même chose, et le plan fut abandonné.

De guerre lasse, on s'en remit à la grâce de Dieu, et le mariage fut fixé au 17 octobre 1826. Carlyle a dépeint son état pendant les dernières semaines d'attente : « En proie au

spleen, malade, ne dormant pas, vide de foi, d'espoir et de charité, — en un mot, mauvais et méprisable. » Les difficultés qui surgissaient à l'approche de la cérémonie avaient rendu ses nerfs malades. L'idée de se commander des habits et de s'acheter des gants l'anéantissait. La pensée de partir, après le mariage, seul dans une voiture avec sa femme, lui paraissait purement et simplement inadmissible. Il suggéra de prendre la diligence, en faisant valoir la raison d'économie, et demanda en outre à avoir un de ses frères dans le même compartiment. Mlle Welsh n'ayant accepté ni la diligence ni le frère, il eut recours à la philosophie pour se donner du courage et dévora cent cinquante pages de la *Critique de la raison pure*. Ne se trouvant pas mieux, il laissa Kant pour les romans de Walter Scott, qui lui firent un peu de bien. De son côté, Jane s'abandonnait à sa destinée sans confiance et sans joie. Leurs lettres à tous deux trahissent une peur terrible. Ainsi que le remarque spirituellement M. Froude, ils s'encouragent comme deux condamnés au moment de monter sur le même échafaud. Le

10 octobre, Jane répond à une lettre tragique de son fiancé :

« Vous m'aviez demandé de vous répondre jeudi, mais j'ai attendu le courrier suivant dans l'espoir de vous répondre mieux, si toutefois il y a quelque chose de bon à dire dans des circonstances aussi horribles. Oh! je vous en prie, pour l'amour du ciel, soyez d'humeur moins sombre, ou l'incident (l'*incident,* c'était le mariage : le mot était de Carlyle) aura non seulement un aspect très original, mais un aspect à briser le cœur. Je ne sais comment je pourrai le supporter, je suis tout à fait malade quand j'y pense. Mais ce seraient des consolations à la Job que de vous tourmenter de mes anxiétés. J'aime mieux vous rappeler, par manière d'encouragement, que le purgatoire sera bientôt terminé. » Cette lettre trouva Carlyle sous l'influence bienfaisante des romans de Walter Scott. Il était un peu remonté et il répondit : « Après tout, je crois que nous prenons trop à cœur la cérémonie qui approche. Bon Dieu! est-ce que beaucoup d'autres personnes ne se sont pas mariées avant nous et ne s'en sont-elles pas

toutes tirées à peu près bien, et n'ont-elles pas expérimenté que le mariage n'est, en somme... que le mariage? Prenez donc courage et n'ayez pas le frisson... Vous verrez que, malgré tous nos pressentiments, cela ira « tout seul. » Il faisait le fanfaron. Quelques lignes plus bas, la terreur le reprend en pensant au tête-à-tête dans la voiture de poste, et il propose un traité. Il renonce à la diligence et à John, le frère, mais c'est à une condition : « Je stipule seulement que vous me laisserez, pendant la route, *fumer trois cigares* sans critique ni répugnance de votre part, comme étant chose indispensable à mon parfait contentement. »

Ils se marièrent à la date fixée. Jane allait à l'église résolue à être une femme dévouée, mais sans grandes illusions sur ce qu'elle recevrait en retour. Elle avait compris — elle le lui avait écrit — qu'elle n'était pour Carlyle « qu'une des circonstances de son sort », et elle en avait versé d'avance bien des larmes. L'événement allait dépasser son attente.

IV

La redoutable voiture de poste les déposa à Édimbourg, devant une petite maison louée et meublée par Mme Welsh. Les besoins matériels étaient assurés pour quelque temps, et Carlyle pouvait se plonger en toute liberté d'esprit dans ses livres. Il donna les premiers jours à l'ahurissement. Pour un philosophe, ce n'est pas un mince changement dans les habitudes que de se trouver marié, possesseur d'une jeune et jolie femme. Carlyle trouva le changement plus dérangeant qu'agréable, et il écrivit à sa mère, très peu de jours après son mariage : « Je suis encore terriblement troublé et loin d'être à mon aise dans ma nouvelle situation, mais j'ai sujet de dire que le sort m'a été miséricordieux... La maison est

parfaite, pourvue de tout ce que l'on peut désirer, et, quant à ma femme, je puis dire en mon cœur qu'elle est supérieure à toutes les femmes et qu'elle m'aime avec un dévouement qui est pour moi un mystère, car en quoi l'ai-je jamais mérité? Elle est gaie et heureuse comme une alouette et regarde si gentiment ma figure refrognée qu'un nouvel espoir me pénètre chaque fois que je rencontre ses yeux. La vérité est qu'hier j'ai été très maussade, malade d'insomnie, nerveux, bilieux, atrabilaire, et tout le reste. »

Le trouble ne se dissipant pas, il revint à son idée d'avoir son frère auprès de lui, au moins pendant les premiers temps. Il lui semblait qu'il se sentirait plus rassuré si John était là. « Je suis comme dans un brouillard, lui écrivait-il pour l'attendrir et le décider à venir; quand je me promène, c'est à peine si je distingue la gauche de la droite. Je ne dors toujours pas assez; il n'est donc pas étonnant que mon ciel soit teint en noir... A tout prendre, ma femme surpasse mes espérances. Elle est si indulgente, si bonne, si gaie, elle *m'est* si dévouée! Oh! que ne suis-je digne

d'elle! Pourquoi, alors, ne suis-je pas heureux? Hélas! Jack, je suis bilieux. J'ai à avaler des sels et de l'huile; ma potion me laisse pensif, mais le cœur paisible, et, en somme, assez heureux; mais le lendemain vient un estomac brûlant et un cœur plein d'amertume et de tristesse. » L'historique de sa lune de miel est complété par son *Journal*. Dans les derniers mois de 1826, il y copiait les pensées applicables à sa situation qu'il rencontrait dans ses lectures. A la date du 7 décembre 1826, on lit : « Ma vie entière a été un cauchemar continuel, et mon réveil sera dans l'enfer (Tieck). » Le reste à l'avenant.

Il avait pourtant établi dans son ménage, sitôt qu'il avait été remis du désarroi des débuts, une sage règle qui rendait la présence protectrice de John presque superflue. Carlyle n'avait d'idées que lorsqu'il était seul et dans un silence absolu. Le plus léger bruit, le moindre mouvement mettaient ses idées en fuite et le rendaient incapable de travail pour plusieurs jours. L'orgueil, même légitime, peut produire une extrême timidité d'esprit, et

c'était son cas; il l'a avoué plus tard. Il prit donc ses mesures pour avoir du calme. Il vécut seul, le jour et la nuit, dans son cabinet de travail et à la promenade. Peu ou point de visiteurs; il avait prévenu sa femme, avant le mariage, que, « dès qu'il serait le maître d'une maison, le premier usage qu'il ferait de sa maison serait d'en fermer la porte au nez des intrus nauséabonds. Je me sens, avait-il ajouté, assez de vigueur pour expédier ce gibier-là à la douzaine, et de façon qu'il n'y revienne jamais. » Il ne supportait, bien entendu, aucun bruit dans la maison ni aux alentours; l'une des principales fonctions de Mme Carlyle était d'obtenir, par persuasion ou autrement, la mort, ou à tout le moins l'exil des coqs, poules, chats, chiens, perroquets, que leur mauvaise étoile avait amenés dans le voisinage de son époux. Bien entendu aussi, la soumission au maître devait être aveugle. Je veux, disait-il, que, si je demande de la soupe aux cailloux, on me fasse de la soupe aux cailloux. Il va de soi qu'avec ces principes, et au siècle où nous sommes, Carlyle avait contamment maille à partir avec ses

servantes. Ses *Notes* témoignent de la place, un peu trop grande pour notre goût, qu'il avait laissé prendre, dans ses préoccupations, à ses griefs contre les « butordes de souillons », coupables de ne pas comprendre que « porter ses incompétences ailleurs », cela veut dire, en style carlylien, s'en aller. Il se vengeait en leur disant de ces énormes injures littéraires qu'on passe à la nourrice de Juliette, mais qui ne sauraient se reproduire en prose vulgaire. Quant à sa femme, il la voyait rarement en dehors des heures de repas et lui parlait peu. Il y eut des périodes où il restait quelquefois une semaine entière sans lui adresser la parole et sans tourner les yeux vers elle. Ce n'était pas qu'il ne lui fût attaché et qu'il ne rendît justice à ses qualités, mais il était absorbé dans les réflexions d'où allaient sortir *Sartor resartus* et l'*Histoire de la Révolution française*. « Le génie d'un homme n'est pas une sinécure », disait Mme Carlyle, qui en savait quelque chose.

Il n'était plus question de collaboration et d'association intellectuelle. Mme Carlyle ne fut pas longtemps à s'apercevoir que son rôle de

femme allait être rétréci et rogné par tous les bouts. « Carlyle, dit M. Froude, ne semble pas avoir jamais envisagé comme une possibilité, même éloignée, la conséquence ordinaire d'un mariage : des enfants. Il se représentait une femme comme un compagnon qui rendrait sa vie plus facile et plus agréable. Mais c'était tout. » Il est assez rare que les femmes moissonnent sans murmurer ce qu'elles ont semé. Mme Carlyle eut ce mérite. Sous ses dehors frêles et gracieux, c'était une vaillante créature, qui savait prendre une résolution et s'y tenir. En épousant Carlyle, elle s'était dit que, puisqu'elle acceptait l'emploi épineux de femme de grand homme, il fallait le remplir à la perfection et faire en sorte que son époux donnât au monde tout ce qu'il était capable de lui donner. Elle n'entendait pas être frustrée du reflet de gloire qui devait remplacer pour elle le bonheur, et elle était décidée à aider à l'éclosion des grandes œuvres qu'elle attendait de Carlyle, en la manière dont Carlyle désirerait être aidé, et non autrement.

Cette manière ne se trouvait pas celle qu'elle avait rêvée. Carlyle aimait à fumer silencieu-

sement sa pipe en regardant sa femme laver les planchers, comme il l'avait toujours vu faire à sa mère et à ses sœurs. Il lui semblait dans l'ordre de la nature qu'elle lui fît son pain, puisqu'il n'aimait pas le pain du boulanger, et qu'elle lui raccommodât ses bottes. A chacun sa tâche : à l'homme les nobles occupations de l'intelligence, à la femme les travaux serviles. Mme Carlyle accepta ce partage sans réclamer et avec bonne humeur. Elle avait de la philosophie, si elle n'en raisonnait pas. Elle a même été le précurseur de M. Renan par la royauté qu'elle assignait dans le monde à la gaieté. « Beaucoup de petites choses, disait-elle, qui ne sont rien lorsqu'on en rit, deviennent des afflictions si on les considère dans un esprit trop sérieux. » En conséquence, un individu gai est supérieur à un individu triste; il a un avantage sur lui dans la vie. C'est la théorie que M. Renan a justement étendue aux peuples. Elle soutenait aussi que le commencement de la sagesse est de ne pas faire de « grandes affaires » des choses et que c'est une des qualités de la femme écossaise. Les Anglaises (en sa qua-

lité d'Écossaise, elle n'aimait pas les Anglaises) « font les yeux blancs et invoquent le ciel » à la seule idée d'une entreprise aussi simple que de prendre un pot de couleur et de repeindre soi-même sa maison. Aussi, quelles pauvres ménagères! quel gaspillage! Avec quel honnête et patriotique orgueil Mme Carlyle, en voyant leurs « platées de croûtes de pain », déclarera « qu'en Écosse on n'a pas de croûtes; on ne connaît pas ça ».

Armée de cette philosophie aimable et soutenue par un sentiment très vif du pittoresque de la vie, elle oublia de bonne foi et de bon cœur les délicatesses et les élégances de sa jeunesse, et réalisa l'idéal conjugal de Carlyle. Tandis qu'il s'occupait à avoir de belles pensées, elle fit le gros ouvrage, cuisina, lava, balaya, fut tailleur, peintre, savetier, boulanger, le tout à la perfection et sans faire de « grandes affaires ». Toutes les relations avec le dehors tombèrent aussi dans son lot. Elle expédia les importuns, se chargea des discussions d'affaires, fit les courses et commissions; elle raconte quelque part le scandale qu'elle causait chez les tailleurs (des tailleurs anglais!)

en allant leur commander les culottes de son mari. En même temps, elle se gardait de se laisser effleurer par la vulgarité de ses occupations. Ni sa bonne grâce, ni sa distinction de nature fine et lettrée ne souffrirent des contacts grossiers, objets ou personnes, auxquels Carlyle la rabaissa et, pendant longtemps, la réduisit. Ruinée de santé par un travail de paysanne, elle demeura la petite « alouette » des commencements, et pas une fois son mari ne l'entendit se plaindre ou ne lui vit un visage maussade. Dans les *Notes* que Carlyle a écrites depuis son veuvage et qui sont sa réhabilitation par la franchise des aveux et la sincérité des remords, il revient bien des fois sur cette héroïque égalité d'humeur, dont plusieurs années d'une maladie cruelle ne purent triompher, et sur le brillant sourire qui l'accueillait invariablement lorsqu'il faisait sa visite quotidienne, « de vingt minutes à une demi-heure », au salon : « Elle paraissait sentir, la noble et chère âme, que ce moment-là était la prunelle de sa journée, la fleur de tout son travail quotidien dans le monde... Elle avait toujours quelque chose de

gai à me dire; en général, une jolie histoire qu'elle racontait de sa manière originale, avec un enjouement tranquille. Dans les plus mauvais jours, jamais un mot qui pût attrister ou ennuyer; elle se taisait sur tout ce qui était triste et le gardait strictement pour elle. »

V

Elle ne murmura pas quand la pauvreté, puis la misère s'abattirent sur eux après quelques mois de mariage; elle s'était juré que son mari n'écrirait jamais pour de l'argent, quoi qu'il arrivât, et elle se tint parole, quitte à souper pendant quinze ans avec quatre cuillerées de gruau d'avoine. Elle ne se plaignit pas non plus quand son mari, sous l'influence de sa sauvagerie maladive, décida de laisser Édimbourg pour Craigenputtock, petite maison délabrée que Mme Carlyle avait héritée de son père et qui était située dans les montagnes du comté de Dumfries, à l'endroit le plus laid et le plus triste, dit M. Froude, de toute l'Écosse. Là, on pouvait compter que la solitude serait complète. La ville la plus proche

est à seize milles. Le climat est rude; pendant plusieurs mois, la neige et les ouragans rendent les communications rares et difficiles. Quand le sol est découvert, l'œil n'aperçoit à perte de vue que des marais tourbeux. Le pays est entièrement désert, l'aspect général désolé.

Carlyle comprenait que ce n'était pas là un séjour convenable pour une jeune femme accoutumée au monde et délicate de la poitrine. Ses amis ne se faisaient pas faute de le lui répéter, et il s'apercevait que Mme Carlyle avait des frissons de terreur au nom de Craigenputtock. Mais, explique-t-il avec la naïveté qui était en quelque sorte l'excuse de son égoïsme, « elle ne me dit jamais, même par un regard, que c'était un grand sacrifice pour elle. Je crois vraiment qu'elle n'en eut jamais le sentiment. Elle m'aurait suivi à la Nouvelle-Zemble et elle aurait trouvé que *c'était le bon endroit,* si cela avait dû m'être avantageux ou si cela avait été mon idée arrêtée. » Or son idée arrêtée était d'aller à Craigenputtock. Son imagination de poète lui montrait des visions de désert d'un attrait irrésistible. Le miracle que le mariage n'avait pas pu accomplir, il le

devrait à « la solitude absolue et au silence pur de la nature ». C'était à Craigenputtock que cesserait enfin son combat contre ce qu'il appelait énergiquement « les puissances de la bêtise », et que ses idées déborderaient sur le papier. Il s'y transporta au printemps de 1828 et y resta six ans, enfermé avec ses livres et sa bile, tandis que sa femme courait en toussant de la cuisine à l'étable et faisait plusieurs lieues à cheval pour se procurer le nécessaire. Il appelait cela « l'avoir délivrée de l'esclavage de frivolité, de *poupéisme* et d'imbécillité où est réduit son sexe.

Il n'est pas dans la nature humaine d'être délivrée du *poupéisme* sans quelque effort et quelque souffrance. Une lettre de Mme Carlyle, écrite longtemps après, nous initie à la lutte et au triomphe final, d'autant plus méritoire qu'il était plus obscur, et que le sacrifice n'était pas de ceux dont l'éclat soutient. On va voir en raccourci, dans cette page charmante, les années d'apprentissage.

« Combien de talents sont gaspillés, combien d'enthousiasmes s'en vont en fumée, combien de vies sont gâtées faute d'un peu

de patience et de résignation, faute d'avoir compris et senti que ce n'est pas la grandeur ou la petitesse de la tâche à accomplir qui en fait la noblesse ou la vulgarité, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit! Je n'imagine pas comment des gens doués de quelque ambition naturelle ou ayant le sentiment d'avoir quelque valeur peuvent éviter de devenir fous, dans un monde comme le nôtre, s'ils ne se rendent pas compte de cela. Je sais que, pour ma part, j'étais très près de devenir folle quand j'ai fait cette découverte.

« Vous raconterai-je comment je l'ai faite? Cela pourra vous servir de réconfortant dans de semblables moments de fatigue et de dégoût. J'étais allée avec mon mari habiter une petite propriété toute en marais tourbeux. C'était un endroit très triste et un séjour fort maussade. A seize milles à la ronde on ne trouvait aucunes ressources ; pas de boutiques, pas même de bureau de poste. De plus, nous étions très pauvres et, ce qui est encore pire, étant fille unique et ayant été élevée en vue « d'une grande position », j'étais brillante latiniste et bonne mathématicienne, mais

d'une ignorance sublime pour toutes les choses pratiques. Dans ces circonstances extraordinaires, il me fallut apprendre à coudre! Je constatais avec horreur que les maris étaient sujets à percer leurs bas et perdaient constamment leurs boutons et que l'on comptait sur moi pour voir à tout cela. Il me fallut aussi apprendre à faire la cuisine, aucune servante capable ne voulant consentir à vivre dans un endroit aussi perdu, et mon mari ayant les digestions difficiles, ce qui compliquait terriblement ma situation. Pour comble de maux, le pain qu'on apportait de Dumfries « lui aigrissait l'estomac » (bonté divine!) et il était évidemment de mon devoir d'épouse chrétienne de boulanger à la maison. Je fis donc venir le *Cottage Economy* de Cobbett et j'entrepris de fabriquer une miche de pain. Je n'entendais rien à la fermentation de la pâte et au chauffage des fours; il se trouva donc que ma miche fut mise au four à l'heure où j'aurais dû moi-même me mettre au lit, et je restai la seule personne éveillée dans une maison située au milieu d'un désert. Une heure sonna, puis deux, puis trois; et j'étais toujours là, entourée

de cette immense solitude, le corps brisé par la fatigue et le cœur oppressé par un sentiment d'abandon et de *dégradation*. Moi qui avais été si gâtée dans ma famille, dont le bien-être était l'occupation de toute la maison, à qui l'on n'avait jamais demandé de faire autre chose que de *cultiver mon esprit*, j'étais réduite à passer la nuit à surveiller une *miche de pain*, — qui peut-être ne serait pas du tout du pain! Ces pensées me rendaient folle, tellement que je posai ma tête sur la table et me mis à sangloter. C'est alors, je ne sais comment, que me vint à l'esprit l'idée de Benvenuto Cellini veillant toute une nuit sur le fourneau d'où allait sortir son *Persée*, et je me demandai tout à coup : Après tout, aux yeux des puissances d'en haut, y a-t-il une si grande différence entre une miche de pain et une statue de *Persée*, quand l'une ou l'autre représente le devoir? La ferme volonté de Cellini, son énergie, sa patience, son ingéniosité, voilà les choses réellement admirables dont la statue de *Persée* n'est que l'expression accidentelle. S'il avait été une femme, vivant à Craigenputtock avec un mari dyspeptique, à seize milles d'un

boulanger et ce boulanger mauvais, toutes ces mêmes qualités auraient trouvé leur emploi dans la confection d'une *bonne* miche de pain.

« Je ne puis dire tout ce que cette idée répandit de consolation sur les tristesses de ma vie pendant les années que nous vécûmes dans ce lieu sauvage où, de mes trois devancières immédiates, deux étaient devenues folles et la troisième ivrogne! »

La lettre du *pain* mérite par le naturel et la grâce du tour d'être placée à côté de la lettre du *cheval*, de Mme de Sévigné. Mme Carlyle, qui avait infiniment d'humour, et du plus fin, aimait à revenir sur le contraste entre ses rêves de jeune fille romanesque et la réalité. Elle s'égayait volontiers aux dépens de « cette malheureuse jeune personne, Jane Welsh », passée « de l'état de fille unique élevée en vue d'une grande position » à l'état de Mme Thomas Carlyle.

Les lecteurs sont peut-être surpris qu'une femme intelligente, faisant des vanités de ce monde le cas extrêmement médiocre qu'elles méritent, ait supporté toutes ces choses, et encore beaucoup d'autres, par ambition,

pour le plaisir assez creux d'avoir un mari célèbre. Les lectrices ne s'y sont certainement pas trompées. Elles ont deviné que la petite « alouette » s'était éprise de son mari; d'où sa force et sa faiblesse. Comment cela arriva-t-il? Comment ce parvenu dur et rechigné, contempteur assidu de la femme, eut-il le secret de se faire adorer? Par quel contre-coup énigmatique un régime uniforme de dédains et de rebuffades mit-il le feu à un cœur tendre et passionné? C'est là un de ces mystères dont la clef échappe. L'esprit souffle où il veut, l'esprit féminin surtout, et le sage s'incline devant ses décrets sans prétendre les sonder. Il est aisé d'expliquer par où Carlyle pouvait et devait intéresser une femme supérieure; qu'il ait inspiré l'amour, voilà l'inexplicable.

Carlyle savait être éblouissant. Sa théorie du silence est célèbre; M. Émile Montégut la place à côté des grandes idées de Carlyle : culte des héros, identité de la puissance et du droit, nécessité des symboles, explication de la Révolution française. Mais, comme la plupart des grands taciturnes, il avait des heures où il était bavard; Mme Carlyle avait

coutume de dire qu'il « aimait le silence platoniquement ». Il avait des instants où le flot de pensée accumulé dans son cerveau avait besoin de se faire jour. Carlyle s'épanchait alors en improvisations étincelantes et pittoresques qui ont fait sa réputation de *parleur*, car, pour causeur proprement dit, il ne le fut jamais. La contradiction lui était insupportable, et son éloquence avait besoin de couler en liberté. Il contemplait les contradicteurs avec le même regard chargé de mépris qui faisait craindre à Mme Carlyle, lors des conférences sur la littérature allemande (1837), qu'il ne s'adressât au public en ces termes : « Imbéciles, qui êtes venus ici pour vous distraire ! » Abandonné à sa verve, il était merveilleux, et Mme Carlyle, qui ne demandait qu'à être subjuguée, était sous le charme de sa parole. « Je me souviens, disent les *Notes*, qu'une fois, tandis qu'elle traversait une de ses crises (je me doutais peu combien grave), je vins la trouver, trois soirs de suite, tout plein de la bataille de Molwitz, que je venais enfin de comprendre, à mon grand orgueil, et je ne lui parlai pas

d'autre chose pendant toute ma demi-heure [1]. Elle répondait peu, pensant peut-être qu'elle ne parlait pas assez bien pour moi, mais elle ne témoigna pas d'ennui, et je crois même que cela l'intéressait. » Une mourante qui s'intéresse à trois conférences de suite sur la bataille de Molwitz est une femme qui aime ; la preuve est convaincante.

Les admirations les plus chaudes n'inspirent guère que des passions de tête. Carlyle avait une route plus sûre pour toucher un cœur féminin aimant et pitoyable : il était malheureux. Combien malheureux, avec quelle intensité et quelle âcreté, ceux-là seuls le peuvent concevoir qui ont connu la race infortunée des hypocondriaques ! Les fragments autobiographiques et les lettres que l'on possède de lui sont navrants. Il prend un sombre plaisir à peindre et repeindre sans trêve ni repos des souffrances subtiles et aiguës, jusqu'à ce que la tête lui tourne et que sa raison vacille. Il se complaît à l'analyse de peines inouïes, qui,

1. La demi-heure de visite qu'il accordait chaque jour à sa femme.

pour être dans son imagination, n'en sont pas moins réelles, ni surtout moins sensibles. Le monde n'est à ses yeux que confusion et perversité, la vie une grande tragédie cruelle et ridicule; lui-même est la proie d'un démon qui le possède et lui fait dire ou faire ce qu'il ne voudrait pas. « Chaos affreux, s'écrie-t-il, futile, lamentable, trouble, triste, confus et laid comme la rive du Styx et du Phlégéthon, comme un cauchemar devenu la réalité. » L'univers est une machine gigantesque créée pour le « broyer membre après membre » avec son indifférence de machine : « O le vaste, le sombre, le solitaire Golgotha, avec son moulin de mort! » Ailleurs il se représente « enfonçant dans des ténèbres *boueuses* » et faisant en vain des efforts désespérés pour se dégager. L'amertume qui remplissait son âme se déversait continûment, empoisonnant toutes les sources humaines de la jouissance et le privant aussi bien des plaisirs légers que des joies hautes ou graves. Nerveux, bilieux, toujours indigné contre quelqu'un ou quelque chose, les petites misères de l'existence deve-

naient pour lui des supplices; appelé auprès de sa femme gravement malade, il sera si bouleversé d'avoir à s'occuper de sa malle, que dix ans après et sa femme morte, il y pensera encore avec effroi, se souviendra des détails de cette malle à faire. Enfin il était intolérable; seulement, à la différence de beaucoup d'hommes qui ne sont intolérables que pour les autres, il l'était avant tout pour lui-même et se rendait absolument misérable. Le brave petit cœur de Mme Carlyle en fut remué de compassion.

Elle fut touchée encore par un autre endroit. Après l'avoir perdue, Carlyle disait un jour à M. Froude, dans l'agonie de remords qui ne le quitta plus : « Oh! si je pouvais seulement la revoir cinq minutes pour lui assurer que je lui ai réellement été attaché tout le temps! Mais elle ne l'a jamais su! elle ne l'a jamais su! » Il y eut une période, en effet, où elle crut même savoir le contraire; ce sera le dernier acte du drame, et nous le raconterons tout à l'heure; mais, auparavant, elle sentait bien que ce cœur qui semblait de roche battait pourtant, et qu'il battait pour elle. Deux ou trois fois, Carlyle

lui avait écrit ce qu'il ne savait pas lui dire, et elle possédait dans un coin de tiroir quelques-unes de ces pages qu'il suffit de relire pour se sentir « un cœur nouveau, c'est-à-dire, pour une femme, de nouvelles forces pour aimer et endurer ». Elle eut donc un fonds d'espoir d'être payée de retour, et elle en vécut, se disant qu'avec de certains caractères une marque d'affection très légère peut signifier beaucoup. Ses lettres à Carlyle témoignent de l'humilité de ses prétentions. Le passage suivant est pris au hasard entre plusieurs (26 octobre 1835) : « Faites tout votre possible pour être patient et indulgent pour votre petite Gooda[1], car elle vous aime et elle est prête à faire tout ce que vous pouvez désirer au monde, à monter dans la lune si vous l'ordonnez. Mais quand le maître n'a ni un regard affectueux ni une bonne parole pour moi, que puis-je faire, sinon tomber dans le désespoir, me ronger et devenir un tourment pour tout le monde? » On ne saurait être moins exigeante, et aimer d'une façon plus désintéressée.

1. Son petit nom dans l'intimité.

VI

En 1855, Carlyle était devenu l'une des gloires de l'Angleterre. Il avait publié presque tous ses grands ouvrages. Ses idées s'étaient enfin laissé saisir, et il les avait jetées dans la circulation revêtues d'un style singulier et brillant qui séduisait le lecteur le moins capable de suivre le vol de sa pensée « abstruse » (le mot est de lui). Mme Carlyle, qui n'estimait rien tant que la simplicité et le naturel, et dont l'influence littéraire fut excellente, disait en riant et en façon d'avertissement : « N'est-il pas curieux que les écrits de mon mari ne soient complètement compris et tout à fait appréciés que par les femmes et les fous? » La petite maison de Londres où ils s'établirent en quittant Craigenputtock, et

où Carlyle a habité jusqu'à sa mort, était devenue le point de mire de tous les « intrus nauséabonds » de l'univers, les touristes américains en tête, les plus redoutés de tous par Mme Carlyle, à cause de la difficulté de les mettre à la porte. « J'en ai compté quinze en deux semaines, écrit-elle, sur lesquels, le docteur Russel excepté, il n'y en avait pas un qui ne vous donnât envie de prendre les pincettes. » La situation pécuniaire s'était améliorée par la mort de Mme Welsh. A la vérité, le caractère de Carlyle n'avait pas gagné avec les années; hargneux il était né, hargneux il vécut et mourut, toujours pestant, grondant, querellant, toujours harcelant son entourage d'exigences fantasques et de paroles acerbes, jusqu'à ce que sa femme fût malade de « harassement mental », sa servante affolée, et que la maison « ressemblât à une maison de fous ».

Il ne serait pas exact de dire qu'à cette époque Mme Carlyle fût heureuse dans le sens vulgaire du mot. Ainsi qu'elle le fait remarquer quelque part, certains philosophes ont beau répéter que le vrai bonheur est de faire le bonheur des autres, l'homme

égaré dans un désert et mourant de soif, qui donne sa dernière gorgée d'eau à un camarade blessé, peut bien éprouver la noble satisfaction que procurent le sacrifice et le devoir accompli, mais quant à croire qu'il a du « bonheur » à voir boire son eau, c'est une erreur. Elle le savait pertinemment, elle qui, depuis tant d'années, donnait continuellement sa dernière gorgée d'eau à un homme qui ne lui avait jamais dit « merci ». Quoi qu'il en soit, elle avait appris à se contenter de ce qu'elle possédait. Elle jouissait profondément des succès de son mari, dont une part lui revenait, car si elle n'avait pas deviné Carlyle et ne s'était pas dévouée à lui, on ne voit guère comment son « pauvre homme de génie » s'en serait tiré. Elle prenait gaiement ses humeurs tragiques, raillant ses grands désespoirs et ses exagérations avec tant d'esprit et de gentillesse qu'il en était apprivoisé pour un instant et se mettait à rire. Elle considérait le prodigieux égoïsme de Carlyle sinon comme un devoir, à tout le moins comme un droit du génie. Lorsqu'en *voyage*, dans une auberge, on ne trouvait

qu'un lit, il paraîssait aussi naturel à Mme Carlyle de l'abandonner à son mari qu'à celui-ci de le prendre et de laisser sa femme coucher sur un canapé. Enfin son égalité d'humeur avait résisté à la plus difficile des épreuves qui attendent les femmes de personnages célèbres : l'épreuve des admiratrices.

Dès qu'un homme se fait un nom dans une branche quelconque des connaissances humaines, il est aussitôt assailli par une race de femmes que la Providence semble avoir mise sur la terre tout exprès pour induire les êtres supérieurs en tentation de vanité. Ténor ou romancier, gymnaste ou prédicateur, pianiste ou philosophe, à peine une illustration paraît-elle à l'horizon que les femmes en question courent à elle comme à une proie. Son temps, ses idées, les brouillons de son écriture, les mèches de ses cheveux, toute sa personne physique et morale leur appartient par droit de conquête. Il en était déjà ainsi dans l'antiquité, au temps d'Orphée, et il en sera de même tant que le monde sera monde, malgré les efforts des femmes d'hommes célèbres, qui voient de mauvais œil le peuple des admira-

trices. Carlyle n'avait pas échappé au sort commun, et tout d'abord, de l'humeur dont il était, il ne vit qu'un fléau dans le troupeau de jolies femmes et de « femmes intellectuelles » qui l'assiégeaient d' « invitations passionnées à dîner », et de déclarations en style élevé. Il chargea Mme Carlyle de le protéger. Mme Carlyle, au fond de son âme, préférait les admirateurs masculins, avec lesquels il y avait quelquefois des compensations au temps perdu en billets et en visites. L'un d'eux, de son métier fabricant de bouchons, lui avait envoyé une demi-douzaine de semelles de liège; un autre lui avait offert un châle; un troisième, un homme du peuple, l'avait presque étouffée d'embrassades en découvrant qu'elle était la femme de Carlyle. Des admiratrices, rien à attendre. « Je voudrais bien, écrivait Mme Carlyle, qu'elles emportassent de vive force les rideaux de lit et qu'elles les finissent. » Mais elles n'emportaient de vive force que la dernière plume dont s'était servi le grand homme, afin de la mettre sous verre, dans un cadre.

Il y en a, écrivait-elle, « qui sont belles

comme des émanations de la lune ». D'autres sont de grandes intelligences et veulent faire profiter son époux du fruit de leurs réflexions. La savante Harriet Martineau « lui présente son cornet acoustique avec un joli petit air de coquetterie rougissante qui fait douter de son identité ». Une jeune beauté américaine, « toute blanche et rose, le teint et la toilette », mais sans une seule idée dans sa jolie tête, pénètre jusqu'à l'ours et s'écrie avec des accents passionnés : « O monsieur Carlyle, j'ai besoin de vous voir pour causer très, très longtemps de *Sartor !* » — « Vous imaginez-vous, demande Mme Carlyle, qui trouvait *Sartor resartus* fort beau sans doute, mais un peu sibyllin, ce que cette jeune personne peut avoir à dire de *Sartor?* » — A peine la charmante créature pétrie « de neige et de feuilles de rose » a-t-elle disparu, qu'un tourbillon se précipite dans le cabinet de travail de Carlyle sous la forme d'une amazone, bottée, chapeau en tête, brandissant sa cravache « avec l'air de vouloir battre les meubles pour s'entretenir la main ». Elle a profité, pour forcer la consigne, de l'effarement de la petite bonne

fraîchement débarquée d'Écosse, « qui n'savait point si c'tait un'm'dame ou un m'sieu ». Pour le coup, Carlyle s'enfuit. Il monte sur son cheval brun, surnommé l'Éveillé, et va chercher un peu de calme sous les ombrages de Hyde-Park ; mais il a compté sans la *furia* française. Mme Carlyle l'informe en ces termes du danger qu'il a couru :

« Je jurerais que vous n'avez jamais entendu parler de Mme de X***. Mais *elle* a entendu parler de vous ; et s'il était dans vos habitudes de remercier Dieu des bénédictions qui tombent sur votre tête, vous pourriez lui offrir de modestes actions de grâces pour l'honneur que cette femme étourdissante vous a fait en tournant au triple galop tout autour de Hyde-Park, la dernière fois que vous vous y êtes promené à cheval, à la poursuite de l'Éveillé. Aucun mortel ne peut prédire ce qui serait arrivé si elle vous avait rattrapé. Vous saisir par la bride et vous contempler jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée n'est qu'une bagatelle, comparé à ce dont elle est capable. Elle ne s'est mise à galoper après vous qu'après avoir *échoué* par les voies légitimes. Elle avareit n-

contré le révérend John Barlow et, tandis qu'il avait pour elle des attentions délicates, elle lui avait dit : « Il y a une chose qu'il faut que vous fassiez pour moi : menez-moi chez M. Carlyle. — Demandez-moi de prier l'archevêque de Cantorbéry de danser la polka avec vous, et je le ferai, avait répliqué Barlow épouvanté ; mais mener quelqu'un chez M. Carlyle... impossible ! » — Elle dit alors à George Cooke : « Ce vieux nigaud de Barlow ne veut pas me conduire chez Carlyle. Alors c'est vous qui me conduirez. — Bonté divine ! s'écria George Cooke ; demandez-moi de vous conduire chez la reine et de vous présenter à elle, et je braverai les six mois de prison qui m'attendent ; mais mener quelqu'un chez M. Carlyle... impossible ! » Un peu après, George Cooke la rencontra se promenant à cheval dans le parc et lui dit : « Je viens de rencontrer M. Carlyle sur son cheval brun. » — La dame fouetta son cheval et partit à toute bride, abandonnant sa société. Elle fut bientôt hors de vue et fit tout le tour du parc au grand galop, cherchant l'Éveillé. »

Une seule épreuve fut au-dessus des forces de Mme Carlyle. Il n'y a, par malheur, que les contes de fées où les actions humaines soient dispensées d'avoir leurs conséquences naturelles. Peau d'Ane aurait gardé les dindons toute sa vie qu'elle n'en aurait pas eu les mains moins fines ni moins blanches. La Belle au bois dormant était aussi fraîche en se réveillant de son sommeil d'un siècle que la petite Américaine faite « de neige et de feuilles de rose ». Mme Carlyle, vouée à l'existence des servantes, n'avait rien perdu de sa distinction; mais elle avait un peu perdu de ce vernis mondain qui, chez tant de femmes, tient lieu de distinction réelle et auquel la plupart d'entre nous se laissent tromper. Carlyle s'était aperçu que, lorsqu'elle était dans un cercle de belles dames, elle avait l'air un peu « rustique ». Il ne s'était pas demandé pour qui cette créature exquise s'était endurcie aux tâches grossières, ni pourquoi ses toilettes étaient pauvres. Il remarquait seulement qu'elle avait l'air « rustique », tandis que la femme de son noble ami lord Ashburton, la brillante lady Ashburton, qui

daignait caresser de ses mains aristocratiques l'ancien paysan devenu le lion du jour, avait un « air de reine ». Il ne lui échappait pas non plus que lady Ashburton avait un salon élégant, rempli d'autres femmes ayant des « airs de reine », de gens de lettres, d'artistes, et qu'un premier rôle y attendait l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* s'il consentait à s'y montrer. Il se laissa fléchir, parut chez lady Ashburton, y reparut, et finalement, lui à qui ses travaux n'avaient jamais permis de donner à sa femme plus de « vingt minutes à une demi-heure » par jour, il trouva tout à coup le temps de passer des journées et des semaines à respirer l'encens de *Bath House* et de *La Grange* [1]. Il est vrai que c'était de l'encens titré et que celui-là a toujours senti meilleur pour les nez plébéiens. Mme Carlyle était invitée de loin en loin, et à la campagne seulement, à l'accompagner. La châtelaine avait alors une manière de lui faire sentir qu'elle n'était tolérée qu'à cause de son mari, et Carlyle une manière de lui montrer qu'elle

1. *Bath House* était la maison des Ashburton, à Londres; *La Grange*, leur château du Hampshire.

n'était « qu'un de ses bagages », qui lui rendaient ses visites à La Grange insupportables.

Ce fut le coup de grâce. Le désespoir s'empara d'elle. Les besoins de tendresse qu'elle refoulait depuis son mariage — Carlyle lui avait signifié « qu'il n'aimait pas les sentimentalités » — tournèrent en jalousie, et le passé même fut gâté par le présent. Les innombrables sacrifices accomplis en riant et oubliés remontèrent à sa mémoire, et elle se mit à les rapprocher avec amertume de la récompense qu'elle avait reçue. Le chagrin altéra son caractère; elle eût des impatiences et des aigreurs, pour lesquelles on pense bien que Carlyle n'eut pas d'indulgence. Il fut sans pitié; il eut de ces mots qui vont au cœur et ne s'oublient jamais. Pour l'un et pour l'autre, une grande ombre s'étendit en arrière sur toutes les années vécues ensemble. Les fragments qu'on va lire sont empruntés à un journal que Mme Carlyle a écrit vers la fin de la crise.

« *22 octobre 1855.* — J'ai été interrompue hier soir par le retour de M. Carlyle. Il revenait de Bath House, cette éternelle Bath

House. Si l'on additionnait tous les milles que M. Carlyle a faits à pied pour y aller et en revenir, je me demande combien il y en aurait de milliers. Chacun d'eux met une borne milliaire de plus entre lui et moi. O mon Dieu! la première fois que j'ai aperçu cette maison jaune, sans savoir et sans me soucier de savoir à qui elle appartenait, combien j'étais loin de me douter que, pendant des années et des années, je sentirais sur mon cœur le poids de chacune de ses pierres!.. Bon! voilà que je fais du sentiment! Alors je m'arrête, bien que les pensées que j'ai eues dans mon lit sur tout cela fussent assez tragiques pour remplir toute une page qui aurait eu pour moi un vif intérêt, et bien que « rien ne soulage, ainsi que l'a finement remarqué George Sand, comme la rhétorique ».

« *23 octobre.* — Journée orageuse dans la maison; aussi je suis sortie de bonne heure et j'ai marché, marché, marché. S'il ne dépend pas toujours de soi d'avoir la paix et la tranquillité, on peut toujours se fatiguer le corps, — ce qui, après tout, n'est pas un trop mauvais succédané. La vie prend pour moi l'aspect

d'un kaléidoscope où le noir prédomine. La destinée le secoue, formant de nouvelles combinaisons, mais avec les mêmes éléments. La journée d'aujourd'hui a été toute pareille à une autre journée d'il y a dix ans, dont je me souviens encore. C'était le même temps brumeux d'octobre, le même tumulte d'esprit contrastant avec le calme du dehors, les mêmes causes à ce tumulte. Comme aujourd'hui aussi, j'avais marché, marché, marché, sans autre but que de me fatiguer.

« *25 octobre.* — ... Mon cœur est très endolori ce soir, mais je me suis promis de ne pas faire de ce journal un *Miserere;* je vais donc prendre une dose de morphine et faire l'impossible pour dormir.

« *31 octobre.* — Il pleut! pleut! pleut! — O Seigneur! c'est trop ridicule! comme disait ce fermier d'Annandale en voyant qu'il commençait à pleuvoir pendant qu'il faisait une prière pour que son foin ne fût pas mouillé. Je n'ai pas de foin à rentrer, mais j'ai beaucoup d'épines à m'ôter de la chair, et cela aussi demande du soleil..... Passé la soirée à raccommoder, entre autres, les culottes de

M. Carlyle. Du temps où j'étais « fille unique », je n'avais jamais souhaité de raccommoder les culottes des hommes, — non, jamais!

« *1er novembre.* — ... Il fait beau dehors, mais dans la maison il souffle un ouragan terrible.

« *5 novembre.* — Seule ce soir. Lady A... est revenue; et, naturellement, M. Carlyle est à Bath House.

« *6 novembre.* — Raccommodé la robe de chambre de M. Carlyle. Beaucoup de mouvement au grand air m'est nécessaire pour empêcher mon cœur de sauter dans ma tête et de me rendre folle. Ils doivent être heureux les gens qui ont le loisir de penser à aller au ciel! Mon souci le plus constant et le plus pressant est de réussir à ne pas aller à Bedlam! pas autre chose. Hélas! si le sentiment n'existait pas, « quels bons navires, solides sur l'eau, nous ferions! » comme disait un personnage de je ne sais quel roman.

« *7 novembre.* — Oh! oh! quelle journée cruelle! O ma mère! A présent, quand je souffre, personne ne le voit, et j'ai appris à souffrir à moi toute seule. De l'état de fille

unique à celui-ci, la route est longue et rude :

> Oh! ma mère ne se doutait guère,
> Le jour où elle me mit dans mon berceau,
> Des pays où je voyagerais,
> De la mort dont j'aurais à mourir.

« ... *novembre.* — Extérieurement, aujourd'hui a été semblable aux autres jours. J'ai fait ceci et cela, les gens sont entrés et sortis; mais le tout comme dans un mauvais rêve.

« *21 novembre.* — ... Après le départ de M. Carlyle pour Bath House, je suis allée passer la soirée chez G... Sa Seigneurie est à la ville pour deux jours.

« *11 décembre.* — Oh! comme je voudrais que cette visite à La Grange fût passée! Elle m'absorbe (rien que les préparatifs) de façon à exclure toute idée tranquille et toute occupation paisible. Avoir à m'occuper de ma toilette, à mon âge, plus que du temps où j'étais jeune, jolie et heureuse (bonté divine! penser que j'ai été tout cela!), sous peine d'être considérée comme faisant tache sur l'or et l'azur de La Grange, c'est vraiment trop fort. Hélas! si nous étions restés dans les sphères auxquelles nous appartenions, combien cela eût

mieux valu pour nous à beaucoup d'égards!

. . . . . .

« *24 mars 1856.* — Reprenons notre conversation, mon *Journal* [1], sans regarder en arrière. La nature n'a évidemment pas voulu que l'homme regardât en arrière, puisqu'elle lui a mis les yeux par devant. Regarde droit devant toi, Jane Carlyle, et, si tu le peux, ne regarde pas au loin, dans le vague. Regarde le devoir immédiat et accomplis-le. Ah! l'esprit voudrait, mais la chair est faible, et quatre semaines de maladie ont rendu la mienne aussi molle que de l'eau. Il n'est plus question pour moi de courir Londres comme avec des bottes de sept lieues. Aujourd'hui j'ai fait avec peine un mille à pied, et j'ai considéré cela comme un exploit. Mais si les forces m'ont abandonnée, l'agitation s'en est allée avec elles. A présent, je suis capable de rester très patiemment assise, et même couchée, à ne rien faire. Ma tête continue à travailler, mais même *cela* a pris un caractère de vague rêverie et n'excite plus chez moi d'émotions qui

1. Il était resté interrompu depuis le 11 décembre.

vaillent la peine d'en parler. J'en suis venue au point de penser que le vrai grand bonheur, c'est de dormir... Ah! pauvre moi!

« *26 mars.* — ... Aie pitié de moi, ô mon Dieu! car je suis faible. O Dieu, guéris-moi, car mes os sont tourmentés Mon âme aussi est terriblement tourmentée : mais toi, ô Dieu, quand viendras-tu? Reviens, ô Seigneur, délivrer mon âme : sauve-moi pour l'amour de ta miséricorde! »

Le drame se dénoua brusquement, en 1857, par la mort de lady Ashburton. « Depuis dix ans, écrivait Carlyle, l'honneur de la considération qu'elle n'avait cessé de me témoigner avait fait partie de mes biens les plus précieux et dont j'étais le plus fier. — Perdue maintenant! partie, — partie pour toujours! » Une détente se produisit aussitôt dans les relations des deux époux. Les lettres de Mme Carlyle reprirent leur ton enjoué, et, en apparence, tout rentra dans l'ordre. Sur ce qui se passa dans le fond de ces deux cœurs nous avons des indices. « Je n'oublie jamais un bon procédé, disait Mme Carlyle, ni, hélas! un mauvais non plus. » Quant à Carlyle, il était incapable

de ces retours, qui, avec de certains hommes, feraient presque souhaiter une querelle pour l'amour de la réconciliation. Une amie intime de Mme Carlyle, interrogée par M. Froude, dépeignait en ces termes l'attitude de Carlyle dans son intérieur : « Ni tendresse, ni caresses, ni paroles affectueuses : rien pour le cœur. Un glacier sur une montagne aurait été une société aussi humaine. » Justement en ces années, il avait aussi — car il faut être juste — son épreuve, et elle était lourde. La difficulté de travail dont nous avons parlé, et qui avait un peu diminué vers le milieu de sa carrière d'écrivain, redoubla à partir de son *Frédéric II*, qu'il mit douze ans à écrire avec des efforts extraordinaires. On ne peut lire sans pitié les *Notes* qui se rapportent à cette période. Il a beau se raidir et s'acharner, son cerveau lui refuse le travail. Il se débat dans des ténèbres intellectuelles où il a la sensation que son cerveau est devenu de la boue noire. Tantôt paralysé par le découragement et le désespoir, tantôt pris d'accès de rage et d'humiliation, il est plusieurs fois au moment d'abandonner son entreprise de peur de deve-

nir malade ou fou. En 1860, la tension
nerfs amène l'insomnie. « Ce fut alors,
vait-il, que je commençai à avoir l'ap
hension de ne jamais achever mon triste
sur Frédéric et à penser que ce serait p
lui qui m'achèverait. Je me rappelle enco
sentiment de terreur, sombre, froid, vag
pourtant bien réel, qui me traversa co
une flèche une nuit où j'étais assis par t
le dos au chambranle de la cheminée
robe de chambre et en bonnet de nuit, e
queté dans des couvertures, ma chan
dans la cheminée et fumant; c'était
remède les jours d'insomnie. Ce fut le
mier véritable assaut de peur, m'oblig
pour ainsi dire à voir un fait évident. I
me rappelle que j'en fus triste tout le jour
vant. » La crise alla en s'aggravant ju
ce que le dernier volume de *Frédéric L*
paru (1865). Sur la fin, elle était réeller
selon les expressions de Carlyle, « lugub
épouvantable ».

Mme Carlyle avait, de son côté, de séri
raisons de ne pas retrouver son ancienne
nité. Sa santé ne s'était jamais relevée d

le séjour à Craigenputtock. Les maladies se multipliaient avec l'âge, ne laissant presque plus d'intervalles de repos. Vers la fin de 1863, un accident de voiture détermina un mal auquel les médecins ne connurent rien. « Ce fut, dit Carlyle, un déluge de douleurs intolérables, des douleurs indescriptibles, telles que je n'en avais jamais ni vu ni imaginé... On aurait dit qu'il y avait de la douleur dans chaque muscle et dans chaque nerf ; pas de sommeil ni jour ni nuit, jamais de relâche de la lutte et des souffrances désespérées. Je n'ai jamais connu personne qui supportât la douleur plus courageusement et plus silencieusement ; mais ici, pour la première fois, je la vis vaincue, s'abandonnant ; il semblait que ses regards plongeassent dans un immense chaos de désolation sans limites, — à l'horizon, rien que la mort ou pire. J'ai vu dans ces beaux yeux chéris des expressions qui surpassaient toutes les tragédies ! Une nuit surtout, lorsqu'elle se leva hors d'elle-même et se précipita vers moi avec désespoir sans prononcer un mot. Elle parlait rarement de ce qu'elle éprouvait, mais, lorsqu'elle en parlait, il semblait que le lan-

gage humain n'eût pas de mot pour rendre c qu'elle souffrait : « Une douleur ordinaire « par exemple si l'on coupait ma chair ave « des couteaux ou si l'on sciait mes os, serai « une jouissance en comparaison. »

Le supplice dura de six à huit mois. Il y eut ensuite un mieux, pendant lequel l'attendrissement dont on a entendu l'écho dans la *Note* précédente se prolongea. Carlyle avait réellement été amolli par le spectacle des souffrances de sa femme et par la crainte de la perdre. Elle s'en aperçut, en fut touchée — on l'est si facilement quand on aime ! — et laissa paraître sa tendresse plus librement qu'elle ne l'avait jamais fait ; elle sentait bien que ses « sentimentalités » ne dureraient pas assez longtemps pour importuner son époux. Le 21 avril 1866, on la trouva morte dans sa voiture.

Tout aussitôt la vérité se dévoila aux yeux de Carlyle. Il vit tout, comprit tout et se condamna sévèrement. Lui-même a rassemblé les lettres et les fragments de journal qui l'accusent, lui-même les a disposés pour l'impression et y a joint des éclaircissements où il met ses torts en lumière sans ménagements ni

réticence. Il dressa un autel à la morte, non seulement dans son cœur, mais à la face du monde, et trouva ses accents les plus éloquents pour raconter les obscurs héroïsmes de ce cœur « plein d'amour tremblant ». Il invoque une seule excuse pour lui-même, et elle était certainement vraie : « Je ne voyais pas..., je ne remarquais pas..., je ne m'apercevais de rien ». Il vivait, en effet, bien loin de la réalité, et, si l'on considère ses œuvres et la philosophie qui s'en dégage, on voit que le monde d'idées où il s'était réfugié était étrangement dur. Ni bonté, ni sympathie : elle est l'impression que laisse la lecture de ses livres. Il aurait pu retourner à son usage le vers de Térence et prendre pour devise : « Je suis homme et tout ce qui est humain m'est étranger. »

Quant aux remords qui ont suivi la perte de sa femme, il faut lui en tenir beaucoup de compte et ne pas attribuer sa courageuse confession à l'orgueil, bien qu'il fût orgueilleux. Il a eu véritablement, dans cette circonstance, la générosité d'un grand esprit et les regrets d'un honnête homme. Cela dit, il n'y a pas

d'illusion à se faire : si Mme Carlyle, par un miracle, lui avait été rendue, il aurait été pour elle ce qu'il était auparavant. Le premier étonnement passé, il serait rentré dans son cabinet de travail et la vie domestique aurait repris son cours accoutumé. Les grands hommes sont les plus difficiles à repétrir, justement parce qu'ils sont faits d'une autre pâte, plus fine et plus résistante, que le commun de l'humanité. C'est pourquoi, sans vouloir décourager personne de les épouser, il n'est peut-être pas sans utilité de faire voir que ce qu'ils ont à offrir, en échange de ce qu'ils ont le droit d'exiger, n'a aucun rapport avec ce qu'on entend vulgairement par le mot bonheur. La satisfaction que peut espérer une madame Carlyle ou une lady Byron est d'une nature différente, plus élevée peut-être aux yeux de quelques-unes, moins délectable, assurément, au goût de la plupart; il est sage de ne la choisir qu'en connaissance de cause et si l'on a tout à fait la vocation.

GEORGE ELIOT

GEORGE ELIOT

La vie que nous allons raconter est pauvre événements et n'a rien de ce qui séduit et tient la curiosité de la foule. Je crois que, George Eliot avait été un homme, on se rait contenté de connaître l'écrivain par ses ıvres; mais dès que le mot *génie* est prononcé à propos d'une femme, l'intérêt s'éveille avec raison. Une femme de génie, même ntestée, est une apparition trop rare pour ne s mériter toute notre attention, et si George iot a eu contre elle, dans son propre pays, pinion de juges tels que MM. Swinburne, ıtthew Arnold, Ruskin et Disraeli, beaup d'autres, là-bas ou ici, l'ont comparée à ıakspeare ou placée sur la même ligne que ethe; deux de ces exagérations formida-

bles auxquelles leurs auteurs eux-mêmes ne croient qu'à moitié, mais qui n'en donnent pas moins envie d'étudier de près celle qui les a provoquées. Nous n'entreprendrons pas ici de juger George Eliot écrivain; nous n'aurions que peu de chose à ajouter aux délicates et pénétrantes études que lui a consacrées M. Émile Montégut [1] : c'est la femme, la femme seule qui va nous occuper.

George Eliot s'est attachée dans ses livres à nous faire sentir que toutes nos actions nous suivent dans la vie, et que leurs influences combinées forment pour une grande part ce que nous appelons à tort le hasard de la destinée. C'est, disait-elle, une loi inexorable de l'âme humaine, que nos actions les plus soudaines et les plus irréfléchies sont préparées par une succession de libres choix entre le bien et le mal, qui, peu à peu et à la longue, déterminent notre caractère. Elle trouvait la confirmation de cette loi dans toutes les biographies qui font ressortir la physionomie d'un homme, ses luttes avec les autres et avec lui-

1. *Ecrivains modernes de l'Angleterre* (Hachette).

même, ses visées et le résultat de ses efforts, de façon à mettre en lumière la signification que peut avoir pour ses semblables son expérience de la vie. Aussi aurait-elle voulu qu'on écrivît dans cet esprit l'histoire de tous les personnages intéressants à un titre quelconque. Nous allons essayer, dans la limite très étroite de nos forces, de faire pour elle-même ce qu'elle souhaitait qu'on fît pour les autres. Le sujet se prête merveilleusement à fournir la leçon morale qui doit se dégager d'une biographie entendue comme George Eliot les entendait. L'auteur d'*Adam Bede* n'était pas une héroïne. Pas plus que la plupart des personnages de ses romans, elle n'avait un de ces caractères exceptionnels grâce auxquels l'homme triomphe de tout et domine les circonstances au lieu d'être dominé par elles. Ses luttes ont eu leurs défaites aussi bien que leurs victoires, et il n'est pas impossible, quoique la tâche soit malaisée avec une nature aussi compliquée, de démêler les causes qui ont amené les unes et les autres. Elle-même nous met sur la voie dans les fragments de lettres et de *Journal* publiés par son mari, M. Cross,

sous le titre de *Vie de George Eliot*. L'excellente petite biographie de Mlle Mathilde Blind et les parties autobiographiques des romans nous seront d'un secours au moins égal. Enfin nous devons un tribut de reconnaissance aux travaux de la critique anglaise, en particulier à un essai tout à fait supérieur de lord Acton et à un article de M. Frédéric Harrison.

I

George Eliot se nommait de son vrai nom
Mary-Ann Evans. Elle était née le 22 no-
embre 1819 dans le comté de Warwick, d'où
lle ne bougea de toute sa jeunesse et où elle
it élevée en campagnarde. L'habitation de
s parents, appelée Griff, était moitié ferme,
oitié manoir. La maison, délicieusement
eillote, était tout enveloppée de lierre, avec
s murs de brique très épais, de hautes
nêtres à petits carreaux et une porte à au-
nt ouvrant sur une pelouse semée de grands
bres. Derrière les étables et les hangars
ait le jardin, fouillis de légumes, de fleurs
d'arbres fruitiers, de choux et de roses, de
ieux poiriers noueux et de massifs de framboi-
ers, un de ces jardins exquis pour les enfants.

où pousse le dessert et où l'on trouve toujours à observer et à butiner. George Eliot en avait conservé un souvenir poétique et aimait à le décrire. Tout autour de Griff s'étendait un pays plat, boisé et vert, monotone et endormi, où les idées circulaient remarquablement peu il y a soixante ans. A Griff même, l'existence était paisible, les livres rares et les innovations mal vues. Deux fois le jour, le matin à dix heures et l'après-midi à trois heures, les enfants couraient jusqu'à la grande route pour voir passer la diligence. C'était la seule communication qu'ils eussent avec le monde.

Les Evans étaient d'origine galloise. Le fait est à noter, car on s'est plu quelquefois à reconnaître à George Eliot, qui tenait beaucoup de son père, un génie essentiellement germanique, possédant à un degré frappant les qualités et les défauts importés d'Allemagne par les Saxons. Le grand-père Evans était charpentier. Robert Evans, le père de George Eliot, avait aussi été charpentier. Il s'était fait ensuite fermier, puis arpenteur et régisseur. C'était un homme capable, probe, très estimé dans le pays, aimant les opinions

orrectes et respectant les autorités. Il avait une manière de dire : « le gouvernement », qui remplissait ses enfants de vénération, et quand il parlait des « rebelles », par où il entendait tous ceux qui font de l'opposition au gouvernement, le ton de sa voix rappelait tout de suite que Satan avait été le premier des rebelles. Travailleur, courageux, tenant de sa race paysanne une grande ténacité et la faculté de beaucoup endurer, il en avait aussi l'absence d'épanchement, l'habitude de garder pour soi ses réflexions et ses sentiments. De sa personne, il était solidement bâti. Ses gros traits accentués se sont retrouvés chez sa fille. Le front était bien développé, le regard fin. Il n'avait reçu aucune éducation et il le regretta toute sa vie. George Eliot y gagna. Il lui transmit intactes les énergies d'un cerveau bien fait et resté frais.

M. Robert Evans s'était marié deux fois. Du premier lit, il eut deux enfants dont nous n'avons pas à nous occuper, car ils quittèrent de bonne heure la maison paternelle. Sa seconde femme, Christiana Pearson, qu'il épousa en 1813 et qui fut la mère de George Eliot,

était une personne remarquable. Elle a servi de modèle à sa fille pour Mrs Poyser et Mrs Hackit, illustres commères à la langue affilée, justement redoutées de leurs servantes. Mrs Evans trouvait de même « qu'il n'y a pas de plaisir à vivre s'il faut toujours garder son bouchon et laisser seulement goutter son idée comme un tonneau qui fuit ». Elle mettait peu son bouchon, et les observations dont elle se débondait sur son entourage étaient en général plus justes qu'agréables à recevoir. Elle ne s'en laissait pas accroire, ni imposer, et quand un homme « avait l'air d'un coq qui croit que le soleil s'est levé tout exprès pour l'entendre chanter », elle le disait comme elle le pensait. Lorsqu'on est une demoiselle Pearson, et qu'on sait faire le beurre d'après la méthode Pearson, on a le droit d'avoir son opinion, et l'on use de son droit.

Il y avait eu quatre demoiselles Pearson, toutes quatre également convaincues de la supériorité du beurre Pearson sur tous les autres beurres de la paroisse. Les trois sœurs de Mrs Evans ont posé pour les tantes Dodson du *Moulin sur la Floss*. Elles appartenaient,

comme les Dodson, à l'une de ces familles où l'on a des procédés particuliers pour tout faire et où l'on est parfaitement sûr de posséder les seuls bons procédés. On y fait toujours tout bien, qu'il s'agisse de saler un jambon, de régler un enterrement ou de pleurer un malheur, en sorte qu'il suffit d'être de la parenté pour posséder une supériorité indiscutable sur toute la portion du genre humain qui n'est pas de la parenté. Un Dodson peut commettre des fautes individuellement; en tant que membre de la famille, il est impeccable. Nous avons tous parmi nos connaissances une famille Dodson.

Heureusement pour les siens, Mrs Evans ne ressemblait aux quatre sœurs du *Moulin sur la Floss* que par sa confiance aux recettes particulières considérées comme étant dans le sang et transmissibles par le sang seulement. Son penchant pour les épigrammes ne l'empêchait pas d'avoir un brave cœur, dévoué et charitable. Merveilleusement active et entendue, toujours levée de grand matin, tenant sa laiterie comme beaucoup de musées ne sont pas tenus, elle aurait profondément méprisé

la théorie de sa fille sur la domination exercée sur l'homme par les circonstances. Ce n'était pas Mrs Evans qui se laissait dominer par les circonstances. Quelle que fût la saison et quelles que fussent les complications domestiques du jour, à neuf heures du matin l'ouvrage de la maison était fini et Mrs Evans prenait son tricot. Elle prouvait aussi la décision de son caractère en sortant ses fourrures le 1er novembre, sans s'occuper de la température, car elle se rappelait très bien que, dans sa jeunesse, il faisait toujours froid le 1er novembre, et, si le temps ne savait plus ce qu'il faisait, cela ne regardait pas Mrs Evans. Maigre, jaune, souffrant d'une maladie de foie, sa santé s'altéra de bonne heure. Elle avait eu trois enfants, Chrissy, Isaac et Mary-Ann.

Chrissy était une petite fille bien sage qui ne salissait jamais son tablier. Elle s'appelle Lucy Deane dans *le Moulin sur la Floss* et elle a joué un personnage aussi effacé dans la réalité que dans la fiction. Isaac et Mary-Ann sont mis en scène dans le même roman sous les noms de Tom et Maggie Tulliver. Les sentiments et les manières d'être du frère et de

sœur, leurs jeux et leurs aventures sont des souvenirs d'enfance où George Eliot s'est contentée d'arranger les détails. Il faut seulement prendre garde que le cadre est de pure imagination, rien ne ressemblant moins aux malheurs de la famille Tulliver que les prospérités de la famille Evans, et que la partie autobiographique s'arrête au moment où Tom et Maggie cessent d'être enfants. L'héroïne du *Moulin* meurt, comme Werther, parce qu'elle avait trop souffert de la contradiction entre sa vie intérieure et sa vie extérieure. Il est indifférent pour la comparaison que sa mort soit le résultat d'un accident au lieu d'être volontaire. Le point important est que Gœthe et George Eliot ont également pensé qu'il fallait que leur personnage mourût, à cause de la même impossibilité de *vivre*, au sens que M. Emile Montégut, précisément à propos de Werther, appelait le sens réel du mot; c'est-à-dire sentir, aimer, désirer, non pas déjeuner et dîner, dormir et bâiller. De même qu'il n'y avait pas de place dans l'Allemagne du XVIIIe siècle pour un jeune bourgeois épris d'idéalité et osant avoir la délicatesse de senti-

ment, la susceptibilité, la violence de passion, l'indépendance réservées alors aux classes aristocratiques, de même il n'y avait pas de place, dans le Warwickshire du commencement de ce siècle, pour une fille de petites gens vouée aux travaux de ménage et « ardente, passionnée pour la beauté et la joie, avide de tout savoir, tendant l'oreille à une musique imaginaire qui s'éteignait sans descendre jusqu'à elle, pleine d'aspirations aveugles et inconscientes vers *quelque chose* qui pût relier entre elles les merveilleuses impressions de cette vie mystérieuse et donner à son âme le sentiment de s'y trouver *at home* ».

Une autre ressemblance encore entre les deux romans, c'est que Gœthe et George Eliot, après avoir façonné un personnage à leur ressemblance et l'avoir montré réduit à sortir de ce monde, ont parfaitement résolu, pour leur propre compte, le problème de l'existence : Gœthe tout de suite et triomphalement, George Eliot lentement et péniblement, mais, en définitive et malgré les réserves qu'on a le droit de faire, avec le même bonheur. La manière dont s'est opérée chez elle la réconciliation

entre la vie intérieure et la vie extérieure est l'énigme de sa biographie, et l'on ne parvient à pénétrer le problème qu'en s'attardant à l'entourage et aux impressions d'enfance.

Isaac Evans était un honnête garçon, habile à la pêche à la ligne et peu intellectuel, entièrement incapable d'entrer dans les idées exagérées et dans les peines subtiles d'une petite personne passionnée et nerveuse telle qu'était sa sœur cadette. Celle-ci s'était prise pour lui d'une affection véhémente et exclusive qui lui coûta bien des larmes. Dans leur solitude de Griff, Isaac représenta le monde réel. Ce fut lui, malgré sa bonne nature, qui fit les premières meurtrissures à une âme venue sur terre avec une sensibilité maladive. Il avait le bon sens pratique et prosaïque, la logique, l'absence de sentimentalité, en un mot, toutes les qualités utiles auxquelles les créatures déraisonnables comme Maggie se heurtent et se déchirent comme à autant de cailloux tranchants et de ronces. Il est connu que ces êtres sages et positifs rendent de grands services à la déplorable famille des rêveurs et des enthousiastes en saccageant leurs illusions, en répri-

blance avec une tête de cheval. Les yeux, cette ressource suprême des laides, n'étaient ni grands, ni jolis, malgré leur couleur changeante, allant du bleu au gris. Ils regardaient le plus souvent à travers une forêt de cheveux châtains, tombant en broussailles sur le front, à la désolation des tantes Pearson, qui n'admettaient pas plus la fantaisie dans la tenue que dans les idées. Si ces honnêtes personnes vécurent assez pour voir leur nièce passer femme de génie, elles durent se rappeler les cheveux ébouriffés, les robes chiffonnées et les souliers crottés qui leur faisaient hocher la tête et froncer le sourcil à Griff. Une mauvaise habitude en engendre une autre, et il était visible pour les yeux clairvoyants que Mary-Ann serait une de ces personnes que la Providence, en ses dispensations mystérieuses, envoie jeter le trouble dans les familles correctes.

Quel caractère elle avait! Rien des Pearson. Son cœur orageux et jaloux aimait violemment et voulait être uniquement aimé. Dans les airs de supériorité de ce laideron se trahissait un orgueil voilé par la timidité

farouche propre aux orgueilleux. Impressionnable et peureuse, elle passait les nuits dans des terreurs folles, pendant lesquelles elle sentait « toute son âme frissonner ». Point précoce, ayant eu de la peine à apprendre à épeler, elle s'était prise d'une manie de lecture bien faite pour désoler Mrs Evans, qui reprochait inutilement à sa fille les chandelles usées ainsi en pure perte. Sa tête était bourrée d'idées sur tout ce qui ne regarde pas les enfants. Son air grave et observateur gênait les gens sans qu'ils sussent pourquoi. Il les aurait effrayés s'ils s'étaient doutés que cette chétive fillette, sauvage et pleurnicheuse, était occupée, à son insu comme au leur, à emmagasiner leurs physionomies et leurs travers, leurs attitudes et leurs ridicules, pour faire passer à la postérité père, mère, frère, tantes, camarades de jeux, et jusqu'à M. le Révérend.

De son côté, Mary-Ann avait deux idées arrêtées : l'une, qu'elle était un personnage important, destiné à jouer un rôle dans le monde, bien que ses tantes Pearson la méprisassent et bien que son frère Isaac la négli-

geât depuis qu'il avait un poney; l'autre, qu'elle avait beaucoup de gros chagrins et que les chagrins des enfants, quoi que leur en disent les grandes personnes, sont très réels et très amers. La première de ces idées lui était inspirée par la conscience de son intelligence et par le sentiment d'une instruction supérieure. Elle allait avec son frère à l'école du village voisin, et la dépense de chandelles qui affligeait Mrs Evans ne servait qu'à relire indéfiniment quelques vieux livres; mais tout est relatif, et Mary-Ann, à Griff, se sentait un puits de science. Nous devons même avouer qu'elle était un peu pédante. Elle faisait volontiers parade devant les amis de son père, bonnes gens qui en étaient scandalisés, de la profonde connaissance des mœurs du diable qu'elle avait puisée dans l'*Histoire du diable*, de Daniel Defoe, et dans le *Pilgrim's Progress*. Le jour où elle s'en alla chez les bohémiens, épisode que l'on trouvera tout au long, et même un peu grossi et amplifié, dans *le Moulin sur la Floss*, elle dut réellement avoir la pensée que les bohémiens, la voyant si savante, la nommeraient leur reine. S'il est un mot,

dans le dialogue du roman, qui ait effectivement été prononcé, c'est lorsque Maggie, après avoir vanté à la compagnie l'utilité de la géographie, demande à une vieille gipsy : « Avez-vous entendu parler de Christophe Colomb? » La conversation littéraire de Maggie avec le meunier Luke est aussi, sans aucun doute, sinon une réminiscence, du moins un symbole. On se rappelle que Maggie engage Luke à lire et que Luke lui répond avec franchise : « Je n'suis pas un liseur, j'ne l'suis pas. Y a assez d'bêtes et assez d'coquins sans en aller chercher dans les livres. C'est ça qu'mène le monde à s'faire pendre, d'savoir un tas de choses, sauf leû ouvrage, avec quoi qu'i gagnent leû pain! » L'opinion de Luke sur les livres était partagée par presque tout l'entourage de Mary-Ann. M. Evans était la seule personne de la maison qui appréciât les réflexions de sa fille cadette sur la théologie ou sur la découverte de l'Amérique. Par malheur, il admirait de confiance; l'enfant en avait l'instinct, et la haute considération dont elle était l'objet de ce côté ne l'empêchait pas de se sentir une créature incomprise et méconnue.

Elle éprouvait déjà la sensation d'isolement qui la suivra en avançant en âge. Nous le disons avec un certain regret, ayant toujours pensé que les natures parfaitement saines se sentent en communication avec le reste de l'humanité.

Il y a des enfants qui ont plus de chagrins que les autres, toutes conditions égales d'ailleurs. Mary-Ann était de ces pauvres petits qui en ont beaucoup et qui trouvent le monde dur et injuste pour eux. Elle était toute de premier mouvement et incapable ensuite , comme presque tout son sexe, d'accepter les conséquences de ses actes. Un jour, fatiguée de s'entendre reprocher d'être mal peignée, elle prit des ciseaux et se coupa un côté de cheveux, pour qu'on ne lui parlât plus de ses cheveux. Ce ne fut qu'en les voyant par terre qu'elle comprit qu'on lui en parlerait plus que jamais. Elle n'avait assurément que ce qu'elle méritait lorsqu'après ses sottises elle était grondée, mais la vie est bien dure quand nous sommes traités exactement selon ce que nous méritons. L'exigeante et fantasque Mary-Ann était souvent malheureuse. Son père, qui

l'aimait et l'admirait, n'était pas expansif. Griff la laissa manquer de tendresse et de louanges, deux choses dont elle avait un égal besoin.

Je ne voudrais pas qu'on la soupçonnât de vanité. Elle n'a jamais été vaniteuse que pendant un instant de jeunesse auquel nous ne sommes pas encore arrivés, mais la sensibilité et l'orgueil lui donnaient des besoins douloureux de louanges. Son âme tendre ne pouvait se passer d'approbation et de sympathie. D'autre part, l'orgueil lui causait une incapacité de juger sa propre conduite, qui restera l'une des clefs de son histoire. Une autre clef est fournie par l'idée persistante qu'elle était « seule » dans un monde « où personne n'entrait dans ses plaisirs et ses peines; où il n'existait pas une âme dans laquelle elle pût verser son âme; où personne n'avait les mêmes aspirations, les mêmes tentations, les mêmes joies qu'elle. » (Lettre, juin 1841.) Quand une femme a reconnu, ou cru reconnaître, qu'elle est une créature d'exception, une Corinne ou une Maggie, il faut que la destinée lui ait donné une bien haute raison, ou une bien

belle part dans cette vie, pour qu'elle ne soit pas tentée d'accomplir aux dépens des contraintes sociales ce que George Eliot, vers la vingtième année, appellera, en soulignant, « le devoir de *trouver* le bonheur ». Toutefois l'histoire de miss Evans resterait encore obscure si l'on ne suivait avec attention l'évolution religieuse des années d'apprentissage, par où se trahit le côté ondoyant de sa nature.

II

Sa mère la mit en pension à cinq ans, en 1824. A cinq ans, l'enfant est encore loin de l'âge révolutionnaire où il commencera à examiner les idées reçues en héritage. Mary-Ann était anglicane, ainsi qu'il convenait à la fille de Robert Evans, tory et conservateur, qui, sans penser précisément du mal des dissidents, les classait avec les innovateurs en tout genre parmi « les personnes ayant une confiance mal fondée en soi-même [1] ». Vers huit ou neuf ans, elle changea de pension et tomba entre les mains d'une maîtresse évangélique. Elle était dès lors ce qu'elle sera toujours, en

1. Voir, dans *Theophrastus Such*, le chapitre intitulé : *Regard en arrière*. Il contient plusieurs fragments autobiographiques.

raie femme, un « caméléon », prompt à subir les influences au point d'en « perdre son identité ». (Lettre du 28 août 1849.) Elle devint donc évangélique. A douze ans, elle changea encore et fut envoyée dans un établissement de la ville de Coventry, chez les demoiselles Franklin, baptistes, qui la convertirent à leurs idées. L'une des demoiselles Franklin mérite d'être présentée au lecteur. Elle se nommait miss Rébecca et réalisait le type légendaire de la maîtresse de pension de province, pénétrée de l'importance de ses fonctions. Son écriture était célèbre dans Coventry par sa beauté. Elle parlait comme un livre, et aucun événement au monde ne lui aurait fait oublier de s'exprimer correctement et avec élégance. Un jour qu'une personne de sa famille se mourait, une servante vint aux nouvelles. Miss Rébecca la fit attendre jusqu'à ce qu'elle eût composé une belle phrase appropriée à la triste circonstance. Excellente personne du reste, instruite et distinguée, qui donna un bon fonds d'instruction à la jeune Evans.

Elle lui enseigna tout d'abord à s'exprimer, elle aussi, avec correction et élégance. Il y

avait fort à faire de ce côté. Mary-Ann avait le parler populaire de sa famille, et il s'agissait de réformer non seulement les locutions et la syntaxe, mais les intonations, chose infiniment plus difficile et où échoue souvent le parvenu. L'élève entreprit de changer sa voix rustique, et elle y réussit. Non seulement elle apprit à parler comme un livre, défaut qui s'atténua avec les années sans s'effacer, mais elle se donna une voix d'une douceur remarquable.

Le baptisme ne l'empêcha point de traverser les phases morales, désagréables ou niaises, auxquelles peu de jeunes filles échappent, car l'esprit a aussi son âge ingrat. Elle eut sa période de sotte vanité, où elle souffrait de la bassesse de sa naissance et de la médiocrité de sa fortune ; sa période d'amour-propre exalté, où elle était la proie d'un désir âpre de succès ; elle eut même sa période de coquetterie, bien qu'elle n'eût ni désenlaidi, ni rajeuni : un étranger la prit, à treize ans, pour une des respectables misses Franklin. La coquetterie se noya dans l'antisurnaturalisme, qui succéda au baptisme, à moins qu'il ne se

ût greffé dessus, et dont il suffira de dire ıu'il impose à ses adeptes un bonnet particu-ıier, dit bonnet antisurnaturel, et dont le but n'est pas de les embellir. Une ancienne camarade de miss Evans s'est toujours rappelé combien Mary-Ann était laide avec cette pieuse coiffure.

Elle entrait alors dans son moment de grande ferveur. George Eliot était née avec le sentiment religieux, don indépendant des idées théologiques ou philosophiques que l'éducation et la réflexion apportent à l'homme. On peut être croyant et ne pas l'avoir; et il est curieux, d'autre part, à quel point le sentiment religieux peut se passer de toute croyance au dogme. Il fut de grand secours à Mary-Ann Evans contre les dégoûts de Griff, car cette femme qui, la plume à la main et pour les autres, a eu tant de fantaisie dans l'imagination, n'a jamais eu pour son propre compte aucun sens du pittoresque de la vie. Dès qu'il s'agissait d'elle-même, elle perdait le don de cette ironie légère qui allège tous les fardeaux. Chaque fois qu'elle a été victime des disparates grotesques ou singulières dont l'existence

humaine est si richement dotée, elle a souffert, soit qu'il lui fallût interrompre ses savants travaux, poser Bacon ou Strauss, pour aller battre le beurre, soit qu'elle fût devenue, dans une situation équivoque, le grand écrivain moral de l'Angleterre.

A l'époque où nous en sommes, miss Evans édifiait la pension de Coventry par sa piété. Les maîtres s'émerveillaient de sa facilité. Les élèves avaient presque peur de cette étrange fille gauche et grave, qui ne leur parlait pas, se tenait à part et avait des crises nerveuses de larmes. Elle n'avait pas d'amies. On admira encore plus miss Evans lorsqu'on la vit organiser des meetings de prières, devenant ainsi un véritable sujet de gloire pour la maison Franklin. En 1838 et encore dans la même veine dévotieuse, elle écrivait : « On m'a dit autrefois qu'il n'y avait rien en moi qui dût m'empêcher de devenir d'une sainteté aussi éminente que saint Paul. » Elle ajoutait que l'assertion était « trop absolue ». On voit où l'orgueil s'était niché à ce moment-là.

Elle termina ses études et rentra à Griff à seize ans. Elle s'y retrouvait en plein courant

anglican. Elle engagea avec son frère une controverse religieuse qui les mena à la découverte qu'un frère et une sœur peuvent être l'un à l'autre deux étrangers. Une séparation plus profonde que celle que crée la mort existait désormais entre la future George Eliot et Isaac Evans, jeune homme ordinaire et parfaitement content de rester ordinaire. Mlle Blind voit une allusion à la rupture finale dans ce beau passage d'*Adam Bede :* « Les ressemblances de famille contiennent souvent une profonde tristesse. La Nature, ce grand poète tragique, nous lie ensemble par nos os et nos muscles sans nous unir par le tissu plus subtil de nos cerveaux. Elle mêle la tendresse à la répulsion; elle nous attache par toutes les fibres de nos cœurs à des êtres qui, à chaque mouvement, les font douloureusement vibrer... Nous voyons des yeux — hélas! si semblables à ceux de notre mère — se détourner de nous avec une froide aversion. » Quelques mois plus tard, Mary-Ann perdait sa mère et était décidément enveloppée par l'atmosphère assoupissante de Griff. En cet état, dirigeant la laiterie et le ménage

avec son amour inné de la perfection et les sentiments d'horreur que lui inspiraient les travaux domestiques, elle subit sa dernière grande secousse religieuse au contact d'une personne que tous les lecteurs d'*Adam Bede* reconnaîtront.

L'original de Dinah Morris se nommait Élisabeth et avait été une jolie fille, petite, avec des yeux noirs et des cheveux bouclés, aimant les rubans et autres « superfluités du vêtement », ainsi qu'elle s'en accusait plus tard en son langage de prédicateur. Dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, elle fut touchée de la grâce. « Je vis, dit-elle dans son autobiographie, que mon devoir était de me consacrer entièrement à Dieu et d'être mise à part pour l'usage du Maître. » Elle se convertit et se rallia aux méthodistes. On sait que, dans la langue des sectes puritaines, le mot *conversion* a un sens particulier, sans aucun rapport avec le sens de passage d'une religion à une autre. Il désigne une sorte de miracle opéré dans le cœur du pécheur par l'influence du Saint-Esprit et dont l'essence est d'exalter les émotions religieuses. La même personne peut

se convertir indéfiniment sans varier dans ses croyances théologiques; à chaque opération, elle ne fait que croire avec plus de vivacité et prendre, pour ainsi dire, un nouvel élan vers Dieu. L'élan de la charmante Élsabeth avait été si vif et si sincère, qu'elle arracha ses rubans et autres colifichets, coupa ses cheveux bouclés et se mit à parcourir les campagnes en prêchant. Elle allait de village en village, rassemblait les gens de bonne volonté et improvisait un sermon. « Beaucoup, dit-elle, furent ramenés au Seigneur. » L'épisode de la prison, dans *Adam Bede*, est réel. Elle avait effectivement préparé à la mort, dans les hasards de ses courses, une pauvre fille condamnée pour infanticide. Il faut tout dire; ceux qui l'avaient connue au temps de sa carrière active en avaient gardé un souvenir effarouché. Elle avait l'éloquence intarissable et un peu agressive. A propos ou hors de propos, elle catéchisait, exhortait, controversait, dissertait, bénissait. Elle avait épousé Samuel Evans, un frère cadet de Robert, et ce dernier, dans leur vieillesse à tous, ne cachait pas qu'il goûtait beaucoup plus sa belle-sœur

depuis que l'âge et la fatigue l'empêchaient de parler.

Quand sa nièce la connut, ce n'était plus que l'ombre de la véhémente et militante Élisabeth. Elle était vieille, maladive et ne prêchait plus. Néanmoins, le souvenir de ce qu'avait été cette tante originale et poétique, joint au feu de piété qui n'abandonna jamais Mrs Samuel, agit puissamment sur la jeune enthousiaste de Griff. Mary-Ann crut plus que jamais que le plaisir est un piège de Satan, la toilette une vanité, le monde un danger. La culture intellectuelle distrait nos pensées de Dieu, qui doit être leur unique objet. Le mariage est encore plus condamnable, car ce ne sont plus seulement nos pensées qui sont distraites de Dieu, c'est notre cœur. Toute autre musique que le chant des cantiques devrait être bannie d'une terre chrétienne. Les romans, sans exception, sont des poisons pernicieux. Le langage de la créature devant rendre témoignage de son absorption en Dieu, Mary-Ann parle le jargon piétiste connu sous le nom de patois de Chanaan. Elle ne dit plus : « mon défaut ordinaire »; elle dit : « le péché

qui m'assiège ». Une personne pieuse est devenue une « personne bénie », que le pécheur « contemple » dans l'espoir « d'hériter des promesses par la foi et la patience ». Elle cite des versets comme sa tante Élisabeth prêchait, à propos et hors de propos. On a dit qu'elle se réjouissait d'être laide, ce qui était son devoir dans l'état d'esprit où elle se trouvait, et qu'elle s'en est toujours réjouie depuis, parce que la préoccupation d'une jolie figure aurait pu nuire à son développement intellectuel. Il est vrai que, dans ses romans, la beauté est présentée comme un écueil; mais il est vrai aussi qu'on peut voir dans ce parti pris une rancune dont elle-même ne se rendait pas compte. En tout cas, si George Eliot s'est réjouie d'être laide, c'est le seul sentiment antiféminin que l'on découvre chez elle.

Le chemin qui devait la mener « à la gloire de Dieu et à sa propre sanctification » était en réalité le chemin qui mène tout droit à l'incrédulité finale les êtres affamés de beauté, de joie, de science et d'amour. Il y a des âmes qui ne supporteront jamais longtemps une religion trop peu aimable. On peut dire que

George Eliot ne supporta jamais la sienne, même au point culminant de l'exaltation. Au lieu de se nourrir — comme elle avouait qu'elle aurait dû le faire — d'ouvrages de dévotion et « d'exercices spirituels », elle dévorait, à la vérité avec « beaucoup de honte », une foule d'œuvres profanes et très profanes : Shakspeare, Wordsworth, Byron, Southey, Walter Scott, *Don Quichotte*, *Gil Blas*. Elle commençait le latin, apprenait la chimie, la géométrie et l'entomologie. Au lieu d'accepter gaiement ou humblement, fût-ce à titre de pénitence, les légères épreuves que le ciel clément lui envoyait sous la forme de fromages et de confitures, épreuves qui exigeaient, assurait-elle, plus d'abnégation que le martyre, elle s'irritait et tombait dans la mélancolie et dans ce que nos grand'mères auraient appelé les vapeurs. Dans les meilleurs moments, elle restait troublée et inquiète, fort éloignée de la sérénité du fidèle, qui voit aussi nettement qu'avec les yeux du corps les chœurs des séraphins chantant les louanges du Très-Haut, et les Trônes et les Dominations rangés autour de la Lumière incréée. Un observateur exercé

aurait promptement démêlé que toutes les sectes, successivement, avaient bâti là sur le sable, et qu'au jour inévitable où la raison mûrie passerait sa grande revue, elle ne trouverait plus debout que le sentiment religieux et l'orgueil, face à face sur des ruines.

Les qualités et les défauts de son caractère s'étaient comme fondus et concentrés. Les flots de tendresse qui gonflaient son large cœur avaient formé le courant de sympathie qui sera le principe intérieur de son œuvre d'écrivain et qui séparera par un abîme le naturalisme anglais du naturalisme français, ainsi que l'a très justement remarqué M. Brunetière. Elle n'en est pas encore au point de savoir « que chaque chose est comme elle doit être, et qu'il faut apprendre à l'aimer par ce qu'elle est, pour ce qu'elle est et telle qu'elle est [1] »; mais elle s'en rapproche par une marche sûre que les circonstances extérieures n'auront plus le pouvoir d'arrêter. D'autre part, les mesquineries qui avaient été l'alliage de ce brillant métal, la jalousie, l'envie, la

1. *Le roman naturaliste,* par M. Ferdinand Brunetière.

vanité, se tournaient en ambition, une ambition exigeante et passionnée comme tous les sentiments de George Eliot. « Il semble, disait-elle à sa tante Élisabeth en s'accusant, que ce soit le centre d'où procèdent toutes mes actions » (5 mars 1839). Son ambition ne savait encore où se prendre. Elle songeait vaguement à « régénérer » le monde. Deux lignes de *Daniel Deronda* résument cette phase d'attente où son jugement « oscillait » avec angoisse d'idée en idée. « Vous aurez beau essayer, dit un des personnages, vous ne pourrez jamais vous représenter ce que c'est que de sentir en soi la force d'un génie d'homme et de subir l'esclavage d'être une fille. »

Les lettres et les quelques vers qu'on possède d'elle pour ces années n'étaient pas pour l'avertir de sa voie. Les vers sont insignifiants, les lettres n'ont d'intérêt que parce que leur auteur est devenu célèbre; à en juger par les trois volumes que nous avons sous les yeux, George Eliot n'a jamais su écrire une lettre; c'est un talent féminin qui lui manque. Ses correspondances de jeunesse, avant qu'elle eût quitté Griff, ont déjà les défauts de style que

la critique attribuera, quarante ans après, à l'influence de M. Herbert Spencer et à l'excès des études scientifiques. Elle abuse déjà du terme abstrait et des comparaisons scientifiques. Elle est déjà capable (avant vingt ans!) d'écrire sans frémir : « Mes organes d'idéalité et de comparaison », et de conduire jusqu'au bout, sans broncher, des comparaisons de ce genre : « J'ai mené dans ces derniers temps une vie si en l'air et mes occupations ont été si décousues, que mon esprit, qui n'est jamais de l'espèce la mieux organisée, est encore plus que de coutume à l'état de chaos; ou plutôt *il ressemble à une couche de fragments conglomérés où apparaissent, çà et là, tantôt une mâchoire ou une côte de quelque puissant quadrupède, tantôt l'empreinte délicate de quelque plante de la famille des fougères, de minces coquilles, et des objets mystérieux et indéfinissables, solidement incrustés dans une pierre uniforme et sans intérêt, mais utile.* » On n'échappe pas à son sort. L'écolière qui s'exprimait ainsi parce qu'elle pensait ainsi, était vouée à parler plus tard de *mobilier mental*, d'*incapacité congénitale*, et de la *sen-*

sibilité sélective virile de Rembrandt. Il suffira d'ajouter que miss Evans songeait alors à faire un poème sur *les Progrès de l'architecture*.

Au printemps de 1841, M. Robert Evans céda Griff à son fils Isaac, se retira des affaires et s'établit à Coventry avec sa fille. Ce fut un grand événement pour celle-ci. Elle se jeta en affamée sur tout ce que Coventry lui offrait en maîtres et en livres. Elle apprit le grec, le latin et l'hébreu, travailla l'allemand, le français et l'italien, poussa les sciences et la philosophie. Pendant dix ans, elle va amasser la vaste instruction qui servira ensuite de point d'appui à son imagination et en sera quelquefois le fardeau. En même temps, elle se formait une société intelligente. Ce fut là qu'elle se lia avec les Bray et les Hennell, gens distingués et aimables, tous plus ou moins hérétiques. Une amie commune leur amena miss Evans dans la pensée que sa piété toucherait peut-être et ramènerait ces brebis égarées. C'était mal connaître le « caméléon ». Miss Evans était arrivée à Coventry calviniste farouche. L'année n'était pas révolue que la

pension Franklin, les tantes Pearson, la tante Élisabeth, le frère Isaac, se voilaient la face. Un scandale avait éclaté dans le petit monde de Coventry : miss Evans était devenue une « infidèle » et refusait d'aller à l'église; son père, irrité de sa conduite impie, allait habiter avec une autre de ses filles, laissant la réprouvée gagner son pain comme elle l'entendrait.

A ces tristes nouvelles, chacun sentit qu'il était de son devoir d'intervenir et chacun s'y prodigua avec plus de zèle que de tact et de mesure. Mary-Ann fit une concession et retourna à l'église, moyennant quoi son père la garda. M. Evans ne voyait dans tout cela que la question de correction extérieure. Il lui déplaisait qu'une jeune personne n'eût pas de culte. Quant aux idées, il ne s'en mêlait ni ne s'en souciait. Il ne comprenait goutte à ce que sa fille venait lui débiter sur des luttes intérieures et des besoins d'âme. Un critique éminent, M. Scherer, s'est demandé à ce propos ce que dut penser M. Evans en apprenant, deux ans après cette crise, que sa fille traduisait la *Vie de Jésus*, de Strauss. Nous croyons

la réponse facile. L'excellent homme ne pensa rien du tout. On lui aurait dit que Mary-Ann traduisait le *Mahabhârata*, que c'eût été tout un pour lui.

L'orage se calma donc, mais il laissa chez la rebelle un ressentiment qui étonne de la part d'un esprit élevé. Miss Evans aurait dû comprendre le chagrin du chrétien convaincu, qui se croit en possession de la vérité, au spectacle d'une désertion. Il est vrai que ce chagrin tourne souvent en aigreur chez les esprits étroits et qu'il engendre alors bien des tracas, mais la source n'en reste pas moins respectable. Je voudrais pouvoir supprimer deux articles de George Eliot, réimprimés dans la collection, où elle se retourne agressivement — le vrai mot serait rageusement — contre les croyances de sa jeunesse. Ce sont les articles sur *le poète Young* et sur *le docteur Cumming*. Dans ce dernier, écrit en 1855, l'auteur commence par se demander quelle est la meilleure carrière pour un homme d'une intelligence et d'un niveau moral médiocres, la carrière où « un léger vernis d'instruction passera pour une science profonde, où les pla-

titudes seront acceptées comme paroles de sagesse, l'étroitesse bigote comme un saint zèle, l'égoïsme onctueux comme une piété donnée par Dieu ». Et elle répond : « Faites de cet homme un prédicateur évangélique. » Le reste est de ce ton, et pourtant les *Essais* ont été très adoucis à la réimpression. Dans l'article sur Young, daté de 1857, elle déclare nettement que notre progrès moral « est aussi indépendant de la croyance à une vie future que la transformation des gaz dans les poumons est indépendante de la pluralité des mondes », et elle attaque violemment la religion. L'aigreur des dévots qu'elle scandalise l'a gagnée. « L'impatience la prit, dit lord Acton, contre les esprits qui ne pouvaient pas suivre le sien, et pendant une partie de sa vie elle compta les préjugés, les faux raisonnements et l'aveuglement volontaire parmi les attributs de l'orthodoxie. » Il lui fallut un nombre d'années incroyable pour s'apercevoir que les libres penseurs ont aussi leur orthodoxie et que l'orthodoxie religieuse n'a pas le monopole des préjugés, des faux raisonnements et de l'aveuglement volontaire.

Une autre erreur ne surprend pas moins de sa part. Elle était calviniste quand elle devint libre penseuse, et elle prétendit avoir été poussée par l'idée, intolérable pour une nature généreuse, que les motifs de faire le bien n'étaient ni nobles ni élevés chez ses anciens frères, puisqu'ils avaient pour fondement l'espoir des récompenses futures et qu'ils étaient, par conséquent, intéressés. « Je ne puis pas mettre au nombre de mes principes d'action, écrivait-elle, la crainte de la vengeance éternelle, la reconnaissance pour le salut prédestiné, ou la révélation des récompenses futures. » — Entre tous les reproches qu'elle pouvait adresser au calvinisme, il n'y en avait pas de plus mal choisi, puisque le calvinisme, tout au rebours, a tellement subordonné les œuvres à la foi, tellement enseigné que le pardon de Dieu, lequel mène au bonheur céleste, est gratuit, c'est-à-dire indépendant de la conduite bonne ou mauvaise, que d'en avoir été qualifié de dangereux pour la morale.

Ces réserves faites et les points faibles indiqués, on épie avec intérêt les mouvements de

et esprit vigoureux et réfléchi, « vaste et ent », dit M. Cross, qui a rejeté le joug, brisé les liens et qui se trouve comme l'oiseau posé au bord du toit : libre de s'envoler vers le point de l'horizon qui l'attirera.

III

Au commencement de 1844, miss Eva entreprit la traduction de la *Vie de Jésus*, Strauss, sans rabattre pour cela de son h reur pour les bas-bleus, qu'elle comparait a souris savantes. A Strauss succédèrent Feu bach et Spinoza. Le courant d'influence g manique résultant de ces travaux se mêlai un puissant courant français, produit de no breuses lectures. Rousseau et George Sa ont, si j'ose m'exprimer ainsi, coulé da l'esprit de George Eliot. Du premier, e aimait surtout les *Confessions*. Elle av très bien discerné le caractère particulier l'influence de Rousseau, très bien analysé raisons qui l'ont rendue si étendue et si nace, que Jean-Jacques est devenu l'un

es réservoirs géants, peu nombreux dans l'histoire intellectuelle de l'humanité, d'où découlent dans toutes les directions des littératures entières. « Les écrivains, disait-elle, qui ont eu sur moi l'influence la plus profonde, ne sont pas pour cela mes oracles. Il peut se faire que je n'aie pas embrassé une seule de leurs opinions ; je puis souhaiter que ma vie soit absolument différente de la leur. Par exemple, il me serait fort indifférent qu'une personne très raisonnable vînt m'écraser d'arguments pour me prouver que les vues de Rousseau sur la vie, le gouvernement et la religion sont misérablement fausses, et qu'il s'est rendu coupable de quelques-unes des pires bassesses qui aient jamais dégradé l'homme civilisé. Je pourrais admettre tout cela, et il n'en serait pas moins vrai que Rousseau a lancé à travers mon être intellectuel et moral la vibration électrique qui m'a éveillée à des perceptions ignorées et qui a fait de l'homme et de la nature, pour moi, un nouveau monde de pensée et de sentiment. Non pas qu'il m'ait inculqué aucune croyance nouvelle, mais simplement parce que le souffle

puissant de son inspiration a avivé mes facultés au point que j'aie pu donner une forme plus précise à des idées qui, jusque-là, avaient tenté mon âme à l'état de vagues pressentiments. Le feu de son génie a si bien fondu au creuset mes vieilles idées et mes vieux préjugés, que je suis devenue capable d'en faire sortir des combinaisons nouvelles. » (Lettre du 9 février 1849.) On ne saurait mieux dire. C'est à cette « vibration électrique », qui se sent mieux qu'elle ne s'explique, que Rousseau doit d'avoir peuplé le monde de ses fils spirituels.

L'action que George Sand a exercée sur George Eliot est naturellement analogue à celle de Rousseau. « Il en est de même pour George Sand, dit-elle dans la même lettre. Il ne me viendrait jamais à l'esprit de recourir à ses écrits comme à un code de morale ou à un manuel d'éducation. Peu m'importe si je suis ou non d'accord avec elle sur le mariage, si le plan de son intrigue est correctement tracé ou si, comme cela me semble plus probable, elle s'est dispensée de faire un plan, commençant à écrire selon que l'esprit la poussait et s'en remettant à la Providence pour le

dénouement. Il suffit, pour que je m'incline devant elle avec une reconnaissance éternelle pour « cette grande puissance de Dieu qui s'est « manifestée en elle », que je ne puisse lire six de ses pages sans reconnaître qu'il lui a été donné de peindre les passions humaines et leurs conséquences, et aussi quelques-unes de nos aspirations morales, avec tant de vérité, de finesse, de délicatesse, de pathétique et, en même temps, avec une humeur si tendre et si aimable, que nous pourrions vivre tout un siècle, réduits à nos pauvres facultés, et en apprendre moins que ces six pages n'en suggèrent. »

George Eliot lisait et relisait Molière. « C'est, disait-elle, mon auteur favori (*best-loved*). *Le Misanthrope* est pour moi l'œuvre la plus parfaite en son genre qui existe dans le monde » Il est toutefois impossible d'apercevoir dans ses œuvres une trace de l'influence de Molière, pas plus que de Pascal, dont elle avait nourri sa jeunesse, ou, en général, de notre XVIIe siècle. Le vieux système français, de rendre faciles à comprendre les choses difficiles, n'a jamais été le sien. Elle était plutôt de l'école

allemande, qui veut qu'on rende diff
comprendre jusqu'aux choses faciles.
agit fortement sur elle, beaucoup pl
Shakspeare. On dit qu'elle trouvait Sha
injuste pour les femmes, reproche qui
bizarre si l'on compare les héroïnes
aux héroïnes de l'autre.

Pour le style, ses maîtres ont été le
de son pays. Il y a toujours péril pour
vain en prose à prendre ses modèles p
poètes. Le péril est particulièrement g
anglais, où la langue des vers diffè
plus qu'en français de la langue de l
George Eliot a dû à ses dangereux pré
le défaut de naturel et de simplicité qu
en maint endroit un style d'ailleurs
et plein de ressources. Dupuis et
l'auraient traitée de romantique s'ils
compté les adjectifs de telle page de

Parmi les prosateurs anglais de son
nous avons vu que M. Herbert Spenc
qui elle se sentait en communion
tuelle, la connut déjà mûrie et form
jugements qu'elle porte sur les autres
mettent pas de supposer qu'elle s'en

pirée. Elle est souvent sévère pour eux. Elle se montre plus touchée de leurs défauts que de leurs qualités, disposition qui condamne à l'avance ses essais de critique littéraire. Les côtés faibles de Dickens la frappent vivement. Thackeray la choque. Les œuvres de Disraeli sont à ses yeux « un fatras plus détestable qu'il n'en est jamais sorti d'une plume française ». A propos de *Jane Eyre*, elle demande à M. Bray « ce qu'il y admire ». Elle écrit du livre de Darwin sur l'*Origine des espèces* qu'il a le mérite d'ouvrir la discussion sur une question qui jusque-là intimidait les gens; que du reste il est mal fait et aura un succès médiocre. Carlyle lui est antipathique et elle a des mots durs sur M. Ruskin. Ses admirations littéraires ont été assez vives pour qu'on puisse mentionner ses sévérités sans lui nuire et sans la faire soupçonner d'avoir manqué de sympathie intellectuelle. George Eliot a eu l'esprit, comme le cœur, passionné et exclusif.

Ses vastes lectures et ses études poussées en tous sens n'avaient pas pour but unique de la cultiver et de lui procurer des jouissances. Elle y cherchait la solution d'un problème

qui l'obsédait depuis qu'elle avait cessé d'être chrétienne. Lorsqu'un homme rompt avec la religion qui a façonné depuis une suite de siècles l'âme de sa race et de sa nation, il s'aperçoit bientôt que ses tentatives pour secouer le passé sont vaines et frivoles. On peut rejeter des dogmes et des doctrines; on ne peut pas dépouiller l'ensemble d'idées, de coutumes, de lois, d'organisations sociales et de préjugés qui ont découlé de ces dogmes et de ces doctrines dans la civilisation à laquelle on appartient. La plupart des hommes ne s'en aperçoivent pas et se croient libérés du moment où ils ont abjuré certaines croyances et cessé d'observer certaines pratiques. George Eliot sentit le désaccord et ne put le supporter. Elle était de ceux qui ont besoin d'unité, et elle résolut d'en remettre, autant qu'il dépendait d'elle, dans sa pensée et dans sa vie, en se créant un nouveau code de devoir et de morale, indépendant des sanctions et des promesses de la religion. Elle travailla longtemps et avec énergie à trouver une règle de conduite qui pût remplacer les anciennes croyances, mais elle ne sut rien trouver, et

C'est pourquoi elle s'en est tenue, dans ses romans, à la vieille morale, aux vieilles vertus et aux vieilles bienséances. C'était plus simple, plus court, et qui sait? c'était peut-être plus sûr. Ce qui unit ou sépare les esprits, disait-elle, est beaucoup moins ce qu'ils pensent que la manière dont ils le pensent. Il n'y a qu'une vérité : la vérité du sentiment. — Et elle ajoutait : Pour les individus, comme pour les nations, pas de révolutions inutiles ; elles sont dangereuses. — Aucun écrivain n'a été moins révolutionnaire qu'elle, exception faite pour les deux ou trois plaidoyers *pro domo sua* qu'il faut passer, même avec George Eliot, à la faiblesse humaine.

La question morale étant ainsi réglée pour autrui, il s'agissait de la trancher pour elle. Accepterait-elle, en ce qui la concernait, les superstitions sociales sur ce qui est permis et ce qui est défendu? Miss Evans se répondit : Non. Elle ne se sentait que très faiblement liée par les idées d'un monde où elle se considérait comme un être à part. Elle s'en remit à sa seule conscience du soin de décider ce qui était bien et ce qui était mal, sans

admettre que sa conscience pût se tromper, ni qu'aucune personne intelligente, et la connaissant, pût hésiter à absoudre les yeux fermés toute résolution qu'elle aurait jugé bon de prendre. Ceci est presque incroyable, mais on en aura tout à l'heure les preuves. En attendant, nous espérons avoir rendu intelligible l'événement que nous avons à raconter.

M. Robert Evans était mort en 1849. Sa fille alla d'abord passer quelques mois à Genève. Au retour, elle essaya de Griff, chez son frère. Elle n'y était pas depuis huit jours. qu'elle écrivait : « Oh! quel temps lugubre! quel pays lugubre! quelles gens lugubres! » Les Bray la recueillirent. Elle avait écrit à Genève un premier petit article de critique. Un second, plus important, parut dans la *Westminster Review* de janvier 1851. Ces tâtonnements la laissaient agitée, tourmentée par des accès de larmes sans cause. « Ma vie, disait-elle, est un cauchemar perpétuel, et toujours hantée par l'idée de quelque chose à faire que je n'ai jamais le temps ou, plutôt, l'énergie de faire. » Elle ne trouvait pas sa route et elle était malheureuse; George Eliot, qui a

prêché avec tant d'éloquence la nécessité de la résignation, n'a jamais su se résigner. Enfin, au printemps de cette année 1851, elle fut appelée par Chapman pour l'aider à diriger la *Westminster Review* et elle s'établit à Londres, où elle se trouva en relations avec nombre d'écrivains et de gens distingués des deux sexes. Ses occupations lui laissaient le temps d'écrire; elle avait du succès; le moment était venu de rebondir et elle demeurait affaissée. « Je suis un lierre », dit-elle quelque part. Les lierres ne se redressent pas, ils cherchent un arbre. Miss Evans cherchait son arbre.

Parmi ses nouveaux amis de Londres était un petit homme chétif, tout grêlé de petite vérole. Ce qui lui restait de figure était mangé par la barbe et les sourcils. Les yeux enfoncés, la bouche en saillie, hérissé, dépeigné, il aurait fait frémir M. Robert Evans et les tantes Pearson par l'incorrection de sa tenue. Vif comme la poudre, gai comme un pinson, brillant causeur et esprit facile, c'était un touche à tout, faisant ceci, et puis cela, paraissant, disparaissant, reparaissant, réussissant,

ne réussissant pas, et toujours de bonne humeur. Il avait été commis négociant, étudiant en médecine, philosophe, journaliste, romancier, auteur dramatique. Il avait joué les Arlequins dans une troupe ambulante. Il avait scandalisé Édimbourg en faisant le matin une conférence à l'Institut philosophique et en jouant *Shylock* le soir. Thackeray s'attendait à le rencontrer un jour dans Piccadilly monté sur un éléphant blanc, et tout Londres aurait trouvé cela aussi naturel que Thackeray. Il était de ces gens dont rien n'étonne, qui amusent toujours, fatiguent souvent, que personne ne prend au sérieux et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. Cet original se nommait George-Henry Lewes. Il avait deux ans de plus que miss Evans, étant né en 1817. Lorsqu'ils se rencontrèrent, il avait trente-quatre ans, elle en avait trente-deux.

Il lui déplut d'abord beaucoup, puis moins. Il devint l'homme utile, qui conduit au spectacle les demoiselles isolées. Bientôt il fut l'homme nécessaire. Elle se reprochait d'en avoir dit du mal. « Il vaut mieux qu'il ne

paraît, écrivait-elle. Sous son air étourdi et fat, c'est un homme de cœur et de conscience. » Un peu plus tard : « Le pauvre Lewes est malade.... Il est parti. Pas d'opéra et pas de plaisir pour moi d'ici un mois! » De son côté, elle lui plaisait. Sa laideur était toujours la même et Lewes n'avait pas deviné son génie, mais il aimait son esprit ouvert, sa droiture, sa chaleur de cœur. Et puis elle lui corrigeait ses épreuves, au besoin lui faisait ses articles. Ils s'aperçurent un beau jour qu'ils étaient indispensables l'un à l'autre.

Il y avait une difficulté : Lewes était marié. Il était séparé, mais sa femme vivait et il en avait trois enfants, qu'il faisait élever en Suisse. Ces circonstances ne l'arrêtèrent point, et il écrivit à miss Evans une longue lettre par laquelle, sans rien lui cacher, il lui demandait de venir vivre avec lui comme mari et femme. Miss Evans interrogea sa conscience, qui lui répondit : « Va! » Sa conscience avait toujours eu sur le mariage des opinions particulières, très différentes des opinions courantes. Longtemps avant d'avoir rencontré Lewes, elle traitait nettement de « diabo-

lique » la loi qui enchaîne un homme à l'épouse devenue « un cadavre vivant ». Entendons-nous bien. Elle ne rejetait pas la loi morale du mariage, mais sa loi sociale. Elle tenait beaucoup à ce qu'il n'y eût pas de confusion là-dessus dans l'esprit du public, et il est même amusant de l'entendre se défendre avec énergie, quelques mois après avoir suivi Lewes, de partager « le relâchement de l'opinion et des mœurs en France relativement au lien du mariage [1] ». Il aurait été trop cruel pour la vertueuse Angleterre, qui est, comme chacun sait, la grande fabrique de moralité du globe, de voir son illustre apôtre du devoir, si sévère pour ses héroïnes, verser dans la proverbiale immoralité française. Ce calice lui fut épargné. « Le ciel me préserve, s'écria miss Evans [2], d'entreprendre la défense de la morale française, surtout en ce qui concerne le mariage! Mais il est indéniable qu'une union contractée dans toute la maturité de la pensée et du sentiment et fondée uniquement sur une convenance intime et un attrait réci

1. Article sur *Madame de Sablé*, de Victor Cousin.
2. *Ibid.*

proque tend à mettre la femme en plus étroite communauté d'intelligence et de sympathie avec l'homme.... La tranquillité et la sécurité du lien conjugal sont, sans aucun doute, favorables à la manifestation des plus hautes qualités chez les personnes qui ont déjà atteint un degré élevé de culture ; mais elles entretiennent rarement une passion assez forte pour exciter toutes les facultés à travailler de concert à conquérir ou à garder l'objet aimé, et pour transformer l'indolence en activité, la pesanteur d'esprit en perspicacité. »

En bon français, l'union libre assure seule à la femme le plein développement de ses facultés. C'est le mariage nihiliste présenté en style abstrait et chaste. Tels étant ses principes, par quoi aurait-elle été retenue? Ni par la religion, puisqu'elle n'en avait plus, ni par la crainte du blâme, puisque ses amis ne la blâmeraient jamais de rien. Ce n'était pas non plus par le respect d'une famille trop humble pour être comptée. Elle ne prenait la place de personne : l'*autre* était partie. Elle ne nuisait pas à son autorité d'écrivain : elle ne se doutait pas qu'elle aurait jamais de l'autorité.

Elle aurait pu se dire que le bonheur de l'individu doit être subordonné à la règle d'où dépend le bonheur de tous et que, suivant une belle parole, « il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent »; mais elle n'y pensa pas. Le génie est égoïste. Il veut vivre, il se sent gêné par les moules que la société a construits pour la foule des êtres médiocres et moyens, et il fait tout craquer. Maintenant, si l'on se rappelle à quel point la femme était femme chez George Eliot, à quel être faible et craintif, impressionnable et passionné, nerveux et fragile, la nature, par un caprice bizarre, avait donné un cerveau puissant, combien intense était chez elle le besoin de tendresse, avec quelle ardeur elle aspirait à « quelque devoir de femme, quelque possibilité de se dévouer pour rendre un autre heureux » (lettre du 4 décembre 1849), on ne verra qu'un dénouement inévitable dans la réponse que miss Evans fit à la lettre de Lewes. Le 20 juillet 1854, ils partirent ensemble pour le continent.

Ses amis furent atterrés, sa famille rompit avec elle, le monde lui tourna le dos. Sa con-

sternation devant l'effet produit serait risible si elle n'était si amère. Jusqu'aux Bray qui ne comprenaient pas et qui seraient peut-être perdus pour elle! Deux lignes tracées sept ans après mettent à nu la blessure terrible de ce cœur qui s'égarait, mais qui n'a jamais fait le mal sciemment. George Eliot écrivait à l'une des rares amies restées fidèles au moment de l'éclat, en faisant allusion aux autres personnes restées fidèles : « La liste en est si courte que je me la rappelle facilement et que *je me la récite souvent.* » — La souffrance fut d'autant plus aiguë qu'il lui fut toujours impossible de comprendre qu'on la condamnât. Lorsque sa sœur chercha à se rapprocher d'elle, George Eliot le prit sur le ton généreux de l'innocent offensé qui consent à « oublier le passé » et à pardonner. A Mme Bray elle écrit : « S'il est dans ma vie un seul acte que j'aie accompli sérieusement, une seule relation que que j'aie formée sérieusement, c'est mon union avec M. Lewes. Il est naturel que vous vous mépreniez sur mon compte, car non seulement vous connaissez mal M. Lewes, mais vous ignorez les changements qui se sont faits

en moi dans les dernières années... Mais il est une chose du moins que je puis vous dire. Les liens formés et rompus à la légère sont ce que je n'accepte pas en théorie et ce que je ne pourrais admettre dans ma vie. Les femmes qui se contentent de ces sortes de liens n'*agissent pas* comme je l'ai fait. Qu'une personne élevée au-dessus des opinions du monde, affranchie des superstitions et suffisamment familière avec les réalités de la vie, déclare que mes relations avec M. Lewes sont immorales, je ne puis me l'expliquer qu'en me rappelant toute la subtilité et toute la complexité des influences qui façonnent l'opinion. Mais je fais en sorte de m'en souvenir et je ne me laisse pas aller à des pensées arrogantes ou peu charitables sur le compte de ceux qui nous condamnent, alors même que nous avions le droit d'attendre d'eux un verdict un peu différent. » (Lettre du 4 septembre 1855.) A une autre correspondante elle déclare sa volonté formelle d'être appelée désormais Mme Lewes « J'ai accepté et supporté, ajoutait-elle, toutes les responsabilités d'une femme mariée, et lorsque je vous aurai dit que nous avons

trois grands garçons qui m'appellent : « mère », vous comprendrez que ce n'est pas seulement par égoïsme ou par dignité personnelle que j'invite toute personne qui me respecte à ne plus me désigner par mon nom de fille. »

A ne juger que superficiellement, la suite donna un démenti à la théorie sur laquelle George Eliot, romancière, devait échafauder tout son système de morale et qu'elle a exposée dans maint endroit de ses ouvrages, entre autres dans ces lignes de *Romola :* « Nos actions sont comme nos enfants, qui vivent et agissent en dehors de notre propre volonté. Bien plus, on peut étrangler des enfants; des actions, jamais : elles possèdent une vitalité indestructible, à la fois en nous et hors de nous. » Miss Evans parut aussi heureuse avec Lewes que si leur bonheur avait été légitime. Elle reconquit en partie ses amis et, sur la fin, le monde, à force de dignité et de tenue. Elle eut la gloire, elle fut aimée comme elle avait rêvé de l'être, et, ce qui est plus extraordinaire que tout cela, elle n'expia pas plus au dedans d'elle qu'au dehors. Loin de subir l'espèce de détérioration

morale qui est la suite habituelle et la punition de la faute, son âme alla s'épurant et s'élargissant, preuve bien forte, en l'absence du bienfait du remords, de la sécurité de sa conscience.

Il fallait pourtant que justice se fît. Elle éclata aux yeux lorsque vint cette gloire, si peu attendue en 1854. « Elle croyait savoir, dit lord Acton, ce qu'elle avait perdu en suivant Lewes, elle ne le savait pas. Ce qu'elle sacrifia en réalité, ce fut la liberté de la parole, le premier rang parmi les femmes de son temps, et un tombeau à Westminster. » On peut être persuadé qu'aux heures de la popularité une voix intérieure lui murmura plus d'une fois ces paroles sévères de lord Acton.

IV

En attendant, sa « nouvelle expérience », comme elle l'appelait, réussissait d'une manière à engourdir ses scrupules si elle en avait eu. Ce sont, dans son *Journal*, des expressions de bonheur toutes les fois que sa pensée est ramenée vers Lewes. Le contact d'un esprit gai et alerte la stimulait et la mettait, pour ainsi dire, en équilibre. D'autre part, le lierre avait trouvé son arbre. Lewes se plaça entre elle et le monde en homme de cœur, et prit aussi pour lui les tribulations de la vie quotidienne. On lui a reproché d'avoir eu sur elle une mauvaise influence littéraire, d'avoir encouragé son goût pour les écrivains allemands, et de l'avoir mal conseillée pour ses romans. On a dit aussi qu'il avait retardé son retour à

la tolérance religieuse, et qu'en revanche, sans avoir précisément entamé ses principes de morale, il l'avait rendue plus indulgente pour les égarés. Sur ce dernier point, en vérité, il n'a pas eu tort. Les Anglais, qui ne sont pas plus des saints que d'autres hommes, sont trop disposés à faire consister la vertu à manquer d'indulgence pour les autres. La compassion pour le pauvre pécheur ne fait pas partie de la respectabilité britannique. J'ose dire que celle-ci n'y perdrait pourtant rien, et que, si Lewes n'a jamais donné de plus mauvais conseil à George Eliot que d'inscrire l'indulgence pour le prochain dans son code de morale, je l'absous de grand cœur. Elle aurait même abusé un peu plus de l'avis que je n'y verrais pas de mal.

L'influence littéraire de Lewes est plus discutable, mais on est obligé de tout lui pardonner, parce que, sans lui, George Eliot n'aurait pas écrit de romans; George Eliot n'aurait pas existé; nous n'aurions eu que miss Evans et ses articles laborieux, qui seraient tous parfaitement oubliés aujourd'hui. Elle en avait fait beaucoup sans percer au delà d'un petit cercle de lecteurs. Lewes lui suggéra de s'essayer

dans la fiction. Il y revint, insista, la pressa, non qu'il eût confiance, mais plutôt pour mesurer ses forces. Au fond, il croyait qu'elle échouerait dans le dialogue et dans les parties dramatiques. Elle consentit enfin à tenter l'aventure, écrivit *Amos Barton*, la première des *Scènes de la vie cléricale*, et lut son manuscrit à Lewes. Quand ils furent à la mort de Milly, ils se mirent tous les deux à pleurer et Lewes l'embrassa en disant : « Vous êtes encore meilleure dans les parties tragiques que dans le comique. » *Amos Barton* commença à paraître dans une revue, anonymement, au mois de janvier 1857. Les autres *Scènes* suivirent à de courts intervalles, et le tout fut immédiatement réuni en volume. La couverture portait : *par George Eliot.*

Le succès fut immense et la curiosité vivement excitée. Le secret avait été bien gardé, et le public cherchait en vain qui était George Eliot. Dickens reconnaissait une main de femme. Thackeray était sûr que ce n'était pas une femme. Mme Carlyle écrivait à l'auteur inconnu qu'il devait être un peu vieux, avoir une femme et beaucoup d'enfants, aimer les

chiens et être au moins cousin germain d'un *clergyman*. Plusieurs soutenaient que George Eliot ne pouvait être qu'un ecclésiastique et discutèrent s'il était de la haute ou de la basse Église. Les pasteurs dissidents du comté de Warwick reconnurent un des leurs, un M. Liggins, qui nia faiblement, reçut les compliments, mangea les dîners en l'honneur de George Eliot et ne s'opposa pas à ce que ses admiratrices organisassent une souscription en sa faveur, car « l'ouvrage ne lui avait rien rapporté du tout », ce qui était rigoureusement vrai. M. Liggins, un bon jeune homme du reste, qui lavait ses tasses lui-même tout en recevant les hommages du Warwickshire, devint le cauchemar de la vraie George Eliot. Elle fut tellement dépitée, surtout lorsqu'elle vit M. Liggins, qui prenait goût à son rôle, accepter aussi la paternité d'*Adam Bede*, qu'elle n'y put tenir et se démasqua.

Elle ne traitait pas légèrement ce qui touchait ses romans. Elle avait dès le début envisagé son rôle de romancier comme un apostolat. Sa mission était de développer la sympathie, de répandre la paix et la bonne volonté

parmi les hommes. « Le seul effet, disait-elle, que je désire ardemment de produire par mes écrits, c'est de rendre mes lecteurs plus capables d'*imaginer* et de *sentir* les peines et les joies de ceux qui diffèrent d'eux en tout, sauf en ceci : qu'ils sont des créatures humaines pleines de luttes et d'erreurs. » Qu'elle ne doutât pas d'atteindre son but, le passage suivant d'une lettre à son éditeur le prouve : « Oui, je *suis sûre* à présent qu'*Adam Bede* valait la peine d'être écrit, qu'il aurait valu la peine de vivre de longues années pour l'écrire. » Et elle attribuait son succès à ce qu'elle se détachait, en composant, des préoccupations étroites et personnelles : « J'écris ce que j'aime et ce que je crois, ce que je sens être vrai et bon. » Elle jouissait délicieusement de penser qu'elle ne travaillait pas pour « un auditoire de critiques et de cercles littéraires », comme tant d'auteurs « futiles » qu'elle souhaitait au fond des abîmes, mais pour la foule, qui a soif de vérité.

Elle aurait bien voulu à présent envoyer les critiques rejoindre les auteurs futiles. Tant qu'elle avait tenu la férule, elle l'avait maniée

[illegible]

[illegible] Elle eut pou

[illegible] aigres que

[illegible] Ils eta

[illegible] grands fleau

[illegible] obstacles

[illegible] traita de

[illegible] une profond

[illegible] de sa part

[illegible]

mêmes, qui ne lui semblaient jamais tomber juste, que, pour ménager ses nerfs, Lewes dut prendre le parti de lire les journaux le premier et d'y enlever les articles où il était question d'elle, soit en bien soit en mal.

La critique ne l'avait pourtant pas malmenée, loin de là. George Eliot fut portée aux nues dès son début, et les seules de ses œuvres qui aient reçu un accueil douteux sont ses vers, qui prêtent beaucoup à la discussion, et *les Impressions de Théophraste Un Tel*, galimatias triple s'il en fut jamais. Le reste fut une suite de triomphes, à propos desquels, puisque nous ne nous occupons ici que de la femme et non de l'écrivain, nous ne ferons que deux ou trois remarques.

Le succès est venu à George Eliot par où elle l'avait désiré. L'Angleterre a été remuée par l'élévation de sa morale. Aucun romancier n'avait encore fait une guerre aussi rude à l'égoïsme et présenté l'oubli de soi comme un devoir aussi impérieux. Elle disait : « Je m'efforce de prendre un vif plaisir au soleil qui brillera quand je ne serai plus là pour le voir », et elle tâchait d'amener les autres à

viser au même renoncement. Son pays lui a été reconnaissant du chaud courant de sympathie qui circule dans ses œuvres et qui a amolli bien des cœurs, parmi ses milliers de lecteurs, en faveur des déshérités de ce monde : les médiocres, les ennuyeux, les humbles, les êtres ridicules ou laids, en un mot, tous les gens accoutumés à ne pas intéresser et qui n'en ont que plus besoin de se sentir reliés par une fibre sympathique à l'humanité supérieure ou prospère. Si ses livres lui survivent longtemps (elle s'était prise à en douter dans sa vieillesse), ils le devront à la noblesse de son enseignement plus qu'à un art qui n'a pas été sans défaut, loin de là.

Oserai-je dire que cet enseignement même ne me paraît pas irréprochable? qu'il est possible, selon moi, d'en concevoir un, sinon plus pur, du moins plus doux et plus encourageant? A mon avis, ce réseau à la fois flexible et serré de causes et d'effets, où M. Émile Montégut voit avec raison la formule du roman de George Eliot, cette espèce de filet d'actions premières et de conséquences forcées dans lequel elle enferme l'homme, ressemble

un peu trop à la fatalité antique. Si aucun regret, aucun remords, aucun effort ne peuvent jamais « étrangler une de nos actions », il n'y a plus qu'à se croiser les bras après la faute commise. Il arrive à tant d'entre nous de faire le mal que nous ne voudrions pas, qu'il est cruel de venir nous dire : « Ce mal, vous ne le déferez jamais. Il vit et il agit en dehors de votre propre volonté. Sa vitalité est indestructible en vous et hors de vous. » Alors, à quoi bon lutter? A quoi bon vivre?

Je voudrais aussi à ses héroïnes des cœurs plus faibles, une justice moins exacte envers ceux qu'elles aiment. On ne mesurera jamais le bien que la femme a fait en sachant pardonner, et les femmes de George Eliot pardonnent peu. Dans *Romola*, à la première action répréhensible commise par Tito, sa femme, qui l'adorait et qui n'avait jamais vu que du bien en lui, se détourne avec aversion. Elle ne fait pas un effort pour l'arrêter sur la pente, il ne lui jaillit pas du cœur un seul mot pour relever un malheureux qui tombe et qui est son époux. Elle l'accable de son

mépris et de sa colère et l'abandonne à son sort, parce qu'une créature vertueuse et fière n'a plus rien de commun avec l'homme qu'elle a cessé d'estimer complètement. C'est une manière de comprendre le devoir satisfaisante pour l'orgueil et, en outre, fort commode, mais un peu sommaire. On regrette pour la charmante Romola qu'elle ait eu la conscience tout à fait en repos après cette exécution. George Eliot cite dans ses lettres un cas analogue, qu'elle avait observé dans la vie réelle. Un homme s'enivrait. A force de douceur et d'énergie, à force d'avoir pardonné, sa femme réussit à le guérir de son vice. George Eliot admire la femme, mais elle déclare qu'il peut y avoir deux opinions sur sa conduite : on peut l'approuver ou la blâmer d'avoir supporté un époux dégradé, même dans un dessein louable. Là est l'erreur, la paille du système, introduite par l'orgueil. Il ne peut pas y avoir deux opinions sur la femme de l'ivrogne : elle avait raison et Romola avait tort. Il faut quelquefois être trop bon pour l'être assez.

Cette raideur est un des rares signes de

sécheresse que l'on découvre chez George Eliot. Elle est en contradiction avec la tendresse de sa nature, mais si jamais caractère ne fut pas tout d'une pièce, c'est le sien. Il faut toujours s'attendre avec elle à une complexité d'idées et de sentiments qui déroute l'observateur, et dont une sorte de reflet, semble-t-il, paraissait sur son visage. Mlle Blind rapporte que, sur la fin, il n'y avait rien de plus étrange que ce vieux couple allant faire sa promenade quotidienne. Lewes ressemblait à « un réfugié polonais pas peigné et pétulant »; George Eliot, avec sa grosse tête et sa longue figure sur un corps malingre, avait un air de sibylle. Ils marchaient d'un pas pressé, en gesticulant et en causant avec animation. Il me semble voir passer deux vieux farfadets réduits à faire une fin dans la philosophie. Chez eux, aux jours de réception, Lewes gardait sa vivacité, George Eliot avait une attitude grave. Elle restait assise dans son coin, avait le geste rare et lent et parlait presque bas, d'une voix sourde et douce, avec le langage élaboré d'une élève de miss Rébecca.

Courbée vers son interlocuteur, les yeux dans ses yeux, elle s'absorbait au point de ne pas s'apercevoir de l'entrée des visiteurs. La société anglaise s'était à moitié réconciliée avec elle, sa maison était recherchée par beaucoup, sinon par tous, et s'il est vrai, comme on l'a dit, que sa fausse position avait fini par lui peser, ce ne fut pas au point de détruire son bonheur. Elle était admirablement sincère, et son *Journal* est un témoin irrécusable de son bonheur « intense » et de son attachement inébranlable pour l'homme qu'elle appelait un « mari sublime ».

Toute biographie diminue d'intérêt à mesure que le héros devient célèbre. Le mot est de George Eliot et très vrai en ce qui la concerne. Pendant les vingt années qui suivirent l'apparition de son premier roman, sa vie fut unie, sans autres événements que l'enfantement de ses ouvrages et de nombreux voyages sur le continent. A la vérité, ses idées subissaient une nouvelle évolution, car son esprit était de ceux à qui l'immobilité est impossible, mais le travail s'accom-

plissait à présent sans la fougue d'autrefois, presque avec sérénité. Elle était tombée sous l'influence d'Auguste Comte. « Il a illuminé ma vie », disait-elle avec reconnaissance à propos de *la Politique positive*. — Les disciples de Comte n'ont jamais regardé George Eliot comme un des leurs; elle rejetait une trop grande partie du système pour appartenir à l'école; mais elle prenait part au mouvement positiviste, et ce fut en faveur de Comte qu'elle renonça à l'indépendance intellectuelle qui avait suivi sa rupture avec la religion. Sans accepter une autorité, elle se soumit derechef à une discipline mentale. Au fond, elle était moins faite que qui que ce fût au monde pour s'en passer. Elle avait un trop grand besoin de s'appuyer. Sa forte éducation protestante avait été impuissante à lui donner la vigueur nécessaire pour porter seule « le poids de ce monde inintelligible » (lettre, fin 1844), et celui de nos responsabilités envers les autres et envers nous-mêmes. Il lui aurait fallu, au sortir de Griff, un de ces directeurs spirituels qui firent la gloire du clergé catholique

français au XVIIe siècle. L'influence de Comte ne se trouva pas en désaccord avec le besoin intime de son âme. Comte n'aimait pas le protestantisme, mais il reconnaissait les services que l'Église romaine avait rendus à l'humanité, ne fût-ce qu'à titre transitoire. George Éliot se mit à suivre les cérémonies du culte catholique. Il serait puéril de chercher à deviner ce qui serait advenu si elle n'était pas morte sitôt après Lewes, iconoclaste endurci et militant, mais nous devions indiquer la teinte catholique de plus en plus prononcée de l'âge mûr.

L'été de 1878 fut particulièrement mauvais pour Lewes, dont la santé était ruinée, et pour sa compagne, qui n'était guère plus robuste. Les beaux jours d'automne amenèrent un mieux pour tous deux, mais, vers la mi-novembre, Lewes fit une imprudence, prit froid et tomba gravement malade. Il mourut le 28 du même mois. L'Angleterre l'a jugé sévèrement. Elle lui en a voulu d'avoir été l'instrument de la chute d'une George Eliot. L'équité exige que l'on se demande s'il a réellement été l'instrument ou seulement

l'occasion. On remarquera que l'on est ici en présence, non d'une passion, mais d'une idée fausse. Les amis de miss Evans l'ont toujours défendue d'avoir cédé à la tyrannie de l'amour. Ils ont représenté son union avec Lewes comme un mariage de raison conclu dans des circonstances un peu particulières, sur lesquelles miss Evans avait passé à cause de sa notion personnelle du bien et du mal. Lewes avait donc profité de la situation; il ne l'avait pas provoquée.

Il fut violemment regretté pendant six mois. Qu'on ne sourie pas de ce chiffre. Combien d'entre nous sont sûrs d'être pleurés pendant une demi-année? George Eliot parlait de bonne foi de son « deuil éternel », de « la douleur qui ne guérirait jamais », et l'ironie des choses humaines voulait qu'elle en parlât justement à M. Cross. C'était un ami dévoué et un galant homme. Avec lui, elle s'épanchait. Ils lisaient ensemble Dante et la Bible, Chaucer et Wordsworth; ils allaient ensemble aux musées, et George Eliot, malgré ses soixante années, sentait son cœur se ranimer au contact de cette

jeune et chaude affection; M. Cross était beaucoup plus jeune qu'elle. Elle ne songea pas qu'elle s'ôtait elle-même la meilleure excuse pour le passé en prouvant que Lewes n'avait pas été pour elle l'homme unique; ou, si elle y songea, le plaisir d'être aimée et soutenue, la joie de rentrer dans la régularité, emportèrent ses scrupules. Le 6 mai 1880, elle causa au public un étonnement presque aussi vif qu'en 1854 : elle épousa M. Cross. Elle ne se dissimulait pas que plus d'un « trouverait son action incompréhensible » et qu'elle allait « blesser bien des personnes dont elle se souciait ». Elle passa outre, et les lettres écrites pendant son voyage de noces sont les plus curieuses des trois volumes. Ce sont les seules où il y ait de l'expansion. Le bonheur a vaincu les longues habitudes de réserve. Elle a des ravissements qui ne se peuvent contenir, des heures où l'univers lui paraît si beau qu'elle a besoin de le crier. Nous croyons que si l'on compare ces dernières lettres au reste de la correspondance, d'un ton si froid et si guindé, le caractère de George Eliot achève

s'éclairer. M. Cross explique Lewes, et ciproquement. La femme qui possède ıcore une telle chaleur de sentiment sous ıs cheveux gris a beau avoir une intelli- ınce virile, elle est la sœur de Juliette et de esdémone, et aussi incapable qu'elles de ire toute sa joie de l'étude de la philoso- ıie allemande et de la sociologie : « Je me ıntais devenir dure, — je sentais la source ı la tendresse et de la sympathie se dessé- ıer ; — elle a été rouverte par un grand ın d'amour. » — On n'est pas plus femme ıe George Eliot, et son histoire n'est éni- matique que si l'on part de l'idée contraire.

Elle ne jouit pas longtemps de son nou- eau bonheur. Elle mourut la même année, 22 décembre 1880.

George Eliot a eu toutes les faiblesses de ın sexe. Elle a été tendre et généreuse, ıthousiaste et dévouée, exigeante, jalouse, oltronne. Son âme affamée d'affection était econnaissante de ce qu'on lui donnait et sans el contre qui la repoussait ; mais le besoin 'être aimée, de tenir un cœur d'homme entre es mains, avait chez elle l'âpreté particulière

qu'il prend souvent chez les femmes laides : il lui a fait commettre la seule erreur de sa vie et sa plus grande maladresse. Ses sentiments étaient délicats et nobles, mais ils la dominaient, la rendant susceptible et exclusive. Orgueilleuse, elle poussait la timidité à un degré qui n'accompagne d'ordinaire que l'extrême défiance de soi-même ou l'extrême vanité, et elle n'était pourtant ni vaniteuse, ni humble ; elle avait l'ambition trop haute et trop impatiente, l'esprit trop large, pour s'embarrasser des mesquineries de l'amour-propre, et à peine sut-elle penser qu'elle eut la conscience, je ne dirai pas exagérée, mais très complète, de sa valeur et de son droit à la faire reconnaître. Elle divisait le travail de l'humanité en deux lots : le travail inférieur, destiné à être exécuté par les êtres inférieurs et moyens, particulièrement par les femmes, et le travail supérieur, sacré, que peu sont en état d'accomplir. La petite Mary-Ann, la gamine ébouriffée qui allait à l'école avec les jeunes paysans et leur grimpait sur le dos, se sentait appelée au lot sacré.

Tous ceux qui l'ont approchée l'ont louée

unanimement d'une infinité de qualités grandes et rares; je ne vois pas que personne ait loué son naturel ou son abandon. Ses lettres n'ont jamais l'accent intime et familier, ni le tour facile ou imprévu ; pour tout dire, elles manquent de grâce, et telle est George Eliot dans sa correspondance, telle semble bien avoir été George Eliot dans sa conversation et sa manière d'être. Elle répondait à l'idée que les enfants se font d'une femme de génie : une dame dont on a peur et qui ne dit que des choses difficiles à comprendre. Le sérieux de son esprit et de sa physionomie a causé la méprise d'une partie du public, qui l'a crue aussi peu de son sexe que possible, d'où des étonnements profonds. Encore une fois, c'est le contraire qui est la vérité. En ne l'oubliant pas, on comprend tout, dans sa vie; dès qu'on l'oublie, l'histoire de George Eliot devient incompréhensible.

Maintenant, si nous recherchons, comme elle voulait que le fît tout biographe, la signification que son expérience peut avoir pour ses semblables, nous arrivons à une conclu-

sion très morale, encourageante pour la vertu. Son exemple prouve combien on se trompe lorsqu'on s'imagine simplifier et faciliter sa vie en secouant les contraintes établies par la prudence ou les préjugés de la société : on la complique au contraire de manière à dégoûter tous les gens sages des rébellions et à leur faire juger, fussent-ils hérétiques en morale, que le mieux est encore de suivre la bonne vieille routine. Cela dit, personne, croyons-nous, n'hésitera à faire descendre sur George Eliot un rayon de l'indulgence qu'elle a refusée à ses héroïnes, par délicatesse peut-être et par un retour personnel. Personne ne niera que cette femme remarquable a mérité non seulement notre admiration, mais notre estime, et personne ne la lui marchandera.

UNE DÉTRAQUÉE

MARY WOLLSTONECRAFT GODWIN

accuser le monde de cruauté à son égard. Il est trop évident qu'elle était à elle-même son guignon. Quand la Providence ne lui envoyait pas de malheurs, elle en cherchait; et quand Satan ne lui tendait pas de pièges, elle en fabriquait et tombait dedans exprès, pour voir comment elle s'en tirerait. Le résultat a été une existence plus pittoresque que ne l'admettent les gens d'ordre en morale, et, dans ce cadre fantaisiste, une figure originale et très vivante.

Nous croyons qu'on reverra avec quelque intérêt, en tout cas avec quelque amusement, une fille d'esprit et de cœur, sinon de sens, qui a eu son heure de célébrité comme auteur, dont les idées sont en passe de bouleverser les constitutions et dont les allures d'amazone pédante, souvent imitées depuis, étaient une trouvaille de son temps.

I

Mary Wollstonecraft vint au monde en 1759. On ignore le lieu de sa naissance. Ses parents, tous deux d'origine irlandaise, habitaient l'Angleterre ; mais c'était de ces gens dont il est difficile de suivre la trace. Le père, M. John Wollstonecraft, ne pouvait ni rester en place ni se tenir à rien. Il vivait en Juif errant, passant de ville en ville, de comté en comté, tantôt négociant, tantôt homme du monde et rentier, tantôt fermier, ayant çà et là un enfant de plus, semant son argent sur les grandes routes et aussi, par malheur, dans les tavernes, toujours en colère — contre les voyages, contre sa femme, ses enfants, le monde entier — et devenant féroce quand il avait bu. C'était un bohème et un brutal, qui opprimait cruellement les siens et auquel Mary dut de passer son enfance et sa

première jeunesse parmi des tragédies domestiques dont elle était bien innocente, mais qui lui donnèrent l'habitude et comme l'instinct des atmosphères orageuses. Elle était attirée par les ciels chargés d'éclairs. « J'aime surtout les gens quand ils sont dans l'adversité », dit-elle dans une de ses lettres. Ce sentiment généreux la conduisit à ne pas redouter assez les catastrophes, soit pour elle, soit pour les autres. La prudence ne fut jamais son fait.

Sa mère était une femme à théories. Elle en avait pour toutes les circonstances de la vie, et elle exigeait de ses enfants une obéissance passive, même lorsqu'elle commandait à la fois le blanc et le noir au nom des systèmes qui hantaient sa faible cervelle. Il lui sera beaucoup pardonné pour avoir eu le mari qu'elle avait, tout propre à rendre ceux qui l'approchaient imbéciles; mais elle n'en fut pas moins insupportable. Elle harassait les siens de tracasseries sans fin, jusqu'au moment où M. Wollstonecraft rentrait ivre et faisait une scène d'ivrogne, jurant, pestant, battant femme, chien et enfants. Quand Mary devint grande, une de ses occupations fut de veiller la nuit

pour venir au secours de sa mère, au cas où son père voudrait l'assommer tout à fait.

Il va de soi que, dans cet intérieur agité et avec ces migrations perpétuelles, l'éducation des jeunes Wollstonecraft fut très décousue. Ils étaient six, trois garçons et trois filles, ayant tous reçu en héritage quelque trait fâcheux du caractère paternel ou maternel. La plupart étaient d'assez pauvres natures, et la famille entière était extraordinairement excitable; on eût dit une poudrière où chaque parole faisait étincelle. Mary, de beaucoup la mieux partagée, bonne, courageuse et intelligente, prouva pourtant par la suite qu'elle n'avait pas eu impunément une mère à théories, et l'influence du père se trahit dans la petite fêlure qui faussa ses idées et la rendit singulière ou absurde dans ses actions. Ses biographes lui rendent un mauvais service lorsqu'ils s'efforcent de démontrer qu'elle avait l'esprit parfaitement rassis. C'est parce que Mary Wollstonecraft n'avait pas le sens commun qu'on s'intéresse à ses malheurs : ils seraient, autrement, trop ridicules.

Elle était assez jolie fille et devint très belle

avec l'épanouissement de la trentaine, d'une beauté rappelant les femmes du Titien par l'éclat du teint et la couleur chaude des cheveux. Les yeux étaient bruns et superbes, la physionomie mélancolique ; l'ensemble attirait les regards et les retenait. L'habitude du chagrin, des coups et des larmes l'avait rendue amère et concentrée ; toutefois elle s'égayait facilement, était alors brillante et s'amusait, à l'occasion, avec impétuosité. Elle aurait été charmante sans la petite fêlure, qui gâtait ses meilleures qualités. Douée d'un esprit vigoureux et étendu, qu'elle développa par des études sérieuses, elle raisonna toujours de travers et erra constamment, selon son propre aveu, dans un monde chimérique. Très féminine dans ses manières et ses sentiments, elle ne recula point devant des idées et des mots déplaisants chez une femme. Affectueuse et obligeante, elle avait, selon l'expression d'un écrivain anglais [1], « des idées romantiques sur la bonté » qui portaient malheur à ses dévouements. Ce qu'elle entreprenait man-

1. Knowles, *Life of Fuseli*.

quait ; les personnes auxquelles elle s'attachait avaient des infortunes inouïes ; elle semblait une victime de la fatalité.

Son goût pour les gens dans l'adversité éclata dans le choix de ses premiers amis. Ce fut d'abord un révérend contrefait et excentrique, qui eut du moins le mérite, parmi ses étrangetés, de la pousser au travail ; elle commença sous sa direction, à seize ans, à refaire son éducation. Ce fut ensuite les Blood, une famille faite exprès pour Mary Wollstonecraft, où les catastrophes pleuvaient du matin au soir. Le père était un ivrogne, la mère un zéro, le fils un jeune saint méconnu par la police, la fille cadette une coquine, et la fille aînée se mourait d'amour pour un garçon timoré qui ne pouvait se résoudre à entrer dans la famille Blood. Une queue de jeunes marmots grouillait dans le désordre et la misère. Mary vit la fille aînée, Fanny, et ce fut « comme la première entrevue de Werther et de Charlotte [1] ». George, le jeune saint méconnu, eut aussi ses sympathies.

Tandis qu'elle s'appliquait, à bâtons rompus

1. *Memoirs of Mary Wollstonecraft*, par William Godwin.

et entre deux déménagements, à se former un entourage bizarre, la fortune des Wollstonecraft fondait. A force de vagabonder, la pauvreté s'abattit sur la maison, puis la misère profonde, et les enfants durent songer à gagner leur pain. Mary alla continuer dans le monde ses années d'apprentissage, et le guignon la suivit. Elle se fit demoiselle de compagnie et tomba sur la femme d'Angleterre ayant le plus mauvais caractère. En 1780, après la mort de sa mère, elle essaya d'une association avec les Blood et n'y gagna que d'assister à de nouveaux drames domestiques. C'était le second ménage qu'elle voyait de près, et il allait aussi mal que le premier. L'occasion s'offrit d'en étudier un troisième, et alors germèrent dans son esprit les doctrines qui causèrent dans la suite tant de scandale.

L'une de ses sœurs, Élisa, avait trouvé à se marier. Élisa était la plus inflammable de la famille, et ce n'est pas peu dire. Sa mauvaise étoile voulut qu'elle tombât sur un mari de même humeur, tout salpêtre. Ils se disputaient à en devenir fous, et Élisa devint folle. M. Bishop, le mari, manda Mary. Elle guérit

sœur ; mais ses idées sur le mariage furent
ées par cette nouvelle expérience. Le ma-
ge était une institution caduque, bonne
ns les temps où la femme était tenue pour
e créature inférieure. Il était inadmissible
'une Mme Bishop fût obligée de supporter
M. Bishop. En digne fille de sa mère, Mary
nait à appliquer ses théories : elle enleva sa
ur. Il y eut une fuite pleine d'émotions,
ndant laquelle la pauvre tête d'Élisa faillit
rner de nouveau, puis des jours de terreur
ndant lesquels on croyait toujours voir en-
r M. Bishop. Il ne parut point et se résigna;
ıtefois ce ne fut point sans des plaintes très
utes et très amères.

L'opinion fut pour le mari et blâma sévère-
nt Mary. Élisa avait un enfant, qu'elle avait
ndonné, et le monde, suffisamment indul-
ıt aux femmes en rupture de ban conjugal,
impitoyable, avec justice, pour les mau-
ises mères. Beaucoup d'amis tournèrent le
s aux deux sœurs.

Les années qui suivirent ne furent pas plus
ges. Mary se lança dans une entreprise
école, la conduisit follement et s'enfonça

dans les dettes. Elle se fit institutrice, étudia l'*Émile* de Rousseau et se jugea la plus malheureuse des créatures, parce que la mère de ses élèves ne partageait pas ses vues sur l'éducation : plus tard, son élève favorite tourna mal, et on le lui reprocha. Finalement, 1788 la retrouva sur le pavé, de plus en plus convaincue que le monde allait de travers, en particulier pour son sexe. Elle savait par expérience quels dégoûts attendent une fille pauvre et cultivée, dans une société où les mœurs interdisent toutes les carrières aux femmes. Les exemples qu'elle avait eus sous les yeux lui faisaient envisager le mariage comme un bagne, et non un port de refuge. Le sort de la femme dans la société la pénétrait de compassion et de colère. Son cœur se remplissait de vagues désirs d'émancipation, et le besoin la talonnait. Un éditeur de Londres, Johnson, lui offrit dans cette crise des travaux de librairie : il l'avait devinée sur une brochure, très médiocre pourtant, en faveur de l'instruction des femmes. Elle accepta : c'était franchir le Rubicon.

II

En ce temps-là, écrire était encore une hardiesse chez une femme, même dans le pays où l'on a tant abusé depuis de la littérature feminine. La nombreuse école des romancières anglaises était en train d'éclore. Sophie Lee était déjà en réputation et Charlotte Smith publia *Emmeline* cette même année 1788. Les Burney, les Austen, les Anne Radcliffe, les Edgeworth allaient entrer en lice, sans compter une nuée d'aimables bas d'azur devenus moins célèbres, par exemple cette jolie Inchbald, un peu actrice, un peu auteur, toujours éprise, jamais épousée, dépenaillée et charmante, qui fut longtemps l'amie de Mary Wollstonecraft et finit par lui tourner le dos, elle aussi, sous prétexte des principes. Mais, en atten-

dant tous ces débuts, qui allaient se suivre de près, une femme qui écrivait, même sans en faire son métier, était une rareté. Quant à la femme auteur de profession, l'espèce n'en existait pas en Angleterre, et Mary Wollstonecraft disait avec vérité, dans une lettre à sa sœur, qu'elle allait être la première d'une race nouvelle.

Une race créée par Mary Wollstonecraft avait de fortes chances d'être singulière. Elle le fut. Mary inventa du premier coup le parfait modèle du bas-bleu et prit à tâche de mériter tous les quolibets qui n'ont pas cessé depuis lors de pleuvoir sur la confrérie.

Elle commença par cesser de se peigner, mesure que je n'ai jamais pu m'expliquer, mais qui doit avoir sa raison d'être, car c'est par là que beaucoup de femmes débutent dans la littérature. Quoi qu'il en soit, elle vécut désormais échevelée, ses beaux cheveux pendant sur ses épaules. Elle fut aussi dépenaillée que son amie, Mme Inchbald, et avec une différence capitale : Mme Inchbald s'étudiait à être charmante quand même; Mary méprisait la coquetterie. Elle eut un ménage de muse, où l'on

buvait le vin dans des tasses; le reste à l'avenant. Enfin elle mérita d'être appelée d'un surnom peu galant et qui fait portrait : on l'appela « la souillon philosophe ».

Tout cela n'est encore que ridicule; mais il était dit que la pauvre Mary justifierait jusqu'au bout le préjugé populaire contre les femmes auteurs. Débarrassé des idées étroites et mesquines dont il est en général comme enveloppé, ce préjugé repose sur un instinct juste, dont il serait imprudent de ne pas tenir compte. Le monde a senti à merveille que la carrière littéraire offrait des dangers pour la femme; les faits ont prouvé dans notre siècle que ces dangers n'étaient point chimériques. Mlle Wollstonecraft commença par une faute de goût. Elle s'imagina qu'étant appelée à traiter des questions réservées d'ordinaire aux hommes, elle ne saurait trop prouver à quel point elle était capable de penser et de parler en homme. Elle se brouilla avec les Grâces, fut brutale, et pis encore, dans ses livres. Les Grâces se vengèrent en la rendant pédante.

Les critiques ne lui manquèrent pas, mêlées

à des succès de beauté et d'esprit qui, dans sa situation isolée, étaient surtout compromettants. Cependant, lorsqu'on va au fond, sa vie était alors honorable et méritante. Elle travaillait laborieusement pour Johnson, ne s'interrompant de ses traductions et compilations que pour jeter ses réflexions sur le papier. Elle donnait libéralement le meilleur de ses gains à tous les siens, y compris sa belle-mère, car M. Wollstonecraft avait trouvé une seconde femme ayant le goût baroque d'être Mme Wollstonecraft. Elle n'avait encore déclaré la guerre aux arrangements sociaux qu'en théorie, et ses plus grands écarts de conduite se bornaient à des excentricités et des fautes de goût. Sans la petite fêlure, sa barque aurait fini par arriver au port avec des avaries insignifiantes. Par malheur, le propre des petites fêlures est de devenir grandes avec le progrès des années. Mary n'échappa point à la loi commune, et il est aisé de suivre dans ses écrits les progrès du détraquement.

Ses œuvres de début ont disparu ou ne présentent point d'intérêt. Son premier ouvrage important est la *Revendication des droits de*

l'homme, réponse aux fameuses *Réflexions sur la Révolution française* (1790), de Burke. Mlle Wollstonecraft y prenait la défense de la Révolution française avec plus de chaleur que d'habileté. Sa matière était disposée sans méthode; elle dissertait au lieu de raisonner, à la mode du temps, et disait des injures à ses adversaires. Burke déclara que c'était une « poissarde ». Mlle Wollstonecraft n'en eut cure. En travaillant aux *Droits de l'homme*, elle avait « découvert la mission de sa vie » : elle écrivit, dans un élan d'enthousiasme, la *Revendication des droits de la femme*.

Les idées contenues dans ce petit livre sont tellement passées dans la discussion courante et, jusqu'à un certain point, dans les mœurs, qu'il faut un effort pour se représenter l'immense soubresaut de surprise et d'indignation qui souleva la société polie à ce coup de tonnerre. L'Angleterre ne s'attendait à rien moins, car les idées de Mary n'étaient nullement dans l'air. La belle muse fagotée dont on se moquait fut un précurseur le jour où elle découvrit « la mission de sa vie », et, tout en accueillant ses propositions avec incré-

dulité, ses lecteurs ressentirent le vague ma laise que cause toujours aux membres d'un société une attaque violente contre les con ventions sur la foi desquelles ils ont arrang leur existence.

Son point de départ, d'où le reste découla naturellement, était l'égalité des sexes. El reconnaissait que la femme telle que l'a fai notre civilisation est faible, ignorante bornée; mais elle soutenait qu'on la tran formerait par une éducation solide et ratio nelle, et une grande partie de son livre éta consacrée à discuter la meilleure manièr d'élever les filles. Elle disait à ce sujet d choses très sensées sur le type absurde de l'i génue niaise et sentimentale qui pousse petits cris quand elle voit une souris, ne sa rien si ce n'est s'attifer, n'est bonne à rien ce n'est minauder. Elle n'avait pas de peine démontrer que c'était une piètre préparati au rôle de mère de famille, et elle insista pour qu'au lieu de travailler à rendre les fill sottes on s'occupât d'en faire des créatur raisonnables, en état d'élever leurs enfant Elle recommandait dans ce but la fondati

l'écoles mixtes où les deux sexes seraient levés ensemble, ainsi que cela se pratique ux États-Unis.

La proposition était hardie et prêtait à ıainte objection. Mary Wollstonecraft acheva 'effaroucher le public en exposant tous les ienfaits qui résulteraient de son système d'édu-ıtion. L'égalité des sexes obtenue, comme elle : serait sûrement par les écoles mixtes, il 'y aurait plus aucune raison pour refuser ıx femmes les mêmes droits qu'aux hommes. es carrières libérales leur seraient ouvertes, elles montreraient en particulier de grandes ›titudes pour la médecine : prédiction qui est réalisée. Elles seraient électeurs et éligi-es et enverraient des leurs siéger au parle-ent. Elles seraient, en un mot, ce qu'elles ›nt en train de devenir sous les yeux de la énération actuelle.

Sur un seul point, Mary Wollstonecraft avait anqué de hardiesse. Elle n'avait pas osé ›ouer le mépris que lui inspirait l'usage su-ıné du mariage. Elle avait même défendu le ıariage par des considérations d'ordre social. ı fond, elle en était déjà arrivée, nous ay-

prend l'un de ses biographes et admirateurs[1], « à l'idée que l'affection mutuelle constitue le mariage et que le lien du mariage ne doit pas lier après la mort de l'amour, s'il arrive que l'amour meure ». Un autre biographe[2] dit non moins explicitement : « Elle croyait que la formalité exigée par la loi n'est rien, que le sentiment qui fait désirer la formalité est tout ». Avec une prudence qu'on n'aurait pas attendue de sa part, elle garda provisoirement pour elle ses opinions sur l'union libre.

Elle compensa ce petit mouvement de faiblesse par une grossièreté de langage qui n'est d'aucun sexe et dont un échantillon suffira. Ayant à parler du clergé, elle qualifie ses membres de « vermine fainéante » et de « limaces indolentes qui bavent sur les bonnes places » pour se les garder. Notez qu'elle était très pieuse à cette époque, et jugez du vocabulaire qu'elle aurait employé très peu plus tard, lorsqu'elle eut rejeté les vieilles superstitions.

Littérairement, la *Revendication des droits de la femme* n'a guère que des défauts. Le

1. M. Kegan Paul.
2. Mme Robins Pennell.

style en est mauvais, l'argumentation médiocre. Le livre n'a d'autre valeur que d'être une prophétie ; mais il faut convenir qu'à cet égard il est extraordinaire. Quelle foi, dans ces pages ! Quelle vision de l'avenir ! Le public sentit la sibylle sous le bas-bleu, car, tout en la raillant et l'injuriant, il dévora son livre, qui fut promptement traduit en allemand et en français. Mary Wollstonecraft devint célèbre, et la gloire ne la trouva point insensible. Le monde ne lui parut plus aussi mal fait ni ses plaisirs aussi méprisables. Elle ne jugea plus indispensable d'être vêtue comme Mardochée le jour où il apprit la condamnation de son peuple, le corps dans un sac et des cendres sur la tête. Elle eut des meubles et des ajustements, elle fut recherchée et courtisée, et tout était pour le mieux quand elle eut la maladresse de s'éprendre du mari d'une de ses amies, Mme Fuseli.

Elle n'y voyait point de mal, étant déterminée à ce que sa passion fût toute platonique. Toutefois « elle ne trouva point dans ce plan toute la satisfaction qu'elle en attendait ». La phrase est de Godwin, son mari, enfant

terrible s'il en fut et qui explique, en mettant les points sur les *i* d'une façon inconcevable, pourquoi l'amour platonique ne tarda pas à être « une source de tourments perpétuels » pour Mary. La situation devenait intolérable. Mary résolut de partir pour Paris, et les Fuseli, après avoir promis, à l'origine, de faire le voyage avec elle, se gardèrent de l'accompagner. Elle se mit en route au mois de décembre 1792. Ce voyage marqua la troisième étape de sa carrière : celle où elle entreprit d'appliquer les théories amassées pendant les années de préparation.

III

Le moment était singulièrement choisi pour
ıir à Paris en partie de plaisir. Paris était
ɔendant beaucoup moins morne que nous
nous le figurons à distance. On n'y avait
ı complètement dit adieu aux mondanités;
ɜlques salons étaient restés entr'ouverts, et
ɔolitique fournissait des spectacles intéres-
ts aux badauds et aux Anglais en voyage.
ry raconte dans une de ses lettres qu'elle a
passer Louis XVI se rendant au tribunal
olutionnaire, qu'il y avait un monde fou
fenêtres et que c'était très imposant. Une
re fois, elle est arrivée place de la Révolu-
ı comme les exécutions venaient de finir et
a harangué la foule, car son radicalisme
l'empêchait pas de détester le sang. On l'a

fait taire, on l'a entraînée : c'était encore une journée très intéressante.

L'auteur de la *Revendication des droits de la femme* pouvait compter d'être accueillie chaudement dans mainte maison. Mlle Wollstonecraft fit donc à Paris un assez grand nombre de connaissances, parmi lesquelles un certain capitaine Imlay, Américain, hardi compagnon et sans préjugés, ayant fort vu le monde et fréquenté toutes sortes de sociétés, aimable, entreprenant, un de ces hommes enfin dont toutes les femmes devraient se défier et qui leur plaisent à toutes. Il plut donc à Mlle Wollstonecraft, et, de son côté, il fut ravi de rencontrer une belle personne intelligente, ayant toujours vécu honnêtement, convertie à l'idée que « le lien du mariage ne doit pas lier après la mort de l'amour ». C'était tout à fait l'avis du capitaine Imlay, inconstant de sa nature. Il se hâta de profiter de l'aubaine et d'épouser Mary sous le manteau de la cheminée, sans aucune formalité. Ils tinrent quelques mois leur roman secret, ce qui prouve que Mary, malgré tout, n'avait pas la conscience parfaitement en repos. Au mois

d'août 1793, elle prit son parti et alla habiter avec Imlay.

Il est connu que le cœur humain manque de logique ; un moraliste a même dit que l'illogisme était la meilleure preuve de la sincérité de nos sentiments. Il est connu aussi que la femme excelle dans des contradictions du sentiment dont l'homme aurait tort de se plaindre, car, s'il en est quelquefois la victime, il s'arrange le plus souvent pour y trouver son compte. Dans la lamentable histoire que nous racontons, l'homme a été le bénéficiaire : la femme a fait tous les frais de la pièce et n'a eu pour récompense que les sifflets du parterre. Dès le mois de septembre, le capitaine Imlay, bénissant les doctrines nouvelles et l'absence de formalités, libre et tranquille, partit pour le Havre, où il avait des affaires, et laissa à Paris, seule et enceinte, la malheureuse Mary. Elle ne s'inquiéta pas tout de suite. C'est ici qu'apparaît l'illogisme de son sexe. Il ne lui était pas venu à l'esprit que le capitaine Imlay, avec son passé d'aventurier, appliquerait aussi lestement la fin de la théorie que le commencement. Elle le con-

sidérait bel et bien comme son époux et lui écrivait des lettres brûlantes, qui devinrent déchirantes lorsqu'elle comprit qu'Imlay l'abandonnait.

Nous passerons légèrement sur les mois qui suivirent. C'est l'éternelle et écœurante histoire de l'abandonnée qui cherche à retenir l'infidèle parce qu'elle l'aime, malgré tout, et qu'il est le père de son enfant. Tous les chapitres en sont connus d'avance. D'abord les tendres reproches pour la rareté et la froideur des lettres, l'ennui de l'attente, les premiers soupçons, qu'un mot affectueux dissipe; puis la marée montante des doutes, les angoisses, les colères, les longs désespoirs coupés de fugitifs retours de tendresse accordés par l'amant moitié à la pitié, moitié aux importunités; enfin le calvaire des supplications, le renoncement à toute fierté, à toute dignité, la mère prenant la place de l'amante et s'abaissant aux plus vils compromis pour sauver l'avenir de son enfant; pour dénouement, le suicide.

Mary Wollstonecraft essaya deux fois de se tuer, et l'opinion publique n'en fut pas dé-

sarmée. La tragédie était trop burlesque; le monde est sans pitié pour les chagrins ridicules. La rupture définitive eut lieu en 1795. Le cœur saignant, Mary reprit à Londres ses travaux littéraires et publia sa *Révolution française*, le meilleur de ses ouvrages pour la composition et le style. Une partie de ses amis feignaient de la croire mariée avec Imlay et lui restaient fidèles. L'apaisement se faisait en elle et autour d'elle lorsqu'elle rencontra, pour son malheur et pour sa honte, un autre adepte de l'union libre et plus qu'un adepte, un apôtre : William Godwin.

Ce brillant écrivain, dont l'influence sur sa génération fut énorme et dont on ne lit plus guère qu'un roman, *Caleb Williams*, était le plus grand songe-creux du monde, sans cesse perdu dans les utopies et effarant ses contemporains par son radicalisme. Il prêchait un plan de réforme de la société par l'anarchie, qui réjouirait nos réunions publiques. Tous les gouvernements sont mauvais : il supprimait le gouvernement. La propriété est une injustice : il supprimait la propriété, déclarant que tout objet doit appartenir à quiconque en

a le plus besoin. Le mariage est contraire à la raison pure, parce qu'il gêne la liberté des époux : il supprimait le mariage et recommandait l'amour libre comme plus moral[1].

Dans la vie quotidienne, le farouche révolutionnaire était un homme ponctuel et froid, méthodique comme un vieil employé. Ses journées étaient réglées, ses sentiments aussi; il n'oubliait jamais l'heure et n'était jamais ému. Même amoureux, il avait toujours l'air d'être en affaires. Il disait à chacun ses vérités les plus dures, par principe, mais avec tranquillité. Il n'aimait pas les exagérations en conduite; un usurier, chez qui il dînait fréquemment, ayant eu maille à partir avec la justice et ayant invoqué son témoignage, Godwin lui écrivit une belle lettre pour lui expliquer qu'il ne pouvait pas, en conscience, répondre de son honnêteté; après quoi il continua d'aller dîner chez l'usurier, qui, de son côté, comprit la nuance et le reçut à merveille.

Il revit Mlle Wollstonecraft, qu'il avait déjà rencontrée jadis, très peu après la rupture

1. *Inquiry concerning political justice* (1793).

ec Imlay. Il savait qu'elle avait prêché
xemple l'un des articles de son programme,
cela l'intéressait. Elle était plus belle que
mais, malgré ses trente-sept ans, et son
pect inspirait à Godwin le désir de renou-
ler à son profit l'expérience de la doctrine.
dut être une scène curieuse que William
odwin faisant sa déclaration à Mary Woll-
onecraft, lui demandant avec flegme et placi-
té s'il ne lui plairait pas de recommencer et
prévenant qu'il tenait à ne rien changer à
s habitudes. On se représente le tumulte des
nsées de Mary à cette ouverture, son besoin
croire quand même à la solidité des unions
res, la tentation de hasarder un nouvel essai
ur conquérir le pot-au-feu conjugal, qui
venait de plus en plus son idéal, quoi qu'elle
t dire ou écrire contre lui. Les manies de
odwin étaient plutôt rassurantes : quand un
mme de son humeur a pris l'habitude
voir une femme, il la garde pour éviter les
angements. Elle souscrivit à ce qu'il voulut.
ne se marièrent point, parce que cela était
ntraire à leurs principes. Ils continuèrent
vivre chacun de leur côté, parce qu'on est

plus tranquille. Ils se traitèrent en public en étrangers, parce qu'on n'a pas besoin de mettre le public dans sa confidence. Ils s'invitaient de temps en temps à dîner et s'écrivaient de petites lettres : du reste, liberté mutuelle et complète. C'était l'union libre dans toute sa pureté.

Les premiers mois furent à la gloire de la doctrine; ils étaient tous les deux parfaitement contents.

Un événement facile à prévoir ne tarda pas à troubler leur sérénité. Mary devint grosse. Ils eurent un éclair de raison et se marièrent (mars 1797), juste à temps pour leur enfant, car on voit poindre presque aussitôt les tiraillements et les paroles aigres. Déjà Mary accusait William d'être « de glace », et ils ne se seraient peut-être pas mariés six mois plus tard. Le 10 septembre suivant, Mme Godwin mourut en couches d'une fille qui fut depuis la femme du poète Shelley. Godwin poussa le respect de la liberté mutuelle jusqu'à ne pas aller à l'enterrement. Il eut pourtant des regrets sincères et, quelque temps après, chagriné de la sévérité avec laquelle le monde jugeait sa

femme, il composa ses *Mémoires sur Mary Wollstonecraft Godwin*, qui firent dire à quelques-uns des amis de la morte que le plus grand de ses malheurs était d'avoir épousé Godwin. Les *Mémoires* sont le pavé de l'ours, écrits avec une indélicatesse qui frise quelquefois l'impudeur. La publication des *Œuvres posthumes* fut un autre pavé. Il s'y trouvait un roman inachevé, *Maria*, auprès duquel *Tom Jones* est prude.

Mary Wollstonecraft valait mieux que cela : tête folle et cœur ardent, elle fit le mal en cherchant le bien. Dans ses plus grandes sottises elle n'eut que de bonnes intentions; dans ses plus grandes erreurs elle pécha par faux jugement, non autrement. Son histoire ne sera jamais donnée en livre de prix dans les pensions de demoiselles; mais le biographe impartial dira qu'elle fut sincère, et, parce qu'elle n'a pas essayé de tirer son épingle du jeu, le moraliste lui sera indulgent. C'est une chose terrible que de naître la cervelle à l'envers, d'avoir un tempérament Wollstonecraft et pas l'ombre de raison pour le dompter et le conduire. Au lieu de rire de ses travers et de

s'indigner de ses chutes, la justice exige que l'on dise : Hélas! pauvre Mary! pauvre, pauvre fille, qui voulus régénérer ton sexe et qui crus au capitaine Imlay! Puisque le parti des droits des femmes, qui n'existerait peut-être pas sans toi, te méconnaît, réclame du moins l'hommage d'un bataillon dont les rangs s'épaississent chaque jour : saluez Mary Wollstonecraft, mesdames les détraquées!

UNE

ABBESSE ITALIENNE

AU XVIe SIÈCLE

UNE

ABBESSE ITALIENNE

AU XVIe SIÈCLE

Un érudit italien du siècle dernier, le père ·nedetto Fiandrini, avait trouvé dans une bliothèque de Ravenne un manuscrit qui vait apparemment intéressé, car il y avait is de sa main cette épigraphe : *Leggete, ma 'n vi scandalizzate : Lisez, mais ne vous ɔndalisez pas.* Au-dessus de l'épigraphe, il ait inscrit un titre que l'on croit avoir été reproduction du titre primitif et dont voici traduction : 1570, 8 *août.* — *Vie de la ère donna Félicie Rasponi, abbesse de Saint-ndré; écrite par une religieuse.* Un autre udit italien, M. Corrado Ricci, à qui l'on

devait déjà des publications sur Ravenne [1]. a imprimé le manuscrit absous par le père Fiandrini dans une collection de pièces rares qui paraît à Bologne [2]. Le texte est accompagné d'une préface, de notes et d'appendices où se trouvent les preuves de l'authenticité du récit et de sa parfaite exactitude sur tous les points que d'autres documents ont permis de contrôler.

Le seul défaut de l'édition est d'avoir été tirée à 120 exemplaires seulement. La *Vie* de la mère Félicie aurait mérité d'être mise à la portée du grand public : c'est un livre tout à fait adorable.

Un couvent de femmes, au XVIe siècle et en Italie, n'offrait rien de la régularité et de l'austérité qui nous paraissent aujourd'hui inséparables de l'idée de couvent. C'était un lieu assez mondain et très agité. Les passions de la femme y régnaient, doublées des passions de la nonne. La religieuse qui a écrit la *Vie*, et qui se présente au lecteur sous le nom de *sœur Séraphine*, raconte les petits romans

1. *Cronache e documenti per la storia ravennate del sec. XIV.*
2. *Biblioteca di curiosità storiche e letterarie.*

et les petites scélératesses de ses compagnes de Saint-André avec une candeur qui désarme; on sent que ce sont d'autres temps et d'autres mœurs, qu'il serait pédant et injuste de juger avec nos idées modernes. L'ingénuité de sœur Séraphine, la vivacité de ses jugements, l'originalité de ses manières de voir et de ses remarques nous la rendent elle-même aussi intéressante que son héroïne. Parfois celle-ci passe au second plan dans le livre qui est son panégyrique, et nous nous occupons moins de ce qui lui arrive que de ce que sa biographe en pense. Pour tout dire, les infortunes de mère Félicie nous touchent surtout parce qu'elles sont vues avec les yeux de sœur Séraphine et à travers ses notions particulières sur la morale et les convenances. C'est pourquoi, ayant à raconter l'histoire de la belle abbesse de Saint-André, nous donnerons une place, dans ces pages, à la simple religieuse qui nous l'a conservée.

I

Le livre est écrit en forme de dialogue. ux religieuses causent à l'ombre, dans le din du couvent, pendant la grosse chaleur ın jour d'été italien. Sœur Aurélie est ppée de la tristesse de sœur Séraphine et en demande la cause. Sœur Séraphine ɔond qu'elle a des chagrins, dont le plus ınd est de voir que la chère mère Félicie est ɔconnue à Ravenne, et tout de suite elle tame la biographie de mère Félicie, interpue de temps en temps par sœur Aurélie, i a aussi des histoires et des réflexions à cer. Nous ignorons qui était sœur Aurélie. ant à sœur Séraphine, c'est l'auteur de la ?, et très probablement la même personne ɔ Séraphine Maiola, fille lettrée qui était

religieuse au couvent de Saint-André, à Ravenne, en même temps que la mère Félicie, et tendrement attachée à cette femme distinguée. En tout cas, sœur Séraphine est très instruite. Le ton aisé dont elle cite Pindare et Archimède, Chrysippe et Périandre, Aristote et le « savant Ferrarais » est d'une nonnette savante, qui sait ses auteurs sur le bout du doigt.

Peu nous importent, au surplus, son nom et sa famille. Il est beaucoup plus intéressant pour nous de connaître les vues sur la vie qu'elle s'était formées derrière les grilles du cloître, ou, tout au moins, qu'elle y avait conservées, et nous avons déjà dit qu'elle-même avait pourvu à ce que nous fussions abondamment renseignés sur ce sujet. Quand on a pris la peine de beaucoup observer, de beaucoup réfléchir et aussi, sans doute, de beaucoup éprouver, on n'aime pas que le trésor de son expérience soit perdu. Sœur Séraphine ne nous laisse donc pas ignorer que, dans sa conviction, la grande affaire de ce monde est l'amour, non l'amour divin, mais l'amour humain et très humain. Le sentiment dont cette aimable personne se plaît à reconnaître l'empire n'a

urtant rien de grossier ni de bas. Il est épuré, btil, délicat, assez semblable à la galanterie ıintessenciée et alambiquée des cours d'amour des sonnets de Pétrarque. Les êtres maté-els qui font descendre l'amour des régions ublimes où le place sœur Séraphine sont, à es yeux, des traîtres. Elle admet le mariage omme une « fin » honnête à l'attrait qui pousse 's deux sexes l'un vers l'autre; le mariage ne choque même pas pour les religieuses; tou-fois, on sent qu'elle place très au-dessus un rtain commerce des âmes qu'elle nomme, après Pétrarque, l'amour platonique, et où s conversations raffinées, les petits vers, les ·tits soins, les présents galants sont tenus de ıffire à toutes les aspirations des amants.

La conception est bien idéaliste pour l'an 570. Elle sent encore son moyen âge. En re-ınche, sœur Séraphine devient païenne lors-u'elle parle de la toute-puissance de l'amour. our elle c'est encore la fatalité antique,

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!

ous lui devons nos grands bonheurs et nos randes douleurs. Il est notre maître à tous,

car il frappe où il veut, et ni notre volonté ni la prière ne nous peuvent défendre contre lui. Semblable au rayon de soleil « qui descend du ciel, brûlant et embrasant toute chose », il descend dans les cœurs comme une force supérieure et irrésistible, les enflamme et leur fait sentir qu'en lui est la félicité suprême. Il est le destin, « la force et la violence du ciel », le dieu jaloux qu'on doit craindre d'offenser. Gardons-nous de parler mal de lui, de peur qu'il ne se venge en nous terrassant. Sœur Séraphine n'avait pas échappé à l'influence de son temps; le souffle de la Renaissance a passé sur elle.

L'autre personnage du dialogue, sœur Aurélie, ne contredit à ces idées troublantes que lorsqu'il s'agit de la leçon pratique à en tirer. Elle aussi salue dans l'amour, dans Cupidon, comme elles disent, le grand vainqueur du monde. Elle sait ce qu'il peut donner de joies. En parlant d'un couple d'amants heureux, elle dit énergiquement « leur vie *savoureuse* ». Elle pense cependant qu'on peut lui résister, et elle veut qu'on lui résiste, par une raison qui n'est pas plus monacale que le

reste de l'entretien. A l'en croire, la race des amants, au XVIe siècle, avait cruellement dégénéré. On ne trouvait plus d'hommes constants. Sœur Aurélie en était certaine; elle avait su bien des histoires d'amour, à Florence, à Lucques, à Modène, à Imola, à Bologne, sans parler de Ravenne et du couvent de Saint-André, et, dans le nombre, il n'y avait pas eu un seul exemple d'homme fidèle. Ces choses-là rendent misanthrope. Sœur Aurélie voudrait que tout son sexe se tînt pour dit qu'il n'y a plus à compter sur la persévérance et la loyauté du vieux temps. Chaque fois que sœur Séraphine parle d'un amant maltraité par sa dame, sœur Aurélie l'arrête pour exprimer son approbation et pour rappeler un trait de perfidie masculine. Sœur Séraphine est obligée de convenir des progrès qu'a faits l'inconstance et s'en afflige; mais qu'y faire, puisque l'amour est une fatalité?

L'histoire de la chère mère Félicie se raconte parmi ces débats et avec de continuelles interruptions. Nous y arrivons. On la goûtera mieux après ce préambule; peut-être même, sans lui, ne l'eût-on pas toujours comprise.

II

Félicie Rasponi, née en 1523, appartenait à une famille puissante dont il est souvent question dans les chroniques de Ravenne. Elle était la dernière de onze enfants. Son père mourut lorsqu'elle n'avait que trois ans. Sa mère, « la louable et honnête Madame Jeanne », ainsi que la qualifie un document du temps, était une de ces maîtresses femmes comme il y en avait alors beaucoup : hardies, intrigantes, énergiques comme des hommes. Nous avons bien connu cette race en France; elle a été en pleine floraison avec les héroïnes de la Fronde, pour décliner aussitôt après. Capables de tout, selon que leurs instincts débridés les emportaient vers le bien ou vers le mal, les femmes comme Madame Jeanne

ɔuaient dans les troubles civils un rôle resque égal à celui de leurs époux. La ıère de Félicie Rasponi était née féroce; elle ida son mari et sa faction, nous apprend I. Corrado Ricci dans sa préface, à « accom- ·lir des crimes horribles ». Elle ne devait pas econnaître son sang dans sa plus jeune fille, [ue la nature avait faite sensible et larmoyante omme une ingénue allemande du XVIIIe siècle. Elle l'avait en aversion, et, quand l'enfant eut ıne douzaine d'années, elle lui signifia sa ésolution de la faire religieuse.

A cette nouvelle, les beaux yeux de Félicie devinrent deux fontaines, et des soupirs .rdents sortirent de son tendre sein ». Elle ı'avait pas la vocation, et elle était de l'avis le sœur Séraphine, qui n'imagine pas de ·lus grande barbarie que de forcer une fille · prendre le voile contre son gré, parce que, lit cette étrange religieuse, il est plus difficile le faire son salut au couvent que dans le nonde, « à cause des grandes haines et mali- ·nités qui y règnent et qui y germent à toute ıeure ».

Le désespoir de la plaintive Félicie toucha

ses frères, gens d'estoc et de taille, qu'on entrevoit la dague à la main, prêts à égorger leur petite sœur si l'honneur de la famille Rasponi l'exige, mais disposés, du reste, à lui rendre la vie gaie. Ils lui conseillèrent de déclarer net qu'elle ne voulait pas être religieuse, ajoutant, pour lui donner bon courage, qu'ils croyaient que leur mère ne la tuerait pas et se bornerait à la battre. Les serviteurs de la maison exprimèrent la même opinion rassurante. Ainsi enhardie, Félicie se hasarda à prononcer un « non » timide, et elle vit bien qu'on ne l'avait pas trompée, car Madame Jeanne se contenta de lui arracher quelques poignées de cheveux et de lui donner des coups de pied et des coups de poing jusqu'à ce qu'elle l'eût mise en sang et couverte de noirs, après quoi elle la laissa sur le pavé de la cour sans lui faire d'autre mal. Le succès parut si beau à tout l'entourage qu'on exhorta d'une seule voix Félicie à persévérer, et la lutte se prolongea plusieurs mois, avec une infinité de horions d'une part et des torrents de larmes de l'autre. Enfin, un beau matin, Madame Rasponi, décidée à en

finir, fit mener la rebelle à l'église du couvent de Saint-André. On l'agenouilla; on lui mit l'habit et le voile, et, sans avoir prononcé un seul mot, elle se trouva liée devant Dieu et devant les hommes; il n'y fallait pas plus de façons au temps où l'autorité paternelle était dans toute sa gloire.

Elle fut malade de chagrin un an entier, ne prit jamais son parti et ne pardonna pas. « En personne sage, dit la *Vie*, elle conserve vives dans son cœur les injures imméritées. » Le pardon des injures n'était pas du tout en honneur au couvent de Saint-André. Bien des années après, sœur Séraphine, devenue l'amie et la confidente, approuvera le ressentiment tenace de Félicie et le partagera. « Mère dénaturée! s'écrie-t-elle; inhumaine! impie! Médée! » La vie monacale n'avait rien amorti chez l'une ni chez l'autre, pas même le langage. Sœur Séraphine a le mot très vif. En parlant de ses compagnes, elle dit : « Cette chienne de Victoire; cette folle de Camille; cette gueuse d'Élisabeth. » En parlant de la communauté en bloc : « Ces canailles! » Sœur Séraphine était pourtant une fille de goûts

aristocratiques, pleine de mépris pour la populace; — à ses yeux, le suprême déshonneur, pour une femme, était de s'éprendre d'un homme d'une classe inférieure; — mais son langage a la même verdeur que ses idées et le même naturel que ses actions. Elle est aussi affranchie de toute convention dans son vocabulaire que dans ses opinions.

Lorsque la période du désespoir aigu fut passée, Félicie, sans cesser de pleurer et de se lamenter, songea à perfectionner son éducation. Elle savait déjà lire et coudre. Elle voulut encore apprendre à écrire, à chanter, à jouer du clavecin, à broder et à faire tous les menus ouvrages « qui conviennent à une dame noble ». Ce programme quelque peu mondain fut trouvé fort à propos pour une future abbesse. Elle eut des maîtres qu'elle charma par son application, et fit, entre autres, des progrès merveilleux dans la musique, tant profane que sacrée. Elle chantait fort joliment et exécutait sur le clavecin « des messes, des vêpres, des motets, des madrigaux, des danses et autres choses, selon la coutume ». Bientôt elle devint une jeune personne bril-

lante dont on commença à parler dans Ravenne et en l'honneur de qui le parloir se peupla de beaux cavaliers. Son sort serait devenu supportable sans la jalousie que ses succès éveillèrent chez ses compagnes, filles, pour la plupart, sans éducation et de mœurs assez grossières. Les persécutions qu'elle eut à subir de leur part furent cruelles. En général, tout le récit de son existence au couvent paraîtrait incroyable si l'on ne savait, tant par sa biographie que par d'autres documents contemporains, ce qu'était la vie intérieure de Saint-André à l'époque de la jeunesse de Félicie Rasponi. Quand on en aura vu le tableau, plutôt adouci que chargé, rien de ce qui pourra arriver n'étonnera plus.

III

Le couvent de Saint-André, situé au milieu de jardins et un peu en dehors de Ravenne, était un des lieux les moins fermés du monde. Il n'y avait pas de mur de clôture. En revanche, une infinité de fenêtres, de portes et de trous par lesquels on communiquait avec le dehors. Sous la fenêtre de la chambre où l'on étudiait le clavecin, aux portes de derrière, au parloir, dans l'église, c'était un va-et-vient de pimpants gentilshommes, de moines galants, d'étrangers de passage à Ravenne, un bourdonnement de jaseries et de musique, un commerce actif de billets doux, de petits vers et de cadeaux. Les monastères réputés pour la beauté des nonnes étaient fréquentés par la jeunesse dorée ; dans la *Vie*, nous

voyons une bande de religieux venus de divers points de l'Italie visiter les couvents de femmes de la ville pour « voir les sœurs », faire appeler à la grille, sans plus de cérémonies, les jolies religieuses, flirter avec elles une partie du jour et envoyer, le lendemain, des bonbons à la plus belle. Cent ans plus tard, lorsque le cardinal de Retz, allant d'Espagne à Rome, passera à Majorque, le vice-roi de l'île n'imaginera pas de divertissement plus séant à l'état de son hôte que de le mener voir les beautés d'un couvent de filles. « Elles chantèrent à la grille, dit Retz, à l'honneur de leur saint, des airs et des paroles plus galantes et plus passionnées que ne le sont les chansons de Lambert. »

Encore, quand les choses se passaient à travers la grille, il n'y avait que demi-mal; mais à Saint-André, les grilles n'étaient pas fermées, ni les portes, ni les fenêtres. Le couvent était une petite Thélème où régnait une gracieuse indulgence et où quelques esprits chagrins blâmaient seuls la sœur Maximilienne. Cette fille ingénieuse, ne trouvant pas les jours assez longs pour causer, avait

pratiqué dans une porte des espèces de petites meurtrières, qu'elle masquait le jour avec une lame de fer et par lesquelles elle s'entretenait la nuit avec son ami.

Les esprits chagrins eux-mêmes ne voyaient aucun mal aux joyeuses réunions du parloir et à tout ce qui en était la suite. On faisait de la musique ensemble, on s'exerçait au beau langage et aux belles manières, on nouait des intrigues. Le lendemain, moines et gentilshommes faisaient porter à la personne qu'ils avaient distinguée des gants parfumés, des bijoux, des friandises, leur portrait. L'envoi était accompagné d'une lettre où ils posaient leur candidature à l'emploi de « serviteur ». S'ils avaient eu le malheur de déplaire, on leur renvoyait leurs dons. Étaient-ils agréés, il s'établissait un doux commerce de présents. Leurs dames leur donnaient des ouvrages de linge ou de broderie faits de leurs mains, elles leur fabriquaient des confitures, des gâteaux, toutes les mille chatteries dont une maison semblable avait le secret. Le caractère des « serviteurs » se trahit d'une façon amusante par la nature des cadeaux qu'ils

préfèrent. L'un se fait faire des chemises; c'est l'homme pratique. Un autre implore une boucle de cheveux ou, tout au moins, l'épingle qui retient le voile de sa chère nonnette; c'est l'amoureux sentimental. Un troisième est gourmand; il se commande des tourtes et des plats de macaroni. Sœur Séraphine jugeait ces petits commerces « honestissimes », à cause, sans doute, des nuages où elle vivait dans son platonisme et qui l'empêchaient de toujours distinguer la réalité. De temps à autre, elle était pourtant obligée de voir que les hommes n'étaient pas d'aussi purs esprits que l'auraient exigé les règles de l'amour platonique. Les cavaliers qui avaient leurs entrées dans l'intérieur du couvent prenaient parfois des allures de loups dévorants qui détruisaient les illusions les plus tenaces. Il n'y avait rien à reprocher au maître à chanter, l'honnête Don Pietro dal Guasta, mais le médecin, messer Giovanni Arrigoni, était un scélérat, si noir que nous n'en dirons pas davantage.

Sous ces dehors peu édifiants, mais aimables, le couvent de Saint-André cachait des

bas-fonds de vulgarité et de méchanceté désagréables à contempler. Toute fille d'Ève un peu avisée peut se parer à l'occasion de jolis sourires, avoir un caquetage agréable, et n'en être pas moins une créature grossière et perverse. C'était le cas de beaucoup des compagnes de Félicie Rasponi, filles, nous l'avons dit, pour la plupart sans éducation, point du tout retenues par la règle, puisqu'il n'y en avait pas, et abandonnées par l'oisiveté à tous les mauvais penchants. Pour le ton et le langage, rappelez-vous Vert-Vert au retour de son funeste voyage à Nantes. Les voûtes de Saint-André retentissaient de criailleries, de mots grossiers à se croire sur le coche d'eau de la Loire. Les commérages, les disputes, les jalousies, les dénonciations, les batailles y rendaient l'existence infernale pour les âmes pacifiques. Sœur Séraphine peint tout d'un seul mot lorsqu'elle dit, en son langage pittoresque : « leur vie soldatesque ».

Le tableau brutal que nous venons d'emprunter à la *Vie* n'était pas, on le sait, une exception. Le XVIe siècle a été désastreux pour l'Église catholique, malgré les réformes par-

tielles de sainte Thérèse en Espagne et de saint Charles Borromée en Italie, malgré saint Ignace et son ordre. Le désordre et le relâchement avaient tout envahi, tout était à relever et à réparer. Les grands réformateurs français du XVIIe siècle, Rancé, Saint-Cyran, la mère Angélique, Bourdaise, eurent à assainir une matière aussi corrompue qu'elle pouvait l'être dans les monastères d'Italie ou d'Espagne. En 1602, les religieuses de Port-Royal portaient, selon la mode mondaine, des gants et des masques. D'après une *Relation* officielle, les sermons y étaient supprimés depuis plus de trente ans et les moines qui y venaient en visite n'entretenaient les sœurs que des divertissements de leurs abbayes, de ce qu'ils appelaient *les bonnes coutumes de l'Ordre*. En temps de carnaval, tout le monde se déguisait, y compris le confesseur et les valets. A Maubuisson, où Mme d'Estrées, sœur de la belle Gabrielle, était abbesse, on menait la vie encore plus gaiement. Une autre *Relation* nous y montre les religieuses jouant des comédies « pour réjouir les compagnies qui les venaient voir », donnant la col-

lation dans leurs jardins particuliers, s'échappant par toutes les portes et s'allant promener, la prieure en tête, sur le grand chemin de Paris, « où souvent les moines de Saint-Martin de Pontoise, qui en sont tout proches, venaient danser avec ces religieuses, et cela avec la même liberté qu'on ferait la chose du monde où l'on trouverait moins à redire ». Mme d'Estrées, la prieure qui menait sa communauté à la danse, n'avait laissé au seuil du cloître aucune des idées, sans exception, qui eussent plutôt convenu à sa sœur Gabrielle. « On dit de Mme d'Estrées, raconte Sainte-Beuve en parlant de l'abbesse, qu'elle avait douze enfants, dont quatre grandes filles auprès d'elle, qui passaient pour ses demoiselles de compagnie. Ses filles n'étaient pas toutes de même condition; elle les traitait selon la qualité du père. »

Le XVIIe siècle sera aussi réparateur pour l'Église, aussi glorieux, que le précédent avait été misérable et dangereux. Des livres tels que la *Vie*, en faisant mesurer la profondeur du mal, remplissent d'admiration pour les pieux ouvriers qui purifieront cet air vicié et

qui feront naître, pour ne parler que de notre pays, le clergé des Bossuet et des Bourdaloue et de jeunes ordres pleins de ferveur, austères et savants comme l'Oratoire, ou humbles et dévoués comme les sœurs de saint Vincent de Paul. En attendant la venue des réformateurs, le séjour d'un lieu tel que Saint-André était un vrai supplice pour une âme délicate et tendre, qui savait très imparfaitement le bien, parce que personne ne le lui avait enseigné, mais qui haïssait le mal d'instinct. Félicie Rasponi a failli succomber à la peine.

IV

Sa biographe parle d'elle sur un ton de profonde pitié. Sœur Séraphine, qui avait bec et ongles et pour qui l'état normal de la femme, quelque habit qu'elle portât, était l'état amoureux, ne pouvait assez plaindre cette créature effarouchée et sans défense, qui lui faisait, dans son couvent, l'effet d'une « brebis timide au milieu de loups voraces », et qui chassait les galants de peur de fâcher le capitaine César, le capitaine Prosper et tous les autres capitaines Rasponi. Félicie était le souffre-douleur de la communauté, où chacun se croyait le droit de la quereller et de l'injurier. On ne lui pardonnait pas d'être la plus belle et la plus aimable. Le cœur des nonnes se remplissait d'envie, lorsque les

étrangers en visite au parloir ou à l'église faisaient demander avant toute autre la sœur Félicie.

La réputation dont elle jouissait dans toute l'Italie nous était connue avant la publication de la *Vie*. Les contemporains ont célébré sa beauté, son esprit et ses vertus avec une chaleur qui explique l'empressement à la voir et à l'entretenir. Annibal Caro, Girolamo Rossi, d'autres plus obscurs, ont fait des vers à sa louange. Sœur Séraphine cite des pièces brûlantes qui avaient été conservées pieusement à Saint-André après la grande réforme de 1560, qu'on verra en son lieu, et dont l'une fournit un portrait en pied, singulièrement détaillé, de la future abbesse dans l'éclat de sa jeunesse. L'intimité de la description n'accuse en rien Félicie ; elle accuse tout au plus le costume de sa communauté, tout à fait en harmonie avec la règle, semble-t-il, pour la liberté et, tranchons le mot, le déshabillé. La ressemblance du portrait est attestée par les fragments de descriptions épars dans les recueils du temps ou dans la *Vie*.

Félicie avait une admirable chevelure blonde

toute bouclée et de grands yeux noirs. Le front était poli, le teint éclatant, la bouche petite avec des lèvres très rouges, les dents belles. Les mains, fines et blanches, étaient célèbres; nous en avons retrouvé l'éloge en plusieurs endroits. Des bras superbes, une belle gorge, un petit pied potelé, un grand air répandu sur toute la personne, une conversation aisée et noble, une jolie voix bien exercée, une grâce pudique qu'aucun mauvais exemple n'avait pu entamer complétaient un ensemble qui allait au cœur des hommes et les faisait accourir de Rome ou de Naples pour contempler cette merveille. Ils étaient tous à ses pieds, plus même qu'elle n'aurait voulu, car une des moindres originalités du couvent de Saint-André n'était pas la difficulté extraordinaire qu'on y avait à se défendre des importunités d'un amoureux. Chassé par une porte, il rentrait par l'autre, et il n'était jamais en peine de trouver une âme charitable pour plaider sa cause, remettre une lettre, attirer l'objet aimé, sous un prétexte, dans un recoin solitaire.

Félicie avait formé la résolution de ne

jamais aimer, non par piété et sentiment du devoir, mais de peur que quelqu'un de ses frères, les fougueux capitaines Rasponi, ne prît la chose de travers. Sa mise au couvent entrait dans les arrangements de fortune de la famille, et l'on n'aurait pas admis facilement qu'elle en sortît. Par prudence, elle s'efforça d'être insensible, et, d'abord, tout alla assez bien, malgré quelques embarras suscités par son inexpérience de débutante.

Le premier qui s'éprit d'elle fut un comte, qui l'avait rencontrée à la campagne un jour que, selon « les bonnes coutumes de l'Ordre », elle était allée à une partie de plaisir. Félicie, dans sa candeur d'enfant — elle n'avait pas quatorze ans — répondit aux déclarations « qu'il n'était pas de sa profession de s'adonner aux amours ». Le comte trouva la raison si singulière, qu'il n'y vit qu'un méchant prétexte et se mit en colère. Il ne lui entrait pas dans l'esprit que le refus d'une religieuse d'avoir des « serviteurs » pût être sincère, et il jura en sa présence qu'il la ferait espionner pour découvrir le nom de son amant. Pendant deux ans entiers, le comte s'opiniâtra

dans ses poursuites, puis il mourut. Sœur Séraphine assure que ce fut de chagrin de n'avoir pu réussir, et que Félicie, moins insensible qu'elle n'affectait de l'être, ressentit « quelque déplaisir » de la perte d'un amant aussi zélé. Quant à décider si Félicie eut tort ou raison de persister dans ses refus, sœur Séraphine n'aborde pas la question de front, mais elle nous laisse entendre que la vraie philosophie consiste à prendre le bon temps quand il vient. D'ailleurs, ajoute-t-elle dans un autre endroit où la même question revient sur l'eau, si nous faisons mal, c'est la faute d'Adam; par conséquent, il serait injuste de nous le reprocher. Sœur Séraphine, sœur Séraphine, vous avez négligé votre théologie.

Une deuxième conquête suivit la première, puis une troisième, puis une quatrième, et Félicie restait invulnérable. Ce n'était pas qu'elle évitât le danger. Quelques-uns des vers qui furent composés en son honneur la représentent jouant avec le feu d'une manière qui donne une plus haute idée de son sang-froid et de la fermeté de son âme que de sa

prudence. Dans une pièce que sœur Séraphine a trouvée si à propos pour une abbesse, qu'elle l'a insérée à la fin de son livre, un admirateur anonyme de Félicie nous fait apercevoir un coin du parloir de Saint-André à l'heure où la communauté est occupée aux offices, ou de l'église de Saint-André à l'heure où les religieuses sont au réfectoire. En rapprochant de ce morceau quelques épisodes de la *Vie :* l'épisode du gentilhomme romain, par exemple, ou celui du Bolonais, la scène tout entière passe devant nos yeux, avec un murmure de robes traînantes et de chuchotements.

Sœur Victoire, cette « chienne de Victoire », mais qui avait du bon à ses heures, quand elle restait dans son rôle complaisant de Figaro femelle, a disparu discrètement après avoir ouvert la grille. Le cavalier décrit son amour d'une voix tremblante, « il baise mille fois » la belle main blanche qu'il a coutume de tenir étroitement pressée dans les siennes, « et Félicie l'excuse », car elle sait que « c'est la coutume des hommes de tenter la fortune quand ils sont en présence des dames ». Il jure que ses

vues sont honnêtes, et elle le croit ; la morale de Saint-André, les jours où Saint-André voulait être sévère, réprouvait les intrigues avec les hommes mariés, mais elle approuvait tout ce qui pouvait mener à un mariage, même entre une nonne et un moine, rien ne paraissant plus louable et plus désirable à ces bonnes religieuses que de jeter le voile et le froc aux orties. Cependant, sœur Félicie cherche à décourager le cavalier. Avec une grande douceur, car elle le plaint, et les yeux humides, car elle se plaint encore plus elle-même, elle lui ordonne de partir, de ne plus chercher à la revoir, le gronde sans retirer sa main, qu'il continue de baiser. L'heure des vêpres va sonner, il faut se quitter. Il demande à emporter un souvenir : une mèche des cheveux de sa beauté, ou, si la faveur lui paraît excessive, son mouchoir. Félicie le presse de s'en aller, commence à avoir peur : les sœurs vont entrer — on peut les surprendre — quel homme déraisonnable! Il voit sa frayeur et, indélicatement, il en abuse. Il déclare qu'il ne s'en ira pas qu'elle ne lui ait donné l'épingle qui retient son voile ; il « se laissera plutôt

couper en morceaux devant cette grille ». Que devenir? Comment éviter un scandale? Il est capable de le faire comme il le dit! Félicie cède à la violence, sacrifie l'épingle, « la lui donne de force pour s'en débarrasser », mais elle ne donne pas son cœur; grande énigme pour sœur Séraphine, qui fatigue sa jolie tête à en chercher l'explication.

La crainte des capitaines Rasponi ne justifie pas, aux yeux de l'aimable historienne, une froideur aussi contre nature. L'un d'eux, à la vérité, le capitaine César, est terrible. Marié et chargé d'enfants, il a intérêt à avoir le moins de neveux possible et il n'entend pas que Félicie rentre dans le monde. Un jour que la pauvrette a été faussement accusée d'accueillir les hommages d'un « damoiseau » tout « parfumé », le capitaine César la dénonce à leur mère, qui lui ordonne sans barguigner d'aller avec un de ses frères, le capitaine Raphaël, tuer les deux coupables. Ils y allaient tout droit, sans que le capitaine Muzio, qui aimait beaucoup sa sœur et que la douleur « transperçait », trouvât un mot à dire pour les arrêter, quand un quatrième frère

proposa de s'assurer d'abord que les faits étaient vrais et sauva ainsi l'innocence.

Cette aventure, qui fut sue de Félicie et la jeta dans des transes mortelles, expliquait qu'elle chassât les galants; elle n'expliquait pas qu'elle le fît sans de cuisants regrets. Sœur Séraphine crut une fois, et pour un cas particulier, avoir trouvé la clef du mystère. L'école de Salerne la lui avait fournie. « Je crois, dit-elle à propos de l'indifférence de son amie pour le gentilhomme romain, que cela venait de ce qu'ils n'avaient pas du tout même nature et de ce que *leurs sangs n'étaient pas semblables.* » Elle connaissait la théorie des quatre tempéraments et elle y avait foi, ce qui, soit dit en passant, s'accordait mal avec la conception de l'amour tout-puissant et frappant où il veut; mais les femmes ont toujours su se passer de logique.

La vérité, devant laquelle sœur Séraphine ne tardera pas à s'incliner, c'est que l'heure d'aimer n'avait pas encore sonné pour Félicie.

V

L'heure sonna inopinément. D'un regard, Amour « dompta et força les volontés » de l'insensible, et la destinée de Félicie s'accomplit. Bien que sa biographe soit très sobre de dates, l'ordre du récit donne à penser qu'elle n'était plus de la première jeunesse quand le coup de foudre la frappa ; elle devait avoir passé la trentaine. Nous ne sommes guère mieux renseignés sur ce qui concerne son ami. Sœur Séraphine se borne à nous apprendre qu'il était de bonne maison et de grand mérite et qu'il devint amoureux de Félicie sans l'avoir vue, en lisant des lettres d'elle. Il lui écrivit. Ses lettres étaient « galamment tournées et doctes ». Elles charmèrent Félicie, et la belle littérature fit ce que n'avaient

pu faire la bonne mine et les doux propos des plus aimables seigneurs de l'Italie.

Ils s'adorèrent huit mois, en prose et en vers, avant de s'apercevoir. Enfin le gentilhomme se montra — épreuve dangereuse en pareil cas — et alors commença une liaison sur laquelle sœur Séraphine s'extasie parce qu'elle est conforme à son idéal, une liaison « toute platonique et toute dirigée vers une fin honestissime », une liaison où la sensualité s'évaporait en désirs mystiques et où tout se payait en monnaie d'imagination. Nous avons déjà fait remarquer que sœur Séraphine et Félicie, en amour, étaient élèves de Pétrarque. Planer doucement dans la région des rêves en sachant que l'on rêve et en savourant son rêve, souhaiter avec ardeur parce qu'on sait qu'on n'ira pas plus loin que le souhait, aimer à en mourir, mais ne le dire qu'en sonnets : ni l'une ni l'autre ne comprenait la passion autrement pour des femmes de sang noble. Le reste était l'affaire des gens du peuple. Félicie se livra avec une parfaite sécurité de conscience à un sentiment qu'elle jugeait innocent.

Son bonheur dura près de trois années, les seules heureuses de sa vie. Elle en oublia les menaces du capitaine César et les mille tourments dont la jalousie des religieuses n'avait cessé de l'accabler. Elle s'apaisa, respira, s'épanouit dans les joies d'un sentiment partagé et qu'elle s'imaginait naïvement devoir être éternel. Aucun remords ne la troublait, sa réputation de religieuse modèle n'ayant qu'à gagner à la constance avec laquelle elle maintenait sa passion dans les régions éthérées. Il ne lui venait aucun doute sur la satisfaction qu'éprouvait son amant à demeurer indéfiniment avec elle sur ces hauteurs sublimes ; un gentilhomme d'aussi grand mérite ne pouvait être que parfaitement content de passer le reste de ses jours à marivauder avec une nonne sur la définition de l'amour par Chrysippe et sur les conséquences de nos actions d'après Archimède. La pensée que leur existence à tous deux n'était pas fixée et réglée pour toujours ne s'était jamais présentée à l'esprit de Félicie quand survint la catastrophe. Tout d'un coup « les flammes qui paraissaient si ardentes se changèrent en glace ».

Le gentilhomme cessa d'aimer « sans autre raison sinon qu'il était homme », dit avec indignation sœur Séraphine, qui ne s'aperçoit pas que la raison est assez forte pour justifier et absoudre à elle seule l'infidèle.

Sans être une âme grossière et enfoncée dans la matière, il est permis de penser que trois ans du régime qu'on a vu, avec le capitaine César en épouvantail et la certitude que ce sera toujours la même chose, étaient une épreuve honorable pour le spiritualisme masculin. Ces trois ans donnaient le droit de souhaiter des mets moins éthérés. Mais sœur Séraphine est aveuglée sur la vérité de la situation par son érudition, et nous la connaissons assez pour ne pas espérer de concessions de sa part lorsqu'elle a l'érudition pour alliée. Elle a étudié les amours de Félicie et du gentilhomme au point de vue des théories d'Aristote, et elle s'est convaincue que c'était tout justement là ce que le prince des philosophes prônait sous le nom d' « amitié vraie », par opposition à l' « amour lascif ». Comment oser se fatiguer de ce qu'Aristote aurait admiré? En vain sœur Aurélie repré-

ente à sœur Séraphine, au nom d'une expé-
ience supérieure et avec son pessimisme
bstiné, que le gentilhomme a fait comme
ous les hommes font à présent et que, puis-
u'il n'existe plus d'amants fidèles, ce qui
st arrivé à Félicie était à prévoir : sœur
éraphine montre le poing au ciel, qui ne
ui livre pas le parjure à étrangler. Félicie est
ncore plus déraisonnable. On est presque
ussi irrité qu'attendri en lisant que le déses-
oir lui causa une longue maladie dont elle
e se releva jamais complètement. Elle eut
eau faire des vœux aux puissances du para-
is pour obtenir la guérison de son cœur, elle
esta plongée « dans la vaste et dangereuse
ner de son amertume » et en proie à un « poi-
on qui abrégea sa vie ». Langueur morale et
ufirmités physiques, indifférence aux réu-
ions élégantes du parloir et aux rendez-
ous dans les petits coins, tel est le tableau
ésolé que nous offre l'existence de Félicie
près sa déception. Nous craignons qu'il ne
aille attribuer à son découragement l'idée
e la grande entreprise dont il nous reste à
arler.

VI

En 1566 [1], sœur Félicie Rasponi, toujours inconsolable, fut élue abbesse de Saint-André, malgré l'opposition d'une minorité de religieuses à laquelle sœur Séraphine dit vertement son fait et où ne figuraient — les expressions ne sont pas de nous — que des gueuses, des coquines, des folles et « autres canailles ». Une fois installée, la révérende mère Félicie songea, selon une coutume très humaine, à faire son salut par les autres et à réformer son monastère. Il faut reconnaître qu'elle s'y prit habilement. Au lieu de perdre son temps à argumenter avec son troupeau, elle le rassembla dans le dortoir, le mit sous

1. Nous donnons cette date sous réserves, mais elle nous semble indiquée par les pièces officielles contenues dans l'appendice.

clef et s'en alla. A cette funeste nouvelle — le dortoir était situé de façon que, de l'extérieur, on ne pouvait ni voir ni entendre ce qui s'y passait — la jeunesse dorée de Ravenne assaillit la nouvelle abbesse de plaintes et de réclamations. La mère Félicie ne se laissa ni attendrir ni intimider. Avec l'aide du cardinal d'Urbin, archevêque de Ravenne, elle opéra la réforme. L'archevêque fit « murer avec du sable et de la chaux, de manière qu'elle fût bien solide et bien sûre », une porte qui n'était pas indispensable, et fit fabriquer pour les autres portes des clefs dont il se réserva la garde. Il fit aussi bâtir un mur d'enceinte qui entourait les bâtiments et bouchait toutes les vues, ne laissant subsister à l'extérieur qu'une seule petite fenêtre, indispensable pour les communications avec le confesseur du couvent, et à laquelle il ordonna de mettre une « bonne clef ». La lettre archiépiscopale ajoutait que les sœurs qui se mettraient à la petite fenêtre pour des fins non canoniques seraient excommuniées et, ce qui leur semblait peut-être plus grave, mises au cachot. Grilles et mu-

railles sortirent de terre autour du joyeux monastère comme les broussailles autour du palais de la Belle au bois dormant, et Saint-André mérita le nom de « haïssable prison » que sœur Séraphine lui donne dès le début de son livre et qui n'avait pas laissé, jusqu'ici, de nous surprendre. La rigueur fut poussée si loin, qu'on boucha, de peur sans doute de quelque colombe messagère, un œil-de-bœuf par où les pigeons avaient coutume d'entrer dans l'église, et qu'il fut interdit de recevoir ou d'envoyer une lettre sans la montrer d'abord à la supérieure. Les causeries du parloir furent assombries et gâtées par une grande toile solidement clouée, qui empêchait de se voir.

Les sorties ne purent désormais avoir lieu qu'avec une autorisation. Les chambres, jusque-là plus semblables à des boudoirs qu'à des cellules, furent dépouillées des « tapisseries, tentures, joyaux et toutes autres choses contraires au vœu de pauvreté ». Les religieuses surprises à causer aux portes et aux fenêtres, ou à faire entrer des hommes dans le couvent, furent menacées de punitions ter-

ribles, et leurs complices déclarés passibles de 500 écus d'amende pour la première faute, de l'excommunication pour la seconde, et de la confiscation pour la troisième.

Cette gradation des peines est à remarquer : l'excommunication ne vient qu'au second rang, au-dessous de la confiscation.

Les nouvelles règles furent observées pendant toute la durée du règne de la mère Félicie. La communauté employa ces longues années à regretter le temps passé et à maudire sa geôlière. Celle-ci, pour comble d'ironie, employait ses soirées à écrire un *Dialogue*, qui nous a été conservé [1], sur l'*Excellence de l'état monacal*. A l'expiration du mandat, il fut décidé presque d'une seule voix qu'un pareil état de choses ne pouvait se prolonger, qu'il fallait adresser des représentations au cardinal d'Urbin et lui demander de ne pas renouveler les pouvoirs de l'abbesse. Le cardinal entra avec bonté dans les peines de la communauté et combla ses désirs en acceptant, à la place de la mère Félicie, une cer-

1. Bologne, 1572, chez Pelegrino Bonardo.

taine Camille, qui buvait, battait, jurait, se moquait du platonisme et avait, par-dessus le marché, le cerveau fêlé. Nous pouvons abandonner les religieuses de Saint-André à ses soins indulgents, assurés que nous sommes qu'elle n'en exigera pas de trop grands efforts d'ascétisme.

Tandis que les sept péchés capitaux faisaient leur rentrée triomphale sous l'égide de la mère Camille, la mère Félicie, tout à fait découragée de l'humanité par cette dernière expérience, se préparait à subir les vengeances dues à sa tyrannie et achevait d'user ses yeux dans les larmes. Ne pleurait-elle que sa jeunesse manquée et son amour déçu, ou les pensées sérieuses étaient-elles venues avec les cheveux gris et regrettait-elle sa réforme avortée, le temps mal employé, la longue préférence donnée aux choses humaines sur les choses divines? En l'absence de renseignements précis, nous lui laisserons le bénéfice du doute. La *Vie* s'arrête tôt après l'avènement de la gaillarde mère Camille. Nous savons seulement, par d'autres documents, que Félicie Rasponi mourut à l'âge de cinquante-six ans, en 1579.

Nous n'avons pas les mêmes incertitudes sur l'état d'esprit où le dénouement mélancolique de l'histoire a laissé sœur Séraphine. Une fille de sa trempe reste fidèle à ses idées, quoi qu'il arrive, sans s'inquiéter des accidents qui paraissent lui donner tort. La vie humaine, dit-elle quelque part, est comme le jeu de dés ; quand on n'a pas la chance pour soi, il faut y suppléer par le bien joué. Félicie n'avait pas la chance ; elle a mal joué et elle a perdu la partie. Qu'est-ce que cela prouve? Il n'en est pas moins vrai que réformer un monastère est bien ; qu'avoir un amoureux qui ne vous quitte pas est mieux; que Dieu est si juste qu'il comprend que tout est de la faute d'Adam; et que si le bien joué ne suffit pas, dans la vie, il faut tâcher de tricher un peu.

Morale facile, dira-t-on. Morale du temps, répondrons-nous. Autant l'idée qu'il existe un bien et un mal est immuable chez l'homme, autant les opinions ont varié et varient encore, suivant les époques et les latitudes, sur ce qui est le *bien* et ce qui est le *mal*.

Ce n'est pas, assurément, médire de l'Église catholique, c'est plutôt rendre hommage aux progrès dont elle a été, en définitive, l'instrument, que de rappeler les variations et les défaillances qu'a subies, dans le cours des siècles, l'idée monastique. Le couvent de Saint-André, nous l'avons déjà dit, ne faisait que suivre le courant général de son époque, et la conduite qu'on y tenait n'était ni plus ni moins scandaleuse que la conduite de tel monastère de filles nobles, en France ou ailleurs. La complaisance du cardinal d'Urbin dans l'affaire de la réforme en témoigne. La facilité avec laquelle il laissa détruire l'œuvre de la mère Félicie après l'avoir appuyée prouve qu'il y avait vu plutôt une fantaisie louable qu'un devoir étroit. Il serait donc tout à fait injuste de juger selon les règles épurées de la morale ecclésiastique moderne le gracieux trio dont nous devons la connaissance à M. Corrado Ricci. Sœur Séraphine, sœur Aurélie et mère Félicie étaient de bonnes religieuses selon leur temps; nous n'avons pas le droit de leur en demander davantage et de les rendre responsables de ce qu'en

leur temps on était bonne religieuse à peu de frais. Qu'elles fussent, de plus, selon les idées de tous les temps, des femmes charmantes, c'est à quoi ne contredira point quiconque aura lu la *Vie*. Elles ont un mélange de naïveté et de rouerie qui les rend délicieuses, et un naturel en toutes choses, même dans la rouerie, qui achève de séduire. N'essayons pas de résister au charme, ce serait plus que de la pédanterie, ce serait un anachronisme. Le père Benedetto Fiandrini, qui savait son histoire, l'avait bien compris lorsqu'il écrivait sur le manuscrit de sœur Séraphine : « Lisez et ne vous scandalisez pas! »

PSYCHOLOGIE D'UNE SAINTE

SAINTE THÉRÈSE

PSYCHOLOGIE D'UNE SAINTE

SAINTE THÉRÈSE

L'idée que l'on se fait d'un saint a subi dans notre siècle la fortune de beaucoup d'autres idées : elle s'est affadie. Le côté héroïque et quelquefois aventureux du type s'est effacé, et le public en est venu à se représenter un homme bon à canoniser comme un être parfait, bien qu'un peu béat, absorbé dans ses dévotions, ne péchant jamais, mélancolique et, pour tout dire, très ennuyeux. Lorsque, par hasard, la vieille et forte race ressuscite, on ne la reconnaît plus. Nous en avons eu l'exemple, de notre temps, avec Gordon. Le monde a salué en Gordon un héros; mais, parce que Gordon était violent, enclin à pendre

ou à fusiller le méchant, le monde n'a point vu son air de famille avec les saints d'autrefois. Ce n'était pas un saint correct, et, sans la correction, il est bien difficile d'arriver à quelque chose au XIXe siècle.

Il y a eu une époque, et un pays, où l'ancien type des élus de Dieu a eu tout son relief et tout son éclat. C'est l'Espagne, au XVIe siècle. La piété douceâtre et sage à laquelle nous sommes arrivés n'était point du tout le fait des contemporains de don Quichotte. Il y avait alors en Espagne, parmi les personnages des deux sexes que les ouvrages de dévotion recommandent à la vénération des fidèles, toute une légion de figures originales et hardies. En voyant quelle sorte de femme était une sainte Thérèse, le lecteur profane sentira peut-être qu'en dehors de toute idée religieuse, quelque chose s'est perdu, un rien, une petite étincelle, qui rendait le monde plus pittoresque et la vie plus intéressante. Pour des raisons qu'il est aisé d'entendre, nous laisserons en dehors de cette étude tout ce qui touche de près ou de loin aux miracles. Nous n'y ferons même aucune allusion. Ce sont là des matières où

l'Église romaine est le seul juge et, nous osons le dire, le seul intéressé. Elle est d'ailleurs elle-même encore divisée sur une partie au moins des points que nous nous interdisons de toucher [1].

1. Voir l'*Étude pathologico-théologique sur sainte Thérèse*, par le père Louis de San, de la compagnie de Jésus (Paris, 1886; Fetscherin et Chuit). L'auteur s'y attache à réfuter un travail d'un autre père jésuite : *les Phénomènes hystériques et les Révélations de sainte Thérèse*, par le père Hahn, mémoire couronné à Salamanque. Le père Hahn concluait à l'existence, chez sainte Thérèse, d'une affection hystérique très prononcée, à laquelle il attribuait une partie des phénomènes étranges auxquels le père de San assigne, au contraire, une origine purement surnaturelle.

I

Sainte Thérèse naquit en 1515 à Avila, dans la Vieille-Castille. Il nous est facile de nous représenter le milieu où elle a grandi, car rien n'est changé, sauf que la ville dépeuplée est comme morte sur son rocher. Avila s'est conservée intacte, avec ses fortifications du moyen âge, ses murailles énormes, ses tours rondes en granit, ses neuf portes très hautes, sa cathédrale à mine de forteresse. La sierra de Gredos, aux crêtes pelées et aux immenses éboulis de pierres, qui domine la ville au sud, est toujours sans routes, à peine explorée, et habitée par des populations presque sauvages. On voit toujours dans les environs d'Avila, sur le sol hérissé de blocs de pierre, les grossières statues d'animaux taillées dans

le granit, à une époque inconnue, par des artistes barbares. Sur ces paysages âpres pèse un dur climat; l'hiver est froid et long, et il n'y a pas de printemps.

Les Avilais étaient une race belliqueuse, qui avait soutenu pendant de longs siècles de continuels assauts. Un jour que les hommes étaient partis en expédition, l'ennemi survint. Les femmes coururent aux portes et aux remparts, nommèrent une commandante, Ximena Blasquez, et repoussèrent l'attaque. La ville reconnaissante conféra à Ximena, pour elle et ses descendantes, le droit de siéger et de voter dans les assemblées publiques. Le courage et l'humeur batailleuse des habitants avaient valu à Avila le surnom de Cité des chevaliers. Plus tard, quand les Maures furent loin, les guerres civiles calmées; quand la politique royale, sous Charles-Quint et son fils, eut accoutumé les grands à vivre dans la paix et l'oisiveté et poussé le hidalgo pauvre vers l'Église, le commerce ou le service du roi, les Avilais cherchèrent un autre emploi de leurs instincts héroïques, et la religion un peu farouche de l'époque le leur fournit. La ville se transforma

en une vaste pépinière de saints, emportant le paradis d'assaut, à coups de discipline, comme leurs pères prenaient les châteaux à coups d'épée. La cité en reçut un nouveau surnom. Le peuple caractérisa en trois mots le lieu et ses habitants : *Avila cantos y santos*, disait le proverbe; — Avila n'est que pierres et saints.

Le père de sainte Thérèse, Alphonse Sanchez de Cepeda, comptait parmi ses ancêtres un roi de Léon. Sa mère, Beatrix Davila de Ahumada, appartenait à la plus vieille noblesse de Castille. La ligne paternelle et la ligne maternelle possédaient également, dans toute son intégrité, la *limpieza;* c'est-à-dire qu'elles n'avaient jamais été alliées aux Maures, aux juifs ou autres races de sang impur. Le fait était de la plus haute importance dans l'Espagne d'alors, pour la considération publique et la situation sociale. Les préjugés contre le sang impur étaient si forts que, faute de fournir la preuve de la *limpieza*, on était exclu de la plupart des fonctions publiques. Sancho lui-même comprenait que, s'il avait cette tache, son maître ne pourrait jamais le faire duc ou

gouverneur d'île. Il avait soin de lui dire : « Je suis vieux chrétien, et cela suffit. » — Sainte Thérèse, devenue carmélite, faisait fi, comme il convenait à son état, des distinctions mondaines. « Étant tous pétris du même limon, disait-elle, disputer sur la noblesse de l'origine, c'est débattre si telle sorte de terre vaut mieux que telle autre pour faire des briques ou du torchis. » Au fond, il lui resta toute sa vie, à son insu, un petit coin d'admiration pour la terre à brique dont se pétrissent les gentilshommes. Cela lui échappe çà et là. Elle a une manière de dire, en parlant d'une femme : « Elle était éminemment fille de gentilhomme», qui sent jusque sous la bure l'arrière-petite-fille de roi.

Alphonse de Cepeda était de haute taille et de grande mine, l'air noble, l'humeur austère; il aimait qu'on fût pieux dans sa maison et entendait être obéi. Secourable aux pauvres, bon pour ses serviteurs, il refusa toujours, ce qui frappait beaucoup les siens, de posséder des esclaves, tandis qu'autour de lui on en avait des troupeaux, marqués au feu comme nos chevaux de cavalerie. Il vivait assez renfermé, lisant assidûment, et toujours des livres sé-

eux ou des ouvrages de dévotion. Suivant la adition léguée à l'Espagne par les Maures, il nait sa femme et ses filles étroitement recluses écartait de sa maison les visites d'hommes. outefois, il admettait que les femmes eussent uelque instruction, ce qui était presque une reté, j'allais dire presque une faiblesse alors; n des derniers couvents fondés par sa fille nérèse faillit échouer parce que, sur neuf ostulantes, dont quatre filles nobles, il n'y avait qu'une « qui sût bien lire ».

Les écrits des contemporains nous font envoir Alphonse de Cepeda dans sa grande bliothèque, où les auteurs latins, les pères de Église, les poèmes religieux ou didactiques ennent la plus grande place. Dans un coin orment, ou semblent dormir, les œuvres ofanes : romans de chevalerie, *cancioneros* lants et subtils, *romanceros* héroïques. a maison est entourée de grands jardins ui la rendent silencieuse. Le maître lit. Il l'allure fière, l'expression loyale et sévère ces vieux gentilshommes castillans que s peintres espagnols nous montrent en pourpoint sombre et collerette blanche : corps

maigres, âmes fidèles jusqu'à l'entêtement, très bons et très cruels, selon que Dieu, le roi ou l'honneur le commande. De temps à autre, Alphonse de Cepeda fait venir un de ses enfants. Il lui remet un volume, choisi parmi les auteurs graves, se fait rendre compte de la lecture précédente, éclaircit et redresse les idées et sourit aux réflexions naïves d'Antoine, le futur moine, ou aux saillies de cette mauvaise tête de Pierre, qui donnera tant d'embarras aux siens. Cette grande figure froide et digne, avec sa parfaite pureté de mœurs et sa véracité scrupuleuse, cet homme inflexible, mais que « nul, écrit sa fille, n'entendit jamais ni jurer ni médire », était tout à fait le chef de famille qu'il fallait pour brider et diriger une nichée de douze petits Avilais, c'est-à-dire de douze créatures indépendantes entre toutes.

Il avait eu deux fils et une fille d'un premier lit. Il eut sept fils et deux filles de Beatrix de Ahumada, la mère de Thérèse.

Beatrix est une délicieuse figure qui illumine la vieille demeure seigneuriale des Cepeda. Mariée à quinze ans, morte d'épuisement à trente-trois, d'une beauté rare et

exquise, d'une santé délicate, elle avait le caractère modeste et doux, le cœur tendre, l'imagination vive et curieuse, l'esprit orné de toutes les grâces et de toutes les séductions. Son état maladif l'avait contrainte à remettre le gouvernement domestique à sa belle-fille. Toute jeune et dans la fleur de sa merveilleuse beauté, elle avait renoncé à la parure et s'était habillée en vieille. Elle vivait sévèrement, en apparence tristement, dans une retraite indolente d'infirme. Cette chambre où la souffrance avait établi sa demeure et où la mort planait était cependant, pour Beatrix, un monde enchanté, peuplé de visions charmantes. De son lit, il lui semblait voir passer une foule martiale et amoureuse. Tous les romans de chevalerie de la bibliothèque, auxquels Alphonse de Cepeda se gardait de toucher, tous ces volumes de poésies jugés par lui dangereux, qui contaient la folie héroïque et les passions enflammées des ancêtres, leur mysticisme violent, leurs sentiments alambiqués et leur fantaisie picaresque, tout cela venait défiler derrière les rideaux de Beatrix et la ravissait dans une région poétique où Dieu,

les fées et les magiciens secouraient les bons chevaliers et délivraient les dames vertueuses. Elle passait ensuite les livres à ses enfants, qui les dévoraient à l'insu de leur père, et dont l'âme s'embrasait ainsi, si j'ose employer cette expression très espagnole, de deux feux différents : l'un sombre et dévorant, attisé par un père austère et dominateur; l'autre léger, capricieux, éblouissant, soufflé par les lèvres souriantes d'une mère spirituelle et romanesque. Les enfants se ressentirent de cette double influence.

Les documents nous manquent sur l'un des fils, le second. On a vu qu'Antoine, qui était le cinquième, se fit moine. Les sept autres furent soldats et partirent pour l'Amérique, sauf peut-être l'aîné, sur lequel on n'a pas de détails précis. L'Amérique était alors la terre demi-fabuleuse où l'Espagne allait vivre ses romans de chevalerie. On y avait des aventures et on y accomplissait des exploits qui n'étaient guère moins extraordinaires que ceux des livres chéris de Beatrix. C'est même ce qui explique que les romans de chevalerie aient eu en Espagne une vogue si prodi-

gieuse, si persistante, et que tant de gens, qui n'étaient point fous, s'en soient nourris et y aient cru sans y croire. Charles-Quint faisait des lois contre eux et lisait en cachette, comme un écolier, l'un des plus insensés : *Don Belianis de Grèce*. Sous Philippe II, les cortès furent contraintes d'intervenir. Elles demandèrent au roi de brûler en masse tous les romans de chevalerie, pour mettre fin aux ravages qu'ils faisaient dans les esprits, et en particulier, disait la pétition, chez la jeune fille que sa mère enferme par prudence et qui passe son temps à lire *Amadis*. On promit satisfaction aux cortès et l'on ne fit rien. Le courant était trop puissant, il avait une source trop profonde dans l'histoire de l'Espagne de la Renaissance.

Un peuple qui avait entendu les récits des compagnons de Cortez et de Pizarre trouvait toutes naturelles les entreprises les plus extravagantes et les faits d'armes les plus mirifiques, ou plutôt, c'est à peine s'il trouvait que les conteurs rendissent justice à la réalité : ses frères et ses fils en avaient fait bien d'autres au pays de l'or. Quant à l'élément mer-

Augustin fut un grand homme de guerre; il gagna dix-sept batailles sur les Chiliens et fut fait gouverneur d'une place importante au Pérou. Tous les autres furent de vaillants soldats, de bons chrétiens et des hommes intègres. Quant aux trois filles, Marie et Jeanne se contentèrent d'être des personnes vertueuses, qui se marièrent à de bons gentilshommes et vécurent dans une grande piété; mais Thérèse se chargea de nourrir sa génération de merveilleux ou, si l'on aime mieux, de surnaturel.

II

Thérèse de Ahumada était parfaitement bien faite et marchait comme une déesse. Elle avait le beau teint mat des pays du soleil, la peau fine et blanche ; elle rougissait facilement. Ses cheveux noirs frisaient sur un grand front intelligent. Ses yeux, très noirs aussi, étaient un peu trop ronds et trop à fleur de tête, mais étincelants d'esprit, vifs, expressifs, de ces yeux jaseurs et rieurs qui disent tout. Ils étaient surmontés de deux sourcils en coup de sabre, point arqués, qui achevaient d'éclairer la physionomie. Le nez était banal, petit et rond ; la bouche plutôt mal que bien ; la lèvre inférieure pendait un peu. Mais les dents étaient superbes, le sourire franc, et trois petits signes, coquettement posés par la na-

ture sur la joue gauche, donnaient un piquant adorable à cette jolie tête radieuse.

Elle avait la voix douce, les mouvements souples, des mains de race, longues, fines et blanches, qu'elle soignait beaucoup. Elle rappelait son père par la mine noble et le grand air. C'était, dit un contemporain, « une de ces beautés brunes qui sont toujours accompagnées de majesté ». Elle tenait de sa mère une grâce à laquelle personne ne résistait et qui lui servit, plus que les règles et les constitutions, à obtenir de ses religieuses des prodiges de renoncement et d'obéissance. Sa gaieté fit le reste. Elle en avait tant, et de si jaillissante, qu'avec elle on serait allé au bûcher en riant. Déjà âgée, déjà la grande réformatrice et la grande sainte, elle alla s'installer dans un couvent de carmélites où elle avait appris qu'on se mourait, à la lettre, d'ennui et de tristesse, et fut si aimable, si enjouée, rogna si gentiment les pénitences, qu'elle les laissa contentes et heureuses, le cœur épanoui.

Elle avait l'esprit étendu et ferme, l'imagination chaude et emportée. L'éducation en

partie double qu'elle reçut la développa dans tous les sens. Son père, dont elle était la favorite, la fit beaucoup lire de très bonne heure et lui inspira un goût pour la science si juste et si sain, qu'elle ne redoutait rien tant pour ses religieuses que les directeurs et confesseurs demi-savants : elle aimait encore mieux les ignorants, pourvu qu'ils eussent du bon sens et point de prétentions. D'autre part, les romans de chevalerie prêtés par sa mère donnaient des ailes à son imagination. Elle passait une partie des jours et des nuits à les lire, tremblant d'être surprise par son père. Puis, Beatrix lui faisait réciter des rosaires, des prières difficiles à comprendre ; don Alphonse lui donnait la *Vie des saints*, presque aussi amusante que les romans de chevalerie; elle entendait le bruit d'armes de ses neuf frères, tous occupés, depuis le maillot, de jeux militaires, et sa petite tête travaillait, et elle voulait, elle aussi, faire des actions extraordinaires, elle ne savait pas encore quoi.

A sept ans, elle persuada à son frère Rodrigue, qui en avait onze, de s'en aller en-

semble chez les Maures, pour être martyrs, comme dans la *Vie des saints*. Ils s'échappèrent de la maison, sortirent de la ville et rencontrèrent un de leurs oncles, qui les ramena. Rodrigue ne fut pas brave. Il accusa sa sœur. « C'est la petite, dit-il, la *nina* qui m'a entraîné. » La *nina* se défendit hardiment et soutint qu'elle n'avait pas eu tort. Elle voulait aller chez Dieu, et il n'y avait qu'à voir dans ses livres si elle n'avait pas pris la bonne route. A quatorze ans, elle devint amoureuse d'un petit cousin. Don Alphonse, cet homme si sage, avait eu l'imprudence, que sa fille dénonce à tous les parents dans son autobiographie, d'admettre des petits cousins dans sa maison. Ils étaient tous aux pieds de la sirène, qui s'accuse, comme d'un affreux péché, d'avoir su « donner de l'intérêt à la conversation ». A ce moment-là, le ciel perdit du terrain. Satan et ses pompes, sous la forme de pommades et de parfums, envahirent la place. Thérèse de Ahumada devint coquette et frivole. Elle persuada à Rodrigue, qu'elle opprimait décidément, de faire ensemble un roman de chevalerie; ils le firent, le roman

courut dans Avila et il surprit d'admiration tout ceux qui le lurent.

Don Alphonse s'alarma. Beatrix était morte; Marie, la grande sœur, se mariait; il se défiait de lui pour gouverner cette fille supérieure, son orgueil et sa joie. Elle était trop brillante, trop exaltée. Sa nature la jetait sans cesse d'un extrême dans l'autre, des ravissements mystiques de la longue prière solitaire à l'amour passionné de la parure et du succès. Don Alphonse la mit assez brusquement en pension dans un couvent, sans soupçonner, raconte-t-elle, à quel point la mesure était nécessaire et urgente.

Les huit premiers jours furent terribles; le couvent lui parut une prison. Dès la seconde semaine, elle subit l'ascendant de la religieuse chargée des pensionnaires. Cette sœur était une fille de mérite et d'esprit, très sereine, possédant à un si haut degré, raconte son élève, « la grâce de bien dire », que les moins dévotes prenaient plaisir à l'écouter parler des choses du ciel. Sous sa direction discrète, Thérèse de Ahumada se consola par le travail, tout en conservant l'horreur des

couvents et de l'état religieux. Ce fut au milieu de cette horreur, et sans l'en corriger, que la vocation vint la saisir.

De toutes les raisons, et elles étaient nombreuses, pour lesquelles une Espagnole du XVIe siècle pouvait prendre le voile, la vocation vraie, par la foi, était la plus terrible pour une âme noble, capable de mesurer le fardeau. Thérèse de Ahumada se débattit. Pour comprendre son effroi, il faudrait pouvoir évoquer tout un ordre d'émotions religieuses dont l'Espagne actuelle a gardé des restes, et qui ne sont plus guère en France que des souvenirs, même pour les meilleurs catholiques. La religion était dure comme les mœurs. L'Espagne avait de hautes vertus, elle n'avait point d'humanité. Ses peintres aimaient à représenter des supplices. Philippe IV commandera à Velasquez les portraits de quatre nains hideux : l'idée de faire immortaliser par un grand artiste les difformités d'un malheureux ne peut venir qu'à une âme pour qui l'expression de « frères humains » est dénuée de sens. Le Dieu des rois catholiques était sombre comme eux. On n'était point tout à

fait à lui si l'on ne croyait, comme n'est pas loin d'y croire encore un écrivain espagnol contemporain [1], à « l'efficacité bénie du sang répandu et des membres mis en pièces », en d'autres termes, à l'efficacité du sacrifice sanglant offert à la divinité. On sait combien la croyance d'après laquelle la divinité aimait le sang était répandue dans les temps anciens, et quelles profondes racines elle avait poussées. Sans avoir besoin de l'aller chercher chez les païens, Jéhovah se réjouissait à la vue des victimes, et il n'est pas difficile, en suivant notre filiation religieuse, d'arriver à travers le Golgotha aux gouttelettes de sang que sainte Thérèse, devenue carmélite, versait à coups de discipline devant son crucifix.

Ce Dieu exigeant et redoutable ne se traitait point avec le sans-façon du Dieu débonnaire et un peu sceptique de beaucoup de bons chrétiens d'aujourd'hui. On se donnait à lui si l'on avait un espoir raisonnable d'être « bien avec lui », selon la jolie expression de sainte Thérèse; sinon, mieux valait ne pas s'en mêler.

1. M. Menendez y Pelayo.

n revanche, quand il avait daigné étendre sa ıain sur vous, de quel bras, avec quelle fidété invincible, il vous soutenait et vous emporıit! Dans *la Dévotion à la croix*, de Calderon, n scélérat chargé de tous les crimes ressusite afin qu'il puisse recevoir l'absolution et tre sauvé, parce qu'il est né devant une roix, dont le signe est allé s'imprimer sur sa oitrine. Dieu avait signé un billet; il a voulu ıire honneur à sa signature. Il n'était pas usqu'à la récompense offerte à ceux qu'il ppelait qui n'effrayât en même temps qu'elle ttirait. La récompense était un mysticisme donner le vertige, dont on se racontait tout ıas, de peur de l'Inquisition, qui se défiait les miracles, les terreurs sacrées et les joies ublimes. L'Espagne était en train d'enfanter a grande école des Juan d'Avila et des ıuis de Grenade, qui produisit plusieurs miliers d'ouvrages en prose et en vers; et l'âme les élus se sentait enlever, de degré en degré, l'extase en extase, jusqu'à l'union intime ıvec son Créateur; mais c'était d'ordinaire au ›rix d'indicibles souffrances.

Thérèse de Ahumada était trop intelligente

pour ne pas discerner que la fête céleste à laquelle elle était conviée serait durement achetée. Elle résista à la vocation. Son père l'ôta du couvent à seize ans et demi, la promena, l'amusa. Aux grandes raisons importantes qui lui faisaient redouter l'état religieux s'en joignaient de petites : elle avait une peur physique des austérités, et les livres de piété l'ennuyaient. D'un autre côté, elle était poussée vers le cloître, en dehors de la vocation, par un sentiment que plusieurs femmes comprendront. Elle était d'un caractère trop indépendant pour se marier. Obéir à Dieu, passe encore; mais à un homme! Une de ses contemporaines, la noble Catherine de Sandoval, dira « qu'il y a de la bassesse à s'assujettir à un homme », et entrera au Carmel pour échapper à cette honte. Thérèse de Ahumada n'était pas éloignée de penser de même et, avec le bon sens dont toute son imagination ne viendra jamais à bout, elle voyait bien qu'en dehors du mariage il n'y avait pas de place souhaitable, dans une société organisée comme la sienne, pour une fille sans mère, belle, spirituelle et impatiente du frein.

Elle finit par demander à son père la permission de prendre le voile. Don Alphonse refusa. Elle lutta encore, mais Dieu la tirait. Le 2 novembre 1533, elle se leva de grand matin et s'en alla, avec une douleur effroyable, se jeter dans le couvent des carmélites de l'Incarnation, en dehors d'Avila. « Il me semblait, raconte-t-elle, que mes os se détachaient les uns des autres. » L'apaisement se fit à l'instant, en revêtant la robe des novices, et le bonheur l'inonda. A qui ne comprend pas ces choses si particulières, peu accessibles par la seule intelligence, nous citerons le cri de triomphe poussé par Thérèse de Ahumada quelques mois plus tard, après avoir prononcé ses vœux : « Je n'avais pas encore vingt ans, et il me semblait tenir sous mes pieds le monde vaincu. » Je ne sais, mais cette ligne est pour moi comme une porte ouverte sur un monde où les règles habituelles de la conduite humaine ne sont plus de mise, où ce que nous appelons sagesse et folie reçoit d'autres noms, en vertu de jugements qui nous échappent, où les choses et les mots ont un autre sens, et

où l'homme de peu de foi, lorsqu'il hasarde une opinion, est semblable à celui d'entre nous qui essayerait d'appliquer nos procédés de mesure dans l'espace à quatre ou cinq dimensions.

III

Pendant près de vingt ans, la sœur Thérèse se contenta d'être une bonne religieuse selon le XVIe siècle. Les prières l'ennuyaient décidément. « Pendant des années entières, écrit-elle, j'étais moins occupée du sujet de mon oraison que du désir d'entendre l'horloge sonner la fin de l'heure consacrée à la prière. » Très proprette, elle savourait les joies du balayage. Ce n'était point pour elle des joies ordinaires. A défaut d'autre titre, elle aurait mérité d'être la sainte du balai. Tant qu'elle put remuer, elle rangea, nettoya, lava, épousseta, trotta en faisant la guerre aux araignées et aux serviettes sales. Devenue la grande réformatrice avec qui le roi et le nonce comptaient, elle suppliait le provincial de ses

qui ne disparut qu'au bout de plusieurs années, et diverses infirmités pénibles qui ne la quittèrent jamais et dont ses couvents profitèrent; elle eut sur l'hygiène, sur les relations entre le corps et l'esprit en général et, en particulier, entre certains phénomènes de haute spiritualité et les excès de jeûnes et de veilles, des idées que ne désavouerait pas un de nos physiologistes modernes.

Don Alphonse mourut en 1541, soigné par sa fille. Il avait passé ses dernières années dans une grande intimité avec elle, de plus en plus frappé du jugement et de la capacité qui se développaient chez cette petite nonne, au fond de sa cellule, et prenant l'habitude de la consulter sur tout. Elle eut un chagrin violent de sa mort. « Je sentais mon âme s'arracher de mon corps », dit-elle en décrivant l'agonie de son père.

Insensiblement, l'existence que Thérèse menait à l'Incarnation arriva à lui faire honte, et il est véritable que cette existence était insipide. On ne voit pas qu'elle ait eu rien de grave à se reprocher. Elle s'accuse amèrement, dans sa *Vie*, d'avoir eu en dégoût les exercices de

piété et d'avoir pris trop de plaisir à la conversation d'hommes distingués. Il n'y avait pas là de quoi remplir de remords une fille qui s'est toujours targuée de « ne s'embarrasser pas pour des riens », et de laisser aux sots les sots scrupules. D'autre part, quand elle considérait à quoi avaient abouti les nobles ardeurs et les grands rêves du début, ce qu'ils avaient produit en fin de compte, il n'y avait pas de quoi la contenter. Ce n'était pas précisément mal; c'était bien peu de chose. L'Incarnation était parmi les couvents où la décence était à peu près gardée et la dissipation médiocre : rien de plus. La louange semblait mince à ce cœur haut et ambitieux, et, lorsqu'elle regardait au dehors, son désappointement se changeait en indignation.

Il est d'usage de se récrier sur le relâchement des anciens couvents de femmes. Sans prétendre les justifier, il nous semblerait juste de ne pas perdre de vue que les couvents étaient devenus, par la force des choses, une institution sociale autant que religieuse. Il est déraisonnable d'attendre du zèle pour les austérités d'une réunion de filles dont beaucoup

ont pris le voile sans goût, souvent même contre leur gré, parce qu'il faut bien être quelque part quand votre famille vous trouve de trop ou ne peut vous doter. L'opinion du monde poussait d'ailleurs dans le sens de l'indulgence. La fille ou la sœur embarrassante une fois embéguinée, les parents trouvaient le sacrifice suffisant et souhaitaient eux-mêmes qu'elle ne fût pas trop resserrée, trop dénuée de douceurs et d'agréments. Un gentilhomme pauvre, dit un personnage de Calderon, qui ne peut marier sa fille selon son rang, « la met dans un couvent pour ne pas déconsidérer son sang. Pour lui, la pauvreté est un vice ». Dans la même pièce, l'héroïne bien et dûment religieuse, son amant pénètre dans le couvent au moyen d'une échelle et arrive, sans être aperçu, à la cellule de sa belle. Ces sortes de choses étaient fâcheuses si on les découvrait; elles ne « déconsidéraient » pas le sang comme l'aurait fait un mariage inégal. Sainte Thérèse, qui avait sondé la plaie, conseillait aux parents de marier leurs filles « même un peu au-dessous de leur rang », plutôt que de les mettre au couvent sans la

vocation, et elle déclarait leur donner ce conseil « dans l'intérêt même de leur honneur ». Nous croyons que si l'on a présente à l'esprit la manière dont se recrutaient les religieuses, non seulement on se sent devenir indulgent, mais on admire qu'avec les mœurs du temps la perversion n'ait pas été plus profonde.

Quoi qu'il en soit, un couvent, fût-il de carmélites, était en général un lieu assez mondain, où les grilles étaient rares. La trop célèbre Mme d'Estrées, sœur de la belle Gabrielle et abbesse de Maubuisson, faisait jouer la comédie à ses nonnettes devant brillante compagnie, et c'était encore ce qu'elle faisait de mieux. Une religieuse de Ravenne, contemporaine de sainte Thérèse, a raconté, dans des pages ingénues[1], ses discussions avec sa charmante abbesse sur l'amour, et les grands chagrins qu'eut la « chère mère », très honnête personne, pour avoir réduit son « serviteur » aux joies épurées et immatérielles de l'amour platonique. Les couvents espagnols offraient un peu moins de scandales que ceux de France et d'Italie; cependant, sainte Thé-

1. V. p. 212 et suiv.

rèse, malgré sa réserve, nous laisse entrevoir à l'Incarnation même, qui comptait parmi les plus réguliers, un singulier va-et-vient dans le parloir sans clôture, dans les beaux jardins ombreux, aux eaux courantes, dans les cellules parées « d'objets mondains » qui les transformaient en boudoirs, dans les petits coins favorables aux rencontres discrètes. C'était un mouvement de visites reçues et rendues, de petits rendez-vous licites et « illicites », le jour et « dans les ténèbres »; c'était un bruissement de romances et d'instruments profanes, c'était des séjours au dehors, en vue de se récréer, c'était mille mondanités, qui, pour être innocentes au fond, n'en étaient pas moins malséantes, et qu'un père de famille prudent n'aurait pas souffertes dans sa maison. Il est assez curieux d'observer que les Espagnoles, qui subissaient l'influence des mœurs mauresques et vivaient dans le monde à demi cloîtrées, trouvaient la liberté au couvent. Les mêmes actes, commis à l'abri et pour ainsi dire sous la garantie du voile, prenaient une autre physionomie aux yeux du public. Tel d'entre eux aurait été jugé trop « mondain »

hors d'un couvent « qui, là, nous dit sainte Thérèse, passait en quelque sorte pour être du domaine de la vertu ».

Il y avait une compensation à ces faiblesses. Grâce à la largeur de sa règle, l'Église voyait venir à elle, plus que de nos jours, des hommes et des femmes qui lui arrivaient tard, après avoir épuisé le monde et ses expériences, et qui gardaient sous le froc ou le voile, avec une certaine difficulté à plier, l'esprit d'initiative et le goût des actions rares. Ces sortes de personnes étaient précieuses pour l'armée militante de l'Église romaine. Sainte Thérèse le vit bien et s'empressa d'en tirer parti. Ce fut elle qui donna aux carmes le fougueux Mariano, un superbe Italien, grand, vigoureux, énergique, vif comme la poudre, la langue leste, la main qui lui démangeait. Il était Napolitain, d'une famille noble et riche, et « excellait dans la poésie et l'éloquence ». Il coiffa le bonnet de docteur en théologie et se montra si habile en affaires, que les pères du concile de Trente l'envoyèrent en mission dans les pays du Nord. Pendant le voyage, la reine de Pologne eut la fantaisie d'en faire

son intendant, après quoi il renonça solennellement à toutes les femmes, entra dans l'ordre de Malte, se battit comme un diable à Saint-Quentin et vint échouer dans une prison, accusé de meurtre. Au bout de deux ans, il fut reconnu innocent, et Philippe II, le jugeant à point pour diriger la jeunesse, le nomma gouverneur d'un prince. Il l'utilisait en même temps à des travaux d'ingénieur. En cet état, Mariano apprit qu'il existait dans un désert, non loin de Séville, une colonie d'ermites qui vivaient saintement dans une grande indépendance. C'était son fait. Il alla se faire ermite, et il l'était depuis huit ans quand sainte Thérèse le rencontra et se proposa à l'instant de le gagner. Il se laissa froquer et fut pour la réforme des carmes un soldat admirable, mais point commode. Il resta, jusqu'à son dernier soupir, le fougueux Mariano, toujours bouillant, toujours prêt à confondre le méchant. Dans les instants critiques où il aurait fallu temporiser, user de ménagements, il mettait sainte Thérèse dans les transes à force d'être « franc et ingénu ».

Catherine de Cardonne, que sainte Thérèse

admirait de tout son cœur, est une figure encore plus originale et plus pittoresque que le père Mariano. Elle descendait des rois d'Aragon et était duchesse. A treize ans, ses parents voulurent la marier, mais elle avait fait un vœu, elle aussi, et elle pria le ciel de lui épargner ce calice. « L'attente de Catherine de Cardonne n'est point trompée; son fiancé meurt », écrit un pieux historien qui aurait dû avoir la charité, avant de se réjouir et de louer le ciel, de s'assurer que ce pauvre fiancé, qui n'en pouvait mais, était allé en paradis. Lorsque les années l'eurent mûrie, Philippe II la distingua aussi et la fit gouvernante de deux princes, don Carlos et don Juan d'Autriche, âgés de quatorze ans. Catherine de Cardonne fut une gouvernante vertueuse; fut-elle pour don Carlos une gouvernante calme et judicieuse? Le doute est permis sur ce point. Toujours est-il qu'une belle nuit elle passa par une fenêtre du palais, se coupa les cheveux, mit une robe d'ermite, et partit à la recherche d'un désert et d'une grotte. Elle trouva l'un et l'autre dans la Manche, contrée prédestinée, où les romans de l'Espagne, les

vrais et les faux, venaient se placer comme dans leur cadre naturel.

Au bout de quelques années, des pâtres la découvrirent dans sa grotte et elle fut bientôt un ermite célèbre, qu'on venait visiter de loin. Personne ne se doutait que ce fût une femme. Quel temps et quel pays, pour la fantaisie, que ceux où une duchesse, l'un des premiers personnages de la cour, pouvait disparaître par la fenêtre sans causer aucun émoi, et devenir un but de pèlerinage sans redouter les questions indiscrètes!

Elle fut trahie par des lettres de don Juan d'Autriche, qu'elle avait laissées traîner dans sa grotte. Sa popularité s'en accrut. « A certains jours, dit sainte Thérèse, la campagne était toute couverte de chariots remplis de gens qui venaient pour la voir. » Elle résolut finalement de fonder un couvent et de prendre l'habit, mais un couvent d'hommes et un habit d'homme, et s'en alla demander de l'argent à l'Escurial, où elle eut un succès extraordinaire. Il y eut bien le nonce du pape, qui lui fit des observations sur son costume et sur certaines allures d' « évêque », mais

elle lui répondit avec tant d'à-propos qu'il n'eut plus qu'à lui donner sa bénédiction et à la laisser en paix. Elle fonda un monastère de carmes sur l'emplacement de sa grotte, garda sa robe de carme et passa le reste de ses jours dans une autre grotte que lui avait bâtie le père Mariano. Ils étaient dignes de se comprendre. Sainte Thérèse aussi la comprenait, et tenait en piètre estime les personnes qui traitaient Catherine de Cardonne de folle.

L'atmosphère religieuse qui produisait les furieux emportements de piété qu'on vient de voir pouvait ne pas être pure; elle n'était pas froide. Le bon grain selon le ciel devait y germer. Sainte Thérèse avait quarante-cinq ans. Ses idées, longtemps troublées, s'éclaircissaient et se fixaient. Elle savait à présent ce qu'elle voulait faire. Dans son couvent, les sœurs commençaient à la croire folle ou, ce qui revenait au même en ce temps-là, possédée du démon. Le bruit de ce malheur s'était répandu dans Avila. Elle laissa dire, méditant son plan en silence et l'exécutant d'une manière qui aurait dû détromper Avila et l'Incarnation.

IV

L'ordre du Carmel était venu de Palestine. Au XIIIe siècle, on le trouve répandu dans une grande partie de l'Europe. Il ne comprenait alors que des hommes; quelques couvents de femmes, en Orient, lui étaient affiliés, mais il n'y avait point de carmélites proprement dites. La règle avait été rédigée aux environs de l'an 1200 par Albert, patriarche de Jérusalem. Elle était rigoureuse : un carme devait vivre en retraite, silence et oraison, en abstinence perpétuelle et jeûne presque continuel. Au XIVe siècle, la débâcle morale qui atteignit tous les ordres religieux emporta le Carmel avec le reste, et le père général fut chargé par ses moines de demander au pape d'adoucir la règle d'Albert. La « mitigation », d'où resta

aux carmes le nom de *Mitigés*, fut accordée par le pape Eugène IV, le 15 mars 1431. Elle abolissait l'abstinence perpétuelle, supprimait le grand jeûne, du 14 septembre à Pâques, la retraite et le silence. Ainsi soulagés, les carmes glissèrent doucement sur la pente qui menait tout droit à l'abbaye de Thélème. C'était le temps où Navagero, ambassadeur de Venise à Madrid, écrivait à propos de la chartreuse de Séville, riante et délicieuse : « Ces frères se trouvent ici à moitié chemin du paradis. »

Les carmélites furent fondées en 1442 par Jean Soreth, général du Carmel. Ce Jean Soreth, de race normande, que le peuple se montrait du doigt en l'appelant l'Éthiopien, ou le démon, à cause de son teint brûlé, a été le précurseur de sainte Thérèse. Il a essayé, un siècle avant elle, de ramener le Carmel à la règle primitive, allant de pays en pays, de couvent en couvent, rétablir la discipline et prêcher les austérités. Ses religieux le recevaient avec effroi, beaucoup d'entre eux avec haine. Il était trop tôt, et Jean Soreth eut le sort des réformateurs venus avant l'heure.

Les carmes de Nantes l'empoisonnèrent dans une pêche. Après sa mort, presque toutes les maisons d'hommes retournèrent à la vie facile et agréable ; les carmélites suivirent, et la règle mitigée gouverna l'ensemble de l'ordre.

Il s'agissait pour sainte Thérèse, simple religieuse, sans ressources et sans appui, d'exécuter ce dont n'avait pu venir à bout un père général, pourvu par le pape de pouvoirs spéciaux et étendus. Si l'on songe à sa situation, à son naturel, devenu au couvent timide et craintif, il semble que le difficile, dans son entreprise, n'était pas de donner l'exemple des macérations ou de s'exposer au sort de Jean Soreth. C'était de sortir de sa cellule, d'oser parler, de se mettre en avant, dans un lieu comme Avila, où l'on entendait que les femmes restassent tranquilles et où sœur Thérèse était sûre d'être mal jugée et blâmée. Elle avait beau être très brave au fond et avoir du génie, si elle n'avait eu encore autre chose, elle n'aurait jamais pris sur elle d'agir. Mais elle était mystique, et il n'y a rien, absolument rien, dont un mystique ne soit capable.

Son mysticisme perce après la grande

maladie de la vingtième année. Il croît pendant les années d'attente et de travail intérieur qui suivirent. A l'époque où nous sommes arrivés, il est épanoui, et l'on ne connaît pas sainte Thérèse tant que l'on n'a pas contemplé en elle la grande rêveuse, que doublait si curieusement la bonne ménagère préoccupée dès la veille de la soupe qu'elle ferait le lendemain, afin de varier le menu du couvent. Le sujet ne laisse pas d'être délicat, mais sainte Thérèse l'a traité elle-même avec une franchise qui facilite beaucoup la tâche. Elle pensait qu'il faut se défier des nerfs excités et des sangs appauvris et soigner les épidémies d'extases et de visions avec de la viande et du sommeil. Elle déclarait crûment que la plupart des visionnaires et des extatiques sont simplement des « cerveaux malades », et, loin d'admirer, quand un couvent se distinguait en ce genre, elle rabrouait. « Si j'étais là, écrit-elle en 1578 à une supérieure, vous n'auriez pas tant de choses extraordinaires. » Il est vrai qu'elle acceptait pour son propre compte, comme envoyés par Dieu, les phénomènes qu'elle pourchassait chez les autres. Elle

s'était soumise en cela à l'autorité de personnes « fort savantes » de l'Église, et elle était prête à s'y soumettre pour ses religieuses, mais, en attendant, elle exigeait qu'on soignât « ces corps », car, lorsqu'on les méprise trop, ils se vengent sur « l'esprit, ce qui est une terrible souffrance ».

Sainte Thérèse nous a raconté ce que son corps éprouvait tandis que ses yeux contemplaient Dieu dans le monde invisible, que la foule ne voit point, et que ses oreilles entendaient la voix de Dieu lui donner des ordres. Le mot « âme » désigne ici la personne en extase.

« (L'âme), écrit-elle, tombe dans une sorte d'évanouissement. Elle ne pourrait alors, sans beaucoup de peine, remuer seulement les mains. Les yeux se ferment, sans qu'elle veuille les fermer ; si elle les ouvre, elle ne voit presque rien. Elle est incapable de former une parole et de la prononcer. »

Ces crises la laissaient « brisée et accablée de lassitude ». Elle dit encore : « J'ai été quelquefois réduite à une telle extrémité, que j'avais presque entièrement perdu le pouls...

De plus, mes os se séparent et demeurent déboîtés ; mes mains sont si raides, que souvent je ne puis les joindre. Il m'en reste souvent jusqu'au jour suivant, dans les artères et dans tous les membres, une douleur aussi violente que si tout mon corps eût été disloqué. » Cela dura ainsi de longues années, et la merveille, c'est que la « petite femme » ou la « petite vieille », comme elle dit en parlant d'elle-même, garda l'esprit sain jusqu'à son dernier soupir. La ménagère profitait des communications de son autre *moi* avec le ciel pour en tirer des renseignements pratiques, le chargeant, par exemple, de lui procurer un patron de bonnet pour les nouvelles carmélites, commission qui fut faite.

De ces étranges états d'esprit, de ces bizarres mélanges de préoccupations, se dégageait un mysticisme transcendant dont on trouve l'analyse subtile dans les œuvres de sainte Thérèse. particulièrement dans sa *Vie*, écrite par elle-même, dans le *Chemin de la perfection* et le *Château intérieur*. Nous n'essayerons pas de la suivre et d'expliquer en quoi l'oraison mentale diffère de l'oraison de quiétude et celle-ci

de l'oraison d'union, ou par quels degrés l'âme s'élève de la première demeure spirituelle à la septième, où « les trois personnes de la très sainte Trinité se montrent à elle avec un rayonnement de flammes ». Nous nous contenterons de faire remarquer au lecteur, afin de rendre ce qui va suivre compréhensible, que le mysticisme peut avoir deux sources, l'imagination et le sentiment. Le mysticisme qui est tout entier dans l'imagination la surexcite prodigieusement et mène d'ordinaire à la folie. Celui qui provient surtout du sentiment et qui s'épanche en élans de tendresse passionnée laisse la tête plus calme ; il n'est pas rare de le rencontrer joint à une haute raison et à un sens pratique incomparable. Sainte Thérèse va en être un exemple.

C'est en 1560 que lui vint l'idée de fonder une maison de carmélites où l'on vivrait selon la règle primitive. Une amie à qui elle s'en ouvrit promit quelque argent. Au premier mot qui leur échappa de leur projet, tout Avila prit feu contre ces deux brouillonnes, avec la furie d'indignation de la petite ville de province dont on trouble les habitudes. Ce fut un ouragan

de paroles où les religieuses de l'Incarnation ne s'épargnèrent pas. On jasait, pérorait, commérait, commentait, discutait, critiquait; on s'indignait, on levait les bras au ciel et on se regardait. Le père provincial s'ennuya de ce tapage; il ordonna aux deux amies de renoncer à leur dessein. Avila respira et se rendormit. Sœur Thérèse en profita. Doucement, discrètement, elle fit solliciter une autorisation à Rome. Un prête-nom acheta une petite maison pouvant contenir une douzaine de religieuses, et la mère Marie-de-Jésus fournit ses lumières, qui n'étaient pas petites. La mère Marie-de-Jésus était une religieuse de famille noble, qui ne savait pas lire. Ayant eu aussi l'idée de fonder un couvent, elle était bravement partie pour Rome, à pied, afin de se mettre en règle. Elle en était revenue si versée dans les paperasses et formalités, que ce fut elle qui expliqua à sainte Thérèse les constitutions que celle-ci avait sous les yeux, et qui lui évita les bévues.

La permission de Rome arriva en juin 1562. Sœur Thérèse trouva un prétexte pour s'installer dans la petite maison, y mit des grilles, et

la nomma Saint-Joseph. Le 24 août, au matin, quatre filles gagnées à ses idées vinrent la joindre et reçurent l'habit des mains d'un prêtre. La cérémonie à peine terminée, la nouvelle vola dans Avila. « Une soudaine apparition des Maures, raconte un témoin oculaire, n'y eût pas produit plus de rumeur. » La population sortit sur les places et dans les rues, les boutiques et les maisons se fermèrent, un bruit d'émeute s'éleva et grandit. La prieure de l'Incarnation, où l'on était sens dessus dessous, se fit ramener sœur Thérèse à travers la foule excitée, la reçut comme une criminelle et la remit dans sa cellule. Les jours suivants furent encore plus tumultueux. Le peuple demandait à grands cris la destruction du nouveau couvent. Le corrégidor se rendit à Saint-Joseph avec une escorte, trouva les quatre novices derrière leurs grilles et se retira intimidé. Il repartait pour démolir tout de bon le couvent, quand un moine harangua la foule, la calma et gagna du temps.

Tant d'émoi pour quatre novices de plus ne laisse pas de surprendre dans un pays où, d'après l'historien Leti, un quart des adultes

étaient gens d'église. Ce n'était pas que les Avilais se doutassent de l'importance de l'événement qui venait de s'accomplir. Leur colère venait simplement de l'idée qu'il faudrait peut-être faire l'aumône à Saint-Joseph. Leur imagination de méridionaux aidant, ils se voyaient tous ruinés par ce petit couvent de plus. Grâce au moine, il n'y eut pas de violences, mais la ville fit un procès à dona Thérèse de Ahumada pour avoir ouvert une maison religieuse sans son autorisation. Dona Thérèse se défendit en digne élève de la mère Marie-de-Jésus. Aucun homme de loi n'osait s'employer pour elle. Elle fut son propre homme de loi, se démêlant au milieu des exploits et sommations et ripostant par le moyen d'un bon abbé, qui portait ses papiers. Elle en trouva un autre qui consentit à aller plaider sa cause au conseil du roi, à Madrid. Elle fut patiente, tenace, habile, lutta sept mois contre Avila, gagna son procès et rentra en triomphe à Saint-Joseph, rompue désormais aux affaires: ce n'est pas elle qu'on prendra jamais à signer un acte mal fait ou à payer plus de droits qu'elle n'en doit.

La réforme qu'elle introduisait, et qu'elle compléta peu à peu, s'étendait à tout. Sous sa règle, un couvent de carmélites devenait un lieu nu et silencieux où l'on a faim et froid, où l'on se fouette à saigner, où les genoux font mal et la tête tourne à force de prier, où l'on renonce à sa volonté, à son jugement, à ses affections, où l'on est séparé de tout, sevré de tout, mort à tout, où votre prière même ne vous appartient pas : elle sert à sauver les âmes des autres, dût la vôtre, après tant de sacrifices, tant de souffrances, tant d'angoisses, être abandonnée, perdue, précipitée jusqu'au jour du jugement dans les tourments et les larmes. Cette dernière exigence paraît d'abord féroce. C'est elle pourtant qui fait la grandeur de la conception de sainte Thérèse. Sans elle, la religieuse n'est pas à l'abri du soupçon d'égoïsme; nous voyons tous les jours le monde juger sévèrement la fille qui tourne le dos aux devoirs de la vie pour aller dans le cloître travailler en pleine confiance à son propre salut. Grâce à elle, l'incroyant n'a qu'à s'incliner. Sainte Thérèse savait bien que ce qu'elle demandait là était plus dif-

ficile qu'aucune macération, et elle a des pages énergiques sur les « certaines personnes à qui il paraît fort dur de ne pas prier beaucoup pour elles-mêmes ». En revanche, elle laissait à ses religieuses la seule liberté vraiment précieuse pour un ordre contemplatif : la liberté dans la vie spirituelle ; ses carmélites s'arrangeaient avec le ciel comme elles l'entendaient et changeaient à leur gré de confesseur et de directeur.

Sa bonne humeur et ses instincts de ménagère faisaient contrepoids aux excès d'une règle qui devient aisément terrible. Saint-Joseph s'était peuplé et n'était guère riche. La mère Thérèse (on l'avait nommée prieure) communiqua à ses religieuses un peu de sa passion pour balayer, ranger, raccommoder, fricasser. Elle leur expliquait que Dieu se tient tout autant à la cuisine, « au milieu des plats et des marmites », qu'à la chapelle, et leur montrait à nettoyer les ordures « avec amour-propre ». Elle voulait bien qu'on eût des pièces à sa robe, mais pas de trous, et les mains calleuses, mais pas de puces. Surtout, il fallait être gaies. Il ne s'agissait pas, avec elle,

d'imiter ces dévots qui « prennent un air tout refrogné, n'osent plus parler ni respirer, de peur que leur dévotion ne s'en aille ». La mère Thérèse entendait qu'aux récréations on fût aimable, qu'on s'occupât à « réjouir les autres » et qu'on se gardât d'« enfouir son esprit », si par bonheur on en avait. — « Personne n'en a trop », disait-elle, et elle prêchait d'exemple, tenant tout le couvent sous le charme. Il semblera incroyable qu'une carmélite réformée puisse être gaie. Cependant beaucoup le sont. C'est que la manière de vivre importe infiniment moins à notre bonheur que le but pour lequel nous vivons. Dès que l'homme a trouvé à cette existence un *pourquoi* qui le satisfasse, le *comment* le laisse à peu près indifférent.

Contente de son œuvre, la mère Thérèse ne songeait qu'à demeurer en paix dans sa petite maison, à y rendre la régularité toujours plus sévère, la piété toujours plus haute et plus vive, les casseroles toujours plus reluisantes. L'idée ne lui était jamais venue d'exercer une action sur l'ensemble de son ordre et, par lui, sur les destinées de l'Église catholique. Elle n'avait en aucune façon l'ambition de

Jean Soreth. Étant venue au bon moment, elle se trouva poussée à exécuter ce que Jean Soreth avait tenté inutilement. Les circonstances avaient arrêté et écrasé l'un ; les circonstances portèrent l'autre. A travers quelles difficultés et quelles résistances, on va le voir.

V

Philippe II ne séparait pas sa propre puissance de la puissance du catholicisme. Il se croyait né, non sans raison, pour être le pilier d'une Église où la soumission est la grande règle. Toutefois, il prétendait qu'on lui obéît avant d'obéir au chef de l'Église. Il l'avait aisément obtenu en se réservant la collation des emplois et bénéfices et en prouvant à son clergé qu'il avait pouvoir et volonté de le défendre contre Rome; il arriva à ce dévot de nommer archevêque un homme que le pape avait excommunié pour désobéissance, mais une désobéissance que Philippe II approuvait. Moines et évêques étaient dévoués à un monarque dont ils attendaient tout, et en qui l'Espagne aimait précisément ce que l'histoire lui

reproche : l'attachement aux formes extérieures du culte et le zèle contre l'hérésie. Philippe II avait une auréole aux yeux de la plupart des Espagnols. « Ils ne l'aiment pas, écrivait le Vénitien Contarini, ils ne le vénèrent pas : ils l'adorent et regardent ses ordres comme tellement sacrés qu'on ne peut les transgresser sans offenser Dieu. » Dans la lutte que sainte Thérèse réformatrice va avoir à subir, elle s'adressera au roi, tout naturellement, lui écrira comme elle pourra, sans souci de l'étiquette, et se soutiendra par lui contre le nonce du pape. Tout aussi naturellement, ses adversaires chercheront leur point d'appui à Rome.

En 1566, le général des carmes vint en Espagne sur l'invitation de Philippe II, qui aurait voulu que les moines fussent pauvres et saints, et qui s'apercevait qu'il y avait à faire, dans les deux sens, dans son royaume. Le père général prit quelques légères mesures contre les maisons d'hommes, qui les accueillirent fort mal, et s'en retourna prudemment à Rome. Son voyage, en apparence insignifiant, fut pourtant gros de conséquences. En

passant à Avila, il avait visité Saint-Joseph et l'avait trouvé si conforme à ses vues, qu'il avait donné des patentes à la mère Thérèse pour fonder d'autres monastères semblables. « Je ne les avais pas demandées », dit-elle, et on peut l'en croire sur parole. Dès qu'elle les eut entre les mains, ce fut comme un trait de lumière. Le père général, en route pour l'Italie, fut rejoint à Valence par un exprès de la mère Thérèse. Elle lui demandait de donner aussi des patentes pour la fondation de couvents de carmes ramenés à la règle primitive. Il les donna.

Sainte Thérèse connaissait les progrès de la réforme protestante et l'urgence, pour l'Église catholique, de lui opposer autre chose et mieux que des moines possédant « les meilleurs celliers » et des nonnes chantant la romance, au parloir, avec les jeunes gentilshommes. Elle savait que l'Espagne renfermait des éléments admirables pour l'ordre inhumain qu'elle rêvait de faire refleurir, qu'hommes et femmes se précipiteraient dans des cloîtres où l'on torturerait le corps et où l'âme s'enivrerait de voluptés mystiques. Les couvents

actuels semblaient faits pour les Sancho Pança; elle en voulait qui tentassent les don Quichotte. Au mois d'août 1567, elle se mit en route pour fonder une maison de carmélites à Medina-del-Campo, à quinze lieues d'Avila, et, dès lors, elle ne s'arrêta plus, sauf une réclusion forcée qu'on verra en son temps. Pendant les quinze ans qui lui restaient à vivre, la mère Thérèse parcourut l'Espagne sur sa mule ou dans un grand chariot installé en couvent. Elle traversa bien des fois la triste Castille, aux grands horizons couleur de poussière, vit l'Andalousie, où la mollesse du climat l'énerva, franchit les *sierras* sans arbres et sans routes, coucha dans les misérables auberges de muletiers qui, aujourd'hui encore, en disent si long au voyageur sur l'Espagne, manqua continuellement de tout, et, rongée par la fièvre, un bras cassé et point remis, conspuée ici, presque adorée là, elle jeta les fondements d'un édifice si puissant et si durable, qu'en 1713 l'Espagne comptait 266 couvents, tant d'hommes que de femmes, érigés depuis elle selon sa règle; le reste de l'Europe en possédait en-

viron 400. Que l'on soit son partisan ou son adversaire, on ne peut qu'admirer l'énergie et le génie d'organisation de cette infirme, assaillie de maux qui troublent d'ordinaire le jugement et qui, toujours sage, prudente et joyeuse, conduisit à bonne fin son œuvre gigantesque.

Les difficultés matérielles étaient immenses. Il fallait trouver de l'argent, surmonter les défiances des autorités et, parfois, du clergé lui-même, vaincre l'hostilité des anciens couvents, pour qui la réforme était un affront et une menace. Il fallait surtout se tirer des griffes des bienfaiteurs et bienfaitrices, qui se croyaient tous les droits parce qu'ils avaient aidé de leur bourse, témoin la princesse d'Eboli, belle-mère de celle que Philippe II aima et fit mourir. La vieille Eboli, ayant eu la fantaisie de fonder un monastère sous les auspices de la mère Thérèse, considérait son Carmel comme son joujou et tourmentait les religieuses plus que n'eussent fait cent disciplines. Elle en fit tant, et de si fortes, que sainte Thérèse prit le parti de faire enlever les nonnes, la nuit, par des hommes sûrs. A

tout prendre, les peines étaient moindres dans les maisons fondées à la grâce de Dieu, sans un sou vaillant. On s'y passait souvent de dîner dans les commencements, mais il finissait toujours par arriver des filles avec des dots, et il fallait si peu au couvent, sous la nouvelle règle, que les choses s'arrangeaient. Sainte Thérèse n'admettait qu'un seul luxe, un bien beau luxe à la vérité, et pour lequel elle faisait des folies : le luxe d'une belle vue. Il lui semblait secondaire de couper une sardine en quatre, si l'on mangeait sa moitié de queue en regardant un joli paysage.

Un de ses traits de génie fut de comprendre qu'à un état nouveau il fallait un esprit nouveau. Elle mit tous ses soins à réunir un personnel de choix et employa tout son courage à repousser les postulantes que voulaient lui imposer les fondateurs et fondatrices, les bienfaiteurs et bienfaitrices, les protecteurs et protectrices, et autres fléaux. « Dieu me préserve, écrivait-elle, de ces grands seigneurs qui peuvent tout, et qui ont de si étranges travers d'esprit! » Dieu ne l'en préservait pas, mais elle restait intraitable, et déclarait que,

« dût le monde s'abîmer », on ne lui ferait pas prendre un sujet qu'elle jugeait mauvais. Elle écartait tout d'abord absolument la classe de personnes qui avait été la plaie des ordres monastiques, celle des filles qui entrent au couvent sans vocation, « pour échapper à une situation gênée dans le monde »; elle n'admettait pas que ses monastères fussent des pensions de famille. Elle n'admettait pas davantage qu'ils fussent des Cours des miracles où les parents déversaient leurs boiteuses, leurs bossues et leurs idiotes. Elle envoyait des gentilshommes examiner les postulantes et refusait les difformes, quelle que fût leur dot. Quant aux « imbéciles », elle n'en voulait non plus à aucun prix; « c'est incurable, » disait-elle.

Par-dessus tout, elle redoutait les « mélancoliques ». C'était sa terreur, car elle avait remarqué que le mal de mélancolie se gagne, qu'il y a des épidémies de mélancolie : nous dirions aujourd'hui de pessimisme. C'est une maladie, disait-elle, et « très dangereuse », et il faut « la traiter comme telle ». Elle avait son traitement, qu'elle indique, et qui est

double : pour le corps et pour l'esprit. Pour le corps, on enverra périodiquement la mélancolique à l'infirmerie et on la purgera, on l'empêchera de trop jeûner et on lui donnera peu de poisson; dans la médecine de sainte Thérèse, le poisson forme essentiellement les humeurs peccantes de Sganarelle, source de maux. Pour l'esprit, on l'empêchera de rêvasser, quitte à abréger ses prières, on la contraindra à l'action en lui donnant les travaux manuels de la maison, on lui fera entrer dans la tête qu'elle n'est pas intéressante, en la traitant sans aucun égard particulier et en l'obligeant à obéir comme les autres. Sainte Thérèse avait remarqué que l'obéissance coûtait beaucoup à la mélancolique, et elle en avait tiré ses conclusions. « On appelle mélancolie, disait-elle, ce qui n'est au fond que le désir de faire sa propre volonté. » Elle disait aussi que le siège de ce mal est dans l'imagination, qu'il est très rare que l'on en guérisse ou que l'on en meure, mais que l'on en devient souvent fou et, toujours, insupportable.

Elle faisait grand cas de l'instruction, mais elle plaçait le jugement au-dessus, haïssait les

pédantes et les bavardes. Dieu, leur disait-elle, « ne se soucie nullement que nous lui rompions la tête avec de longs discours ». Au fond, elle pensait que Dieu a la faculté de n'écouter que d'une oreille et qu'il tient compte surtout de l'intention ; quand elle arrive chez les neuf bonnes demoiselles dont « une seule savait bien lire », et qui passaient leur journée à épeler les offices dans des livres différents, en sorte que cela n'allait jamais ensemble, elle déclare sans hésiter que Dieu « acceptait leurs pieux efforts », qui étaient en effet très grands. Elle aimait la jeunesse et sa « gaieté charmante », que rien, pour sa part, ne lui enleva jamais. Il faut l'entendre raconter, à près de soixante ans, les frayeurs de la sœur Marie, vieille et très impropre de toutes façons à éveiller les mauvaises pensées, à l'idée de coucher dans une ancienne maison d'étudiants. Sœur Marie ne pouvait s'ôter de l'esprit qu'un des étudiants était resté caché en son honneur dans la maison. « Je ne puis y penser sans avoir envie de rire, » écrit sainte Thérèse. Elle aimait les natures saines, les esprits droits, le mérite en

tout genre et les bonnes santés. Soit hasard, soit autrement, la plupart de ses carmélites étaient de sang noble.

Dès 1568, elle fonda un couvent d'hommes, non point directement, mais par deux religieux qu'elle avait convertis : le père Antoine, un grand beau moine gentilhomme, belliqueux, presque aussi compromettant aux jours de bataille que le fougueux père Mariano; et le futur auteur de la *Vive flamme d'amour*, Jean de la Croix, si petit, si fluet, si délicat, que sainte Thérèse disait qu'elle avait commencé la réforme des carmes avec un moine et demi. Tous deux s'installèrent dans une bicoque où, en hiver, il neigeait sur eux. Le père Antoine se mit à balayer (on n'était pas disciple de sainte Thérèse sans cela), sans plus se soucier de ses nobles ancêtres et du « point d'honneur », et, quelques mois plus tard, il aidait à installer une seconde maison d'hommes, où entra le fougueux Mariano. Les carmes réformés furent nommés, à cause de leurs sandales, les carmes déchaussés ou, plus brièvement, les déchaux. Ils se multiplièrent rapidement.

Entre temps, sainte Thérèse avait été chargée par ses supérieurs de réformer son ancien couvent de l'Incarnation. A cette nouvelle, il y eut de beaux cris parmi les nonnes. Quoi! rester enfermées dans le couvent, derrière des grilles? Ne plus avoir de parties de plaisir au dehors, de réunions galantes au parloir, de petites soirées intimes dans les cellules? Cela ne se pouvait souffrir. Les religieuses décidèrent que pour rien au monde elles ne recevraient la nouvelle prieure, et elles appelèrent à leur secours la jeunesse dorée de la ville, qui ne se fit pas prier pour accourir, car c'était son bien qu'on lui enlevait, sa grande ressource, dans un pays de maris jaloux, pour chanter des duos et marivauder. Quand sainte Thérèse arriva, escortée du père provincial en personne, ils trouvèrent l'Incarnation occupée par les gentilshommes d'Avila. Les nonnes, criant, gesticulant, se bousculant, leur fermèrent l'entrée. Ils voulurent passer, pénétrer dans le chœur à l'aide d'une douzaine de sœurs de leur parti, et se trouvèrent au milieu de deux cents femmes furieuses qui hurlaient, menaçaient, tiraient,

poussaient, injuriaient à faire penser à Vert-Vert au retour de son fatal voyage sur la Loire. Le père provincial en était tout pâle. Les gentilshommes s'agitaient, prêts à soutenir leurs alliées; les sœurs fidèles chantaient le *Te Deum*, et ce mélange achevait l'opéra comique.

La mère Thérèse resta humble, douce et impassible. Le vacarme dura plusieurs heures; après quoi, suivant le cours invariable de la colère féminine, les nonnes commencèrent à pleurer et à s'évanouir. La mère Thérèse les fit revenir sans même un verre d'eau. Quelques écrivains religieux ont vu là un miracle; je ne crois pas, pour ma part, aux miracles inutiles. Les mutines lassées rentrèrent enfin dans leurs cellules et les gentilshommes se dispersèrent, n'osant vraiment pas venir étrangler la prieure dans sa stalle; mais la sédition n'était point terminée. Il fallut à la « petite femme », pour mater ces enragées, une dépense incroyable de diplomatie, de bonne grâce et de patience. Elle se garda de trop exiger à la fois, supprima un jour la guitare et un autre jour le clavecin, substitua peu

à peu des cantiques aux romances et aux boléros, réforma les guimpes et les coiffes en commençant par les « vénérables » et les « anciennes », à qui peu importait, obtint par degrés l'exil des jolis meubles, raccourcit les séances au parloir et s'imposa d'y suppléer en amusant les sœurs. Ce n'était point facile, mais la mère Thérèse était une sainte d'esprit, et l'on a beau dire, l'esprit, cela sert toujours, même pour être saint. Elle fut si délicieuse que les plus aigres n'y purent résister. Les gentilshommes furent plus tenaces. Ils venaient en bande demander leurs amies et criailler à la grille. Un beau jour la mère Thérèse parut et les menaça du roi. Ils s'en allèrent et ne revinrent plus.

L'affaire de l'Incarnation fit du bruit. La réforme devenait populaire à cause de ses excès, que la réformatrice essayait en vain d'empêcher. Les déchaux se livraient à des macérations barbares, les carmélites ruinaient leur santé, les cloîtres s'emplissaient d'extases et de visions, et le peuple espagnol, lorsqu'il apercevait les grands manteaux blancs et les voiles noirs, ressentait une émotion que sainte

Thérese décrit en ces termes lors de son arrivée à Cordoue : « On eût dit, au tumulte de la foule, qu'il s'agissait d'une entrée de taureaux. »

Pour qui connaît l'Espagne, c'est une évocation. On entend le cri : *Los toros!* devant lequel chacun fuit, grimpe, disparaît. On voit passer au grand trot les superbes animaux destinés au combat du lendemain. On a devant les yeux l'expression de tendresse féroce avec laquelle le peuple contemple leurs cornes aiguës et leurs corps vigoureux, calculant combien ils éventreront de chevaux et supporteront de blessures avant de mourir. Et l'on comprend ce qui plut à cette nation farouche dans ces moines et ces religieuses qui s'enfonçaient des pointes de fer dans le corps, couchaient sur des ronces, ne dormaient ni ne mangeaient, avalaient de la vermine et pis encore. La mère Thérèse était effrayée de ces excès, elle qui ne cessait de prêcher la modération. Mais le peuple aimait déchaux et déchaussées comme il aime *los toros*, qui vont panteler devant lui.

Cependant les mitigés s'inquiétaient, sentant bien qu'ils seraient entraînés malgré eux dans

la réforme. Ils s'alarmèrent tout à fait en apprenant qu'un déchaux avait été nommé visiteur, autrement dit inspecteur, d'une partie de leurs couvents. Alors s'engagea la grande lutte où l'œuvre de sainte Thérèse aurait péri dix fois sans la constance « de la pauvre petite vieille ».

VI

Il existait dans cette œuvre une cause de faiblesse qui n'avait point échappé à sainte Thérèse et qu'elle explique très clairement : « Parmi les religieux, la réforme portait dans son sein un principe de ruine prochaine. D'abord ils ne formaient pas de province particulière, mais restaient soumis au gouvernement des supérieurs de l'Observance mitigée. Ensuite, ils n'avaient pas encore de constitutions. Chaque monastère se conduisait comme il le jugeait à propos, et, les uns pensant d'une manière, les autres d'une autre, la réforme y courait de grands périls. » Les mitigés, au contraire, étaient parfaitement compacts. Ils avaient de grandes intelligences à Rome et se sentaient puissants. Ils résolurent d'anéan-

tir les nouveaux couvents, qui provoquaient des comparaisons désobligeantes pour eux, et engagèrent la guerre à un chapitre général de leur ordre, tenu à Plaisance en mai 1575. L'avantage fut d'abord de leur côté. Le chapitre ordonna de chasser les déchaux de leurs maisons et de reléguer la mère Thérèse, cette « vagabonde », comme on l'appelait chez les mitigés, au fond d'un couvent, avec défense d'en bouger. Elle para le coup et sauva les siens en écrivant au roi, qui s'intéressait à la réforme; puis elle conseilla sagement de se tenir coi; mais on ne conduisait pas ces moines-là comme on conduit de nos jours un séminaire. La plupart avaient du tempérament de ce fameux capucin duc de Joyeuse, qui se décapucina au temps de la ligue pour être général d'armée et se recapucina sur la fin, ayant, dit Saint-Simon, en vingt ans de profession religieuse, fait une étrange parenthèse de dix ans. Les déchaux ne craignaient pas non plus les parenthèses belliqueuses. Le beau père Antoine, le batailleur par excellence, les excitait et leur faisait honte de leur couardise. Comme ils hésitaient encore, le

bouillant père Mariano, de sa voix de clairon sonnant la charge, prêcha l'assemblée sur ce texte : *Tempus pacis, tempus belli.* Il les enleva et ils attaquèrent à leur tour.

Celui des leurs qui avait les pouvoirs de visiteur se rendit à la grande maison de mitigés de Séville, avec l'intention de la réduire. Le père Mariano, qui flairait la poudre, l'accompagnait. Il tomba dans la plus belle révolte de moines qu'on pût rêver, vit son visiteur presque mis en pièces au milieu d'un vacarme effroyable, courut chercher du secours, ramena le gouverneur de Séville, ramena l'archevêque, dégagea le visiteur et dut s'endormir ce soir-là en se croyant encore à la bataille de Saint-Quentin.

Il serait fastidieux de raconter par le menu une querelle qui dura plusieurs années. Il suffira de dire qu'après diverses alternatives les mitigés mirent définitivement Rome de leur côté. Les déchaux résistèrent encore un temps, grâce à sainte Thérèse, qui, de sa prison, les dirigeait et les conseillait en personne qui en sait long sur le train du monde et le prend comme il est. « Je crois qu'il dit vrai, écri-

vait-elle avec bonhomie au père Mariano au sujet d'un autre moine; c'est son intérêt pour le moment. » Avec un pareil chef, la réforme n'aurait jamais été vaincue si sainte Thérèse avait toujours été obéie. Elle ne le fut pas. Les déchaux se montrèrent imprudents et maladroits. Ils étaient agressifs, et ils prenaient peur. Pour dernière sottise, ils fâchèrent le roi, qui les abandonna. L'année 1578 les trouva dispersés et contraints de se cacher. Les chefs que les mitigés avaient pu saisir étaient traités comme on se traitait en ce temps-là entre religieux : ils étaient enfermés dans des cachots noirs et battus comme des chiens. Un arrêt du nonce consacra la destruction des monastères réformés. Tout semblait fini.

Quand la nouvelle de l'arrêt fut apportée à sainte Thérèse dans sa cellule, pour la première fois de sa vie elle ploya sous le faix. Elle se mit à pleurer, voulut être seule et s'enferma tout un jour. Le désespoir du mystique dont l'œuvre échoue n'a rien de commun avec le désespoir de l'homme ordinaire qui voit avorter ses projets. Il est troublé et angoissé, car l'œuvre était celle de Dieu, à qui le mys-

tique parle, de qui il reçoit directement les ordres. Alors, pourquoi cette défaite et cette ruine? Pourquoi Dieu s'est-il dédit? Pourquoi s'est-il joué de son serviteur?

On aimerait à savoir ce qui se passe dans ces têtes mystérieuses, comment, pourquoi l'angoisse s'est changée soudain en ardeur, le doute en confiance, où est la jointure entre le visionnaire et l'homme d'action. On ne le sait pas. La mère Thérèse se leva le lendemain tranquille et résolue. Elle écrivit beaucoup de lettres, qui se sont malheureusement perdues, expédia une nuée de courriers, aux déchaux, à des grands seigneurs, au conseil du roi, à Philippe II. A défaut des lettres, nous connaissons leurs effets. Philippe II dit sèchement au nonce : « Obligez-moi, monseigneur, de protéger la vertu. Vous n'aimez point les carmes déchaussés et vous le leur faites trop sentir. » Le nonce se retira très ému et fit sa paix au plus vite. Le saint-siège la confirma en érigeant les déchaux en province séparée, indépendante des mitigés. La mère Thérèse retrouva sa liberté et remonta dans son chariot de voyage.

Elle avait composé, pendant sa captivité, le plus célèbre de ses écrits mystiques : *las Moradas, les Demeures*. Le livre est de ceux qu'on lira tant qu'il y aura une Église catholique et des couvents et qui perdent, je ne dirai pas leur intétêt, mais leur sens, dès qu'on les lit hors de l'ombre de l'autel. Sainte Thérèse y compare l'âme à un château fait d'un seul diamant et contenant sept demeures. L'oraison est la porte du château. Par elle, on pénètre dans les diverses demeures où habitent le recueillement surnaturel, la jubilation spirituelle et autres états mystiques, jusqu'à ce qu'on parvienne à la chambre du centre, où s'accomplit le mariage spirituel, qu'il ne faut pas confondre avec les fiançailles. Ces choses ne sont pas à la portée de tous. Quand on s'imagine les comprendre, les écrits mystiques de sainte Thérèse doivent caresser délicieusement l'âme dévote. Ils ont de petits mots doux et tendres, des comparaisons gracieuses, des cris de passion dignes du soleil de Castille et, aussi, leur part de ces antithèses cherchées, de ces subtilités, de ce clinquant que l'Espagne d'alors aimait tant

et qui plairont toujours à beaucoup, surtout parmi les femmes. Sainte Thérèse avait le goût de son temps, et telle strophe de sa *Glose*, par exemple, se continue dans Lope de Vega et Calderon pour s'achever dans Corneille. Entre les variations de la *Glose* sur le thème : « je me meurs de ne pas mourir », et les stances de Rodrigue, la parenté littéraire est étroite.

Fort heureusement pour ses couvents, sitôt qu'il s'agissait d'affaires, la mère Thérèse laissait de côté les belles phrases et les sentiments alambiqués. Un chat était alors un chat et n'avait aucune chance d'être pris pour un séraphin. Les déchaux victorieux s'étaient réunis en chapitre général à Alcala (1581). La mère Thérèse en profita pour faire reviser et corriger les règlements. Elle en voulait à ses deux grands ennemis : le mal du scrupule, qui ronge les esprits étroits ou timorés, et la saleté, qui sévissait sur les déchaux comme sur tous les autres moines. Elle avait passé sa vie à combattre ces deux fléaux. « Ne faites donc pas le béat qui se scandalise de tout », écrivait-elle rudement à un prieur peu indulgent. A un autre, un futur prélat, qui

avait toujours des distractions pendant ses prières et qui en faisait des embarras à sa conscience, elle écrit : « Pour ce qui est des distractions que vous éprouvez en récitant l'office, j'y suis sujette comme vous, et je vous conseille d'attribuer cela, comme je le fais, à la faiblesse de tête ; le Seigneur sait bien que, puisque nous le prions, notre intention est de le bien prier. » Ses carmélites la désolaient par leurs enfantillages à propos de niaiseries. Elle demande au chapitre d'Alcala de supprimer autant de sujets de scrupule qu'il sera possible : « Ayez soin, pour ce qui regarde les chausses des religieuses, qu'on ne spécifie point si elles doivent être d'étoupe ou de bure, mais qu'on dise simplement qu'elles peuvent porter des chausses ; car elles n'en finissent pas avec leurs scrupules. A l'article où il est dit que les toques des religieuses doivent être de chanvre de second brin, qu'on mette simplement qu'elles doivent être de toile... Je serais d'avis qu'on abolît le règlement qui nous défend de manger des œufs en carême et du pain à la collation... C'est pour les religieuses une source de scrupules, et

cela nuit à la santé de plusieurs. » (Lettre au père Gratien.)

Sa largeur d'esprit était si grande, qu'elle tranchait par la négative une question que les moralistes ont discutée maintes fois et résolue dans des sens divers. Il arrive que notre esprit est traversé par des pensées que nous n'aurions pas autorisées si nous les avions prévues, et que nous condamnons, mais qui ne nous en sont pas moins venues, ne nous en ont pas moins donné la vision, sinon le désir, d'une faute et même d'un crime. Sommes-nous coupables de les avoir eues? En sommes-nous responsables? Sainte Thérèse répond : Non. « N'allez pas vous figurer, écrit-elle à sa nièce, qu'une simple pensée soit un péché, quelque mauvaise qu'elle soit. » On peut alléguer que le problème était plus simple pour elle que pour un autre : elle voyait le malin chuchoter les mauvaises pensées dans l'oreille des hommes. Que nous ayons affaire au diable classique, avec des cornes et une queue, ou à l'invisible démon de la perversité, tapi au fond de chacun de nous, la question ne m'en semble pas moins délicate. Je serais disposé, pour ma

part, à être plus sévère que sainte Thérèse et à conseiller quelques remords, ne fût-ce que pour ne pas s'acoquiner à causer avec le diable.

Quant à la saleté, jamais on ne lui fera accroire qu'elle soit un mérite aux yeux de Dieu. C'est « une chose terrible », dit-elle ; et elle supplie qu'on ne regarde pas à l'argent quand il s'agit d'introduire la propreté.

La voilà vieille, usée, mourante. Que reste-t-il de la charmante Thérèse de Ahumada? A l'extérieur, rien : une petite femme ridée, percluse d'un bras, perdue de maux de cœur, à moitié paralysée, fiévreuse, endolorie, piteuse ; ses beaux yeux noirs parlaient seuls des triomphes passés. A l'intérieur, tout : une créature vive, aimable, exquise, au cœur de feu, qui, si elle n'avait été une sainte, aurait été Dyonise, cette Juliette espagnole [1] plus heureuse, mais plus impétueuse encore que sa sœur d'Italie ; et, en même temps, une femme de génie aux idées graves et hautes, d'une dignité incomparable. La religieuse inégale et inquiète des premières années était devenue

1. Dans *la Fuerza Lastimosa*, de Lope de Vega.

l'une des grandes figures du monde catholique. Le tout ensemble faisait un être parfaitement noble, sauvé de la singularité, ce grand écueil des natures d'exception, par le plus parfait bon sens qui ait jamais habité une cervelle humaine.

Comment l'existence double que lui créaient ses états particuliers ne troubla jamais cette grande et limpide raison; comment des maux si répétés, si longs, si sauvages, qui la rendaient « comme une morte, » mais une morte criant et gémissant, lui laissèrent la tête si claire qu'elle passa toujours, sans aucun effort, d'un « ravissement » à son plumeau, d'un « miracle » à une lettre d'affaires : c'est là le problème de cette vie extraordinaire. Ses biographies contiennent un trait qui est le raccourci de son histoire. Un jour qu'elle faisait frire un poisson pour le dîner de la communauté, elle fut saisie d'une de ces « extases » qui lui raidissaient les membres, lui ôtaient la parole et le mouvement. La crise passée, la mère Thérèse, instinctivement, n'avait pas lâché la queue de la poêle et avait sauvé son poisson. Jamais, parmi tant de merveilleux

et de surnaturel, elle ne lâcha la queue de la poêle.

Elle avait de grandes vues, un courage d'homme, tranquille et égal. Rougissant des moines et des nonnes de son temps et sachant ce qu'il y avait de chevaleresque dans l'âme espagnole, elle avait compris que plus elle demanderait de traitements cruels, de renoncements farouches, de folies selon la chair et selon le monde, plus grandes seraient ses chances de succès. Elle exigea hardiment des choses surhumaines, et elle les eut; elle n'aurait rien obtenu si elle avait moins demandé. Ce qui prouve combien elle avait vu juste, c'est qu'elle fut entraînée plus loin qu'elle n'aurait voulu, obligée sans cesse de retenir, de rappeler que nous avons un corps et que ce corps, lorsqu'on en fait fi, se venge sur l'esprit. « Dieu me préserve, s'écriait-elle, de ces gens si spirituels! » Elle eut à défendre son œuvre contre un corps puissant, contre Rome, contre les fautes des siens; elle la sauva et la légua à la postérité.

On peut blâmer ses idées, sourire de sa foi candide et de ses familiarités avec la Divinité,

redouter son influence sur les têtes jeunes et inexpérimentées : on ne peut pas vivre dans son intimité sans subir, à trois cents ans de distance, la séduction qui domptait ses contemporains et lui faisait soulever des montagnes. La cause de ce charme est facile à saisir. Sainte Thérèse était vivante comme personne ne l'est plus dans notre siècle et comme peu l'étaient même dans le sien, où on l'était tant. Elle ne connut jamais l'indifférence amollissante. Elle détesta la mélancolie, principe de faiblesse, les poltrons et les pleurnicheurs. exigea que l'homme fût brave et ne désertât pas devant la destinée. Elle crut, voulut, agit, ne pensa jamais : « A quoi bon? » et ne dit jamais : « Pourquoi faire? »

Au mois de septembre 1582, étant fort malade, elle se rendit de Valladolid à Albe, languit encore deux semaines et mourut. On l'enterra dans le couvent de carmélites d'Albe, derrière les murs et les grilles, au fond d'une fosse très profonde et sous un amas de pierres. Ces précautions ne tinrent pas contre le naturel espagnol. Deux moines travaillèrent quatre nuits à la déterrer et lui coupèrent une main pour

en faire une relique. Un autre moine arriva, envoyé par le chapitre des déchaux, la déterra encore et voulut couper le bras, qui lui resta dans la main, « comme s'il avait cueilli un fruit mûr ». Une sœur converse vint avec son couteau, arracha le cœur comme une petite bête fauve et l'emporta. Le pauvre corps a été déchiqueté, les morceaux dispersés dans les châsses des églises. Les villes se disputèrent le cadavre mutilé, afin de devenir sanctuaires et buts de pèlerinage. Il fut emporté, rapporté; il a fini par trouver le repos à Albe.

Tous les soirs, de dix heures à onze heures, dans l'étendue immense du monde chrétien, la carmélite prie. Sa prière n'est pas pour elle, non plus que les meurtrissures de son dos et les tiraillements de son estomac. La prieure lui a répété tout à l'heure, comme elle le fait chaque soir, que la carmélite occupée de son propre salut est une carmélite indigne; elle est venue là pour secourir les âmes des autres et non la sienne. On lui a dit aussi que c'était l'heure où le mal se prépare dans le

monde, et, comme elle est entrée dans le cloître jeune et ignorante, ces mots la font rêver de mystères inconnus et redoutables. Elle prie, et il lui semble voir la grande armée du mal envahir silencieusement la terre obscure. La foule grandit, elle va couvrir le monde, mais, en travers de sa route, un groupe est prosterné. Ce sont de pauvres filles vêtues de bure. Devant elles, la sombre armée recule, et quelques-uns sont sauvés qui auraient été perdus. La carmélite emporte dans sa cellule la vision de sa victoire et s'endort heureuse. Elle doit ce magnifique rayon de poésie à sainte Thérèse, qui a cru lui payer tous ses sacrifices par l'espoir d'expier pour autrui. L'espérance, a dit saint Basile, est le songe d'un homme qui veille. L'espérance que la pauvre petite femme a léguée au Carmel est un songe sublime.

TABLE DES MATIÈRES

La femme d'un grand homme — Madame Carlyle..... 1
George Eliot..... 81
Une détraquée — Mary Wollstonecraft Godwin..... 163
Une abbesse italienne au XVIe siècle..... 195
Psychologie d'une sainte — Sainte Thérèse..... 243

Coulommiers. — Typ. P. Brodard et Gallois.